
Contact

laurent.mann@avoodware.com

en pour poster votre commentaire sur le site :
<http://www.avoodware.com/dire/lulli>

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

Lulli

- roman -

Laurent Mann

2003

1

L'homme est grand, massif, une odeur de pipe l'accompagne. Il pousse la porte et entre dans la chambre de l'enfant, il pose ses pieds avec précaution sur le sol – ses chaussures vernies crissent légèrement sur le parquet, dans le silence. Il fait nuit. L'homme est le père de l'enfant, il avance sans bruit jusqu'au lit, sans bruit, comme s'il craignait de réveiller l'enfant endormi, ce petit garçon qui n'a pas quatre ans encore et qui dort comme seul un enfant sait dormir, qui dort tout entier et ne se doute pas que son père est là, dans sa chambre, et qui s'apprête à le réveiller.

La lumière tamisée d'une petite lampe veille sur le sommeil de l'enfant. Quand il ne dort pas, la nuit, le petit garçon a peur du noir, il est loin encore d'être un homme. Un homme, ça n'a pas peur du noir, c'est ce que dit souvent le père, il éteint la veilleuse et l'enfant se met aussitôt à pleurer, parce qu'il ne veut pas que l'on éteigne la lumière, ni que l'on ferme la porte : il a trop peur dans le noir. Il ne faut pas, dit le père, il ne doit pas pleurer, il est grand maintenant, un grand garçon, un petit homme déjà.

Ce n'est pas vrai, il est très loin encore d'être un homme. Il n'y a pas de femmes dans sa vie d'enfant,

seulement une mère, et aussi sa nourrice, sa maîtresse à l'école et d'autres êtres nimbés de douceur et qui le protègent, qui font en sorte qu'il ait un peu moins peur dans le noir, la nuit, et qui ne sont pas des femmes puisque lui n'est pas un homme encore. L'enfant ne sait pas même ce qu'est une femme, ne sait rien encore de ce qu'elles sont, ni de ce qu'elles font aux hommes, il ignore comme elles sont en vérité bien plus redoutables que la nuit et l'obscurité.

Un jour viendra où lui sera révélée l'existence des femmes, et alors oui il lui faudra prétendre qu'il n'a plus peur du noir, et non plus des femmes, qu'il n'a pas peur non plus des femmes. Il dira « Je suis un homme », il prendra des poses viriles et des femmes qu'il aura eu l'illusion de séduire s'exhiberont devant lui, des femmes nues, lascives, avec leurs yeux qui brillent et leurs lèvres humides, bras et cuisses grands ouverts, et qui l'inviteront en elles, à venir en elles. Et quand bras et cuisses refermés sur lui, le pressant contre leurs mamelles durcies, elles l'attireront loin dans leur antre sombre, leur antre secret, moite et inquiétant, toujours plus loin dedans, alors il devra prétendre que non, bien sûr non, il n'a pas peur de ça, de tout ce noir au fond des femmes, lui qui est un homme maintenant.

L'enfant dort. Il ne sait rien des femmes. Il sait seulement que son père exige de lui qu'il devienne un

homme. Ça oui, il le sait, et s'il ignore ce que cela signifie exactement, ça ne fait rien, il essaye, il essaye avec application, désespérément, il voudrait tellement entrevoir un éclair de fierté dans l'œil sombre de son père, cet homme qui l'observe et le juge, ce père sévère qui jamais ne le félicite ni ne l'encourage, qui exige de lui qu'il devienne homme à son image.

Pourtant, à trente et un ans et quoi qu'il en veuille paraître, lui-même, ce père, manque cruellement d'assurance. L'enfant ne sait pas cela, ne voit pas cela, ne peut même l'imaginer puisque cet homme est son père, infaillible et indestructible, solide comme un roc. Ce n'est qu'un masque, un cache-misère, et l'homme ne l'ignore pas qui connaît la faiblesse qu'il dissimule, cette fragilité, cette faille en lui, ce quelque chose dans son être qui malgré son âge demeure profondément immature et le déstabilise. Il ne se sent pas homme tout à fait, et ne se rend pas compte que cette légère fêlure en son âme n'est rien, ne signifie rien d'autre justement que son humanité, et qu'il ne s'en débarrassera pas. Il ne l'accepte pas, cette imperfection, comme un adolescent inquiet pour sa virilité n'accepte pas ses larmes. Aussi bien l'enfant n'a-t-il jamais vu pleurer son père, ni lui sourire. Sourire lui ferait mal, à l'homme. Sourire, c'est s'exposer trop déjà. Il est prisonnier de l'image de l'homme sûr de lui qu'il croit à toute force devoir renvoyer pour paraître à la hauteur,

et c'est bien cela qui le préoccupe : *être à hauteur d'homme*.

Il aime son fils. L'enfant est même le seul être pour lequel il est encore capable d'amour, cet homme. Mais justement, il se défie des sentiments qu'il éprouve à l'égard de l'enfant, ce fils qui pourrait bien tenter d'abuser de l'amour qu'on lui porte. Constamment sur la défensive, il aborde son rôle de père avec une crispation difficilement maîtrisée, si bien que ses colères contre le petit garçon sont fréquentes et explosives, il ne le frappe pas non, rarement, mais ses mots, ses éclats de voix sont autant de violences faites à un enfant qui s'évertue et s'acharne à bien faire, pour mériter l'amour de son père. Satisfaire son père en toute chose, atteindre la perfection qu'il exige de lui, obtenir une fois sa fierté ou simplement un encouragement, et ce sourire un jour qui lui échapperait... Mais non, ça n'arrive pas. Lorsque l'enfant dort, parfois le père se laisse aller un peu, se déleste dans l'ombre d'un geste tendre, d'une caresse, d'un sourire même, mais l'enfant dort et cette tendresse est dérisoire, n'existe pas puisqu'elle n'est pas reçue : un sourire dans un désert, une lune rousse derrière un lourd manteau de nuages, un baiser léger donné à la nuit...

L'homme regarde l'enfant avec le regard sévère de ceux qui ne savent pas sourire et s'approche du lit, le

pas décidé. Il est trois heures du matin, la chambre est paisible et l'enfant dort. L'homme soulève l'oreiller et penché, le visage tout près de celui de l'enfant, il considère son fils, ce visage qui lui ressemble, dit-on. Puis il détourne les yeux, se redresse et regarde à nouveau, de toute sa hauteur d'homme. Le petit garçon est allongé sur le dos, en travers du lit, sa tête touche le mur et, de l'autre côté, ses pieds nus s'ouvrent en éventail au-dessus du vide. La jambe gauche de son pyjama est remontée jusqu'à mi-cuisse et le père voit le genou écorché du fils. Sa respiration est lente, profonde, son souffle apaisé ; il dort les bras relevés, la tête tournée sur le côté et l'esquisse d'un sourire imprime sa marque imperceptible sur les lèvres fines du petit garçon. Le père trouve le fils démesurément beau. Se peut-il qu'un jour il ait été aussi beau lui-même ? Il répond au sourire aveugle du petit garçon et si son visage en devient presque lumineux, l'enfant endormi ne voit pas cette lueur fugace qui émane de son père en cet instant.

L'homme s'assoit sur le rebord du lit, près de l'enfant qui dort et qui ne sait rien encore. Levant les yeux dans la lumière feutrée de la veilleuse, il parcourt comme machinalement les dessins accrochés sur le mur, au-dessus du lit. Il passe une main légère dans les cheveux noirs du petit garçon, embrasse furtivement le front humide de sueur, touche une joue puis l'autre, le

regarde encore et prononce le prénom de l'enfant, un murmure dans le creux de son oreille, l'oreille de l'enfant qui est un puits sans fond. Il est temps maintenant qu'il se réveille, l'enfant.

« Nicolas », chuchote-t-il.

*

« Tu serais surpris, dit ma mère, tu serais surpris, je pense, de savoir comme il avait un beau sourire, ton père. »

Elle me regarde attentivement, comme pour me jauger, et ajoute : « Toi aussi, tu as un peu ce sourire, quand tu veux bien, quand tu ne cherches pas à le retenir. Un sourire de séducteur, largement, un sourire qui rayonne et qui donne confiance, dont on ne se méfie pas et qui vous envoûte. Tu veux encore un peu de thé, Nicolas ? Il reste de l'eau chaude... Pourtant, comme toi, c'était encore quand il ne souriait pas qu'il était le plus séduisant. Par contraste peut-être. Nicolas, reprends donc une tasse de thé. »

Je réponds que non, non merci Maman, j'en ai bu trois bons litres déjà. Je me lève pour aller soulager ma vessie et, secouant mon sexe au-dessus de la cuvette, je songe que depuis deux heures qu'elle me parle de mon père je commence à avoir une idée assez précise de

l'homme qu'il était et ce n'est pas très reluisant à vrai dire. Mais je n'avais jamais tellement fantasmé sur le héros qu'il aurait été, mon père. Je suis troublé néanmoins, j'ai un peu de mal à admettre qu'elle a vécu si longtemps avec un tel homme, qu'elle se soit soumise tout ce temps à sa tyrannie, comme une mère indulgente et candide aime son enfant et se soumet à ses caprices, lui trouvant toutes les excuses. Qu'elle ait tout ce temps accepté le rôle de l'épouse modèle dépasse mon entendement, ça ne lui ressemble pas. Je sais, on ne se ressemble plus quand on aime, et l'on en devient aveugle parfois, mais quand même !

Je me lave les mains. Je retourne près d'elle, m'asseoir à ses pieds. Je l'écoute me raconter encore, le visage relevé vers ses lèvres sèches de vieille femme. Elle parle, elle raconte, et au fil de ses mots je prends conscience que cette femme ne parle pas comme une mère parle à son enfant. Ce n'est pas ma mère, cette femme, et ce ne sont pas ses mots non plus, pas les mots que je lui connais.

« Ce qu'il te faut savoir, me confie-t-elle, est que ton père souffrait de priapisme. Ton père bandait continuellement, Nicolas. Tu dois pouvoir imaginer, je pense, comme une telle affection peut être irritante à la longue. »

Oui, Maman. Bien entendu. Puisque je suis un homme, moi aussi, et le fils de mon père... Je regarde

ailleurs, derrière elle, le mur jauni, le panneau de liège où se trouve épinglée ma photo et, à côté, celle de ma femme, les photos de ma fille, de Julie, de ma fille dans les bras de ma mère, de Julie main dans la main avec Céline, ma femme, mon amour, et puis ma mère qui les regarde tendrement, toutes, qui regarde mon horizon de femmes, cet horizon qui est ma vie. Des femmes à perte de vue, à en perdre la vue...

Je regarde par la fenêtre, les lourds nuages qui dansent lentement dans le ciel, puis mes pieds, puis ses vieilles mains sèches et ridées, les vieilles mains de ma vieille mère. Je ne regarde pas en réalité, je ne regarde rien, j'évite soigneusement son regard à elle. Non, Maman, non vraiment je ne peux pas, je ne préfère pas même essayer d'envisager une telle chose, mon père qui bande sans répit... Non, c'est déjà bien assez gênant de l'entendre elle évoquer la queue de mon père – et je préfère penser que cette dernière est aujourd'hui dans un état assez comparable à ses mains à elle, elle qui a été sa femme et qu'il a abandonnée trente-trois ans plus tôt, elle et son fils de quatre ans, son fils surtout, qui aura finalement dû se passer de son exemple de père pour devenir un homme.

Bander... D'où vient que je suis surpris qu'elle connaisse ce verbe ? Et choqué surtout qu'elle l'emploie ? Pourquoi faudrait-il qu'il sonne vulgairement dans sa bouche ?

« Bien qu'anormalement persistantes, émet-elle maintenant, les érections de ton père étaient plutôt indolores. S'il arrivait bien que le frottement du gland contre la couture de son slip lui causât un léger échauffement...

- Maman !

- ... c'était peu de chose, de petits tracés insignifiants en comparaison du tourment quotidien qu'il subissait, continue-t-elle, feignant d'ignorer mon trouble et continuant de ne pas forcer démesurément sur la pudeur. Il avait plusieurs érections par jour et chacune était susceptible de se prolonger durant plusieurs heures. Il bandait continuellement et ça l'épuisait. Quant à ses nuits... la nuit ne lui apportait pas toujours le repos réparateur qu'on aurait espéré et il arrivait qu'il ne ferme pas l'œil parce que son membre tumescent...

- Maman !

- Parce que son, sa... Mais comment veux-tu que je dise ?

- Je ne sais pas. Ne dis rien.

- C'est toi pourtant qui a insisté pour que je te raconte. »

Non décidément, cette femme n'est pas ma mère, pas cette femme timide et prude, au langage châtié et convenu, à bien des égards davantage une vieille fille qu'une vieille femme, et qui jamais en tout cas ne

parlerait de sexe, ni de cette manière crue ni de quelque autre manière que ce soit. Pas plus aujourd'hui qu'elle a passé les soixante-dix ans que vingt ou trente ans plus tôt, quand elle se réfugiait dans l'esquive chaque fois que je tentais d'aborder le sujet, « Ça veut dire quoi, Maman, 'bander' ? – Finis tes haricots, mon chéri. » Et tout à coup elle aurait fait sa révolution sexuelle, elle serait devenue cette femme libérée qui évoque sans aucune gêne les érections malades d'un homme et son membre tumescent ? Je l'écoute, médusé, plus surpris que si elle me révélait avoir été hôtesse d'accueil dans un bar de nuit à Barbès :

« Ne te méprends pas, Nicolas. Si l'étonnante persistance des érections de ton père pourrait sembler admirable à certains, et peut-être même laisserait-elle rêveuses quelques petites idiotes, elles n'étaient pas, ses érections, non elles n'étaient en aucun cas le témoignage viril d'une lubricité débridée. Ton père n'était rien moins que lubrique et bander ne lui était pas agréable. Si seul un coït abouti était à même de lui procurer un soulagement raisonnablement durable, ne t'y trompe pas, aucune femme n'aurait pu se targuer d'être la cause de son érection. Ton père considérait les femmes comme des objets sexuels, rien de plus, toutes les femmes et ce qu'elles avaient entre leurs cuisses. Le regard qu'il portait sur elles n'était en rien concupiscent, rien moins que l'expression d'un désir

irrésistible qu'il aurait eu de copuler, car c'était son propre sexe qui le préoccupait, jamais le leur. C'était l'exigence tyrannique de soulager l'insupportable tension de son membre, la nécessité qu'il éprouvait à en être délivré, son importune, son accablante, son exaspérante rigidité ithyphallique, ce n'était rien d'autre que cela, rien d'autre qu'un besoin, son regard pesant sur les femmes. »

Elle en rajoute, c'est certain, et entretient mon malaise avec une gourmandise que je ne lui aurais pas soupçonnée. Elle semble en vérité s'amuser beaucoup à évoquer du plus trivialement qu'elle sait les érections anormales de mon père. C'est ma punition sans doute, pour l'avoir obligée à me parler de lui. Elle est intarissable :

« Le sexe d'une femme ne représentait rien pour lui, rien d'autre qu'un potentiel de détumescence, en aucun cas la source d'un plaisir. D'ailleurs son inaptitude au désir bridait considérablement ses capacités de séduction et, le soir venu, c'était sa femme et personne d'autre, sa douce, sa tendre, son épouse dévouée qui subvenait à son besoin de copuler.

« Tu sais, ce n'était pas si désagréable, croit-elle devoir préciser comme je ne réprime pas une grimace. Je compatissais sincèrement à sa souffrance. Elle était réelle. Ça oui, tu peux me croire, elle était *palpable*, sa souffrance.

- Maman ! Ce n'est pas drôle !

- Tu as raison, ce n'était pas drôle. Il souffrait vraiment. C'est pourquoi sans doute j'ai si facilement trouvé en son mal une excuse à ses errements, une explication à tout ce qu'il nous faisait endurer : je compatissais.

- Tu l'aimais en somme, fais-je pour couper court. Mais lui, t'aimait-il au moins ?

- Non, et il ne m'a jamais aimé. Lorsqu'il est parti, il n'éprouvait pour moi ni plus ni moins d'amour que le jour où nous nous étions rencontrés. Tu sais Nicolas, il a été jusqu'à m'avouer que le matin de notre première rencontre avait été aussi le premier matin où son érection avait anormalement persisté. Comprends-tu ce que cela signifie ? Il bandait depuis plusieurs heures lorsqu'il m'a vue la première fois, il a pris ça pour de l'amour. Par la suite, il a simplement pris conscience qu'il ne m'aimait pas, que je n'étais pour rien ni dans la fréquence ni dans la durée de ses érections, que ce n'était pas de l'amour donc et que ça ne me concernait pas. Cela n'avait d'ailleurs pas beaucoup d'importance à ses yeux, il pensait que l'on pouvait rester marié toute une vie sans éprouver le moindre sentiment pour sa femme, ce n'est pas pour ça qu'il est parti, pas parce qu'il ne m'aimait pas, tout au plus peut-on penser que ça ne l'a pas retenu.

« Il se sentait dévalorisé par mon amour. J'avais appris à le connaître, vois-tu, et ma tendresse à son égard ne s'en était pas senti, non plus que les attentions que je lui prodiguais et ça, ça le mettait en rogne. Incapable qu'il était de se figurer que c'était de l'amour, il prenait mes prévenances pour de la compassion, il pensait que je le considérais comme une victime, un grand malade – ce qui n'était pas faux d'ailleurs, car c'était aussi cela. Toujours est-il que selon lui mon attitude le rabaissait dans sa condition d'homme, 'Je n'ai que faire de tes indulgences hypocrites, de ta minable pitié d'infirmière !' se fâchait-il souvent. Il n'avait besoin de personne, 'de personne, tu m'entends !' et moi je disais oui, bien sûr, de personne mon chéri. »

Elle marque une pause. Elle boit une gorgée de thé. Elle ferme les yeux comme pour se souvenir mieux, puis elle précise :

« Oui, Nicolas, je l'aimais moi et tu sais, la seule chose qui me faisait du mal, vraiment du mal je veux dire, c'était de savoir que lui ne m'aimait pas. C'est qu'on ne se libère pas si facilement du romantisme, de ses rêves de jeune fille. Tu sais, le prince charmant... Et aussi j'étais comme toi, je guettais son sourire, son merveilleux sourire : on espérait toujours qu'il nous montre qu'il nous aimait quand même un peu. »

Elle réfléchit encore quelques secondes, tournant son thé dans sa tasse, son thé qu'elle ne sucre pas mais qu'elle remue, parce qu'elle s'imagine que *ça fait plus distingué* :

« Il faudra malgré tout que je te parle aussi de ses bons côtés. Afin que tu comprennes bien. Il y a les apparences, ce que chacun de nous veut bien montrer de lui-même, une carapace plus ou moins épaisse, et puis il y a les profondeurs d'un homme, qui ne sont jamais tout à fait si sombres qu'on ne puisse l'aimer. »

*

Quand il rentre de son travail, tard le soir, il arrive qu'il vienne passer un moment auprès de son fils endormi, le regardant et puis rêvassant longuement devant les dessins sur le mur, les dessins que l'enfant a ramenés de l'école et qui ont été punaisés sur le mur. Il trouve là, dans l'obscurité et le silence, un peu de quiétude qui le soulage de ses tensions intérieures.

'Il a du talent, le bougre !', c'est la réflexion qu'il se fait souvent devant les dessins de l'enfant. Et le petit garçon est doué en effet, son trait est ample et les couleurs choisies ; les dessins sont équilibrés sur la feuille, occupent tout l'espace disponible, et on sent que l'harmonie qui se dégage de chacun n'est pas le

fruit d'un hasard complaisant, il y a une intention déjà, un œil qui observe, une âme qui guide la main sur le papier. Un artiste, pense le père, accès de fierté paternelle qui ne dure pas, qui a tôt fait de céder devant la sourde appréhension qui l'envahit. C'est qu'il a d'autres ambitions pour son fils, et des moins futiles. Car bientôt l'enfant saura lire, écrire et compter, il apprendra ses tables de multiplications et saura par cœur plusieurs fables de LaFontaine, et aussi le nom des fleuves de France, de ses montagnes ; il saura que le Mont-Blanc culmine à 4807 mètres, entendra parler du Moyen Age, du temps des rois absolus, s'échinera sur des rédactions de dix lignes puis des dissertations de cinq pages, se torturera les méninges sur des problèmes de géométrie dans l'espace et saura à force de formules mathématiques absconses résoudre des problèmes de physique non moins abscons ; il passera son bac bien sûr, brillamment, et fera des études prestigieuses, s'assurera d'une bonne situation, rencontrera une femme, puisqu'il sera devenu un homme, et lui fera des enfants. Il sera heureux alors : *il faut qu'il soit heureux*, c'est ça qui compte et son père y veillera qui saura faire preuve de vigilance, puisque c'est là le rôle d'un père. Il assumera, et s'il le faut donc saura mettre le holà à une activité qui selon lui ne vaut que le temps que se passe la petite enfance : il ne

s'agirait pas tout de même que son fils se fourvoie à se figurer que dure toujours le temps des barbouillages.

Peu à peu, à mesure que son esprit s'allège du poids du quotidien et des soucis, cet enfant qu'il regarde, c'est lui-même, c'est sa vie ratée, ses illusions perdues et aussi les quelques espoirs qui lui sont restés. Il le regarde et il sait ce qui adviendrait ensuite pour peu que l'enfant se laisse guider par de folles espérances. Lui-même s'était imaginé que tout lui était promis, que tout lui était dû, et c'est tellement difficile ensuite de n'avoir plus rien à espérer.

C'était il y a une douzaine d'années, et ce n'est pas si long pourtant, douze ans. Il habitait Bordeaux et consacrait son temps et son énergie à ses études. Il croyait avoir le temps pour tout, chaque chose à son moment venu, et lui-même était en devenir. Il avait tous les espoirs, toutes les ambitions, pressentait que tout lui était promis, et aussi, malgré ses vingt ans, il parvenait plutôt bien à feindre de ne pas trop s'intéresser aux femmes : une fois par mois, jamais davantage, il rendait visite à une prostituée qui avait l'âge d'être sa mère et l'avantage de ne l'être pas, qui n'aurait rien trouvé alors à redire à la durée de ses érections, lesquelles étaient encore d'une fréquence tout à fait raisonnable, chargées de désirs et de fantasmes. Il regrette même cela aujourd'hui, n'avoir pas su saisir les opportunités de ce temps béni où

bander était une joie, pas une plaie inébranlable, où jouir était un plaisir en soi, pas la fin d'une souffrance. Mais ses priorités étaient ailleurs et c'est au terme d'études en tout point exemplaires qu'il se présenta au concours d'entrée de l'École Polytechnique. Bardé d'une confiance sans limite, ne doutant pas un instant de sa réussite, il fit mieux que bien ce qu'on lui avait appris à faire à la perfection, et puis un grain de sable eut raison de cette belle mécanique. Lors de l'examen médical, on lui découvrit un souffle au cœur, léger, bénin, qui suffit néanmoins à le faire recaler. C'est qu'on ne fait pas de sentiment dans les écoles militaires.

Sa grande désillusion. Jamais, ni avant ni depuis, il ne lui aura semblé être monté si haut sur la grande échelle sociale, ne lui avait manqué que de poser le pied sur l'ultime barreau du prestige. Aujourd'hui encore il reste habité par la conviction que si cela avait été, si la vie ne l'avait pas trahi, le fauchant lâchement dans son élan conquérant et lui enlevant cruellement ce qu'il avait cent fois mérité – puisqu'on le lui avait cent fois promis –, toutes les portes se seraient ouvertes devant lui et sa vie se serait déroulée moelleusement sous son pas princier, tel un long tapis rouge qui aurait tracé pour lui un chemin pavé de gloire dans le royaume des puissants. Oui sûrement, il aurait été roi

et, assis sur un nuage, négligemment, il aurait caressé les étoiles.

Mais il avait échoué. Tous ses rêves comme une brume se déchirèrent, faisant des lambeaux qu'il entreprit de mâchouiller avec amertume. Il s'enfonça lentement dans une aigreur sombre qu'il s'efforçait d'entretenir, comme un enfant s'enferme dans sa colère et le délicieux sentiment d'injustice qui à ses yeux la justifie. Car il comprit rapidement que l'on n'a pas été polytechnicien, on mérite une fois le privilège de l'être toute une vie et, par ricochet, lui qui avait failli d'en être se trouvait convaincu d'avoir à regretter toujours de n'en être point. Que pouvait-il donc espérer maintenant qui ne soit en deçà de ce qu'il avait cru devoir lui être acquis ? Il ne pouvait plus que gagner de vaines petites batailles, aussi bien résolut-il de n'en perdre aucune, au moins cela puisqu'on ne lui offrirait pas une autre chance.

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Télécoms, seulement, il quitta Bordeaux et le domicile parental pour venir s'installer à Paris dans les combles sommairement aménagés d'un immeuble de la rue d'Aligre. Il s'y enferma, cultiva entre quatre murs défraîchis une misanthropie sans concession et le grand et doux jeune homme qu'il avait été, cet homme avenant, charmeur et sûr de lui, mit peu de temps à n'être plus. Il avait été intelligent, il devint cynique. Il

avait été beau, il devint glacial. Il avait été arrogant et sûr de lui, il se métamorphosa en un être aigri et fier. Et puisque donc il ne pouvait plus être, il se mit à paraître, puisque donc le pouvoir lui était inaccessible, il résolut de s'assurer qu'on ne le méprise point et jamais. Il n'abandonnait sa mansarde que pour traverser la Seine et se rendre rue Barrault, où se trouvait son école. Là-bas, taciturne et l'œil invariablement sombre, il fit en sorte que les autres élèves fussent fermement dissuadés de rechercher sa compagnie. Et si aucune femme ne grimpa jamais les cinq étages qui menaient à sa chambre, il fréquenta assidûment une autre prostituée, laquelle aussi bien par son âge que par son allure ressemblait étrangement à la première.

Au terme des trois années qui lui furent nécessaires pour devenir ingénieur, il décida de continuer à habiter la mansarde, et y habitait encore trois ans plus tard, lorsque, au cours d'une matinée de l'hiver 63, deux événements se produisirent et dont la concomitance lui fit croire à l'amour. Il se réveilla ce matin-là, doté d'une érection d'une ampleur si phénoménale qu'elle en était presque douloureuse. Il patienta un peu, mais la rigidité de son membre ne semblant pas devoir s'atténuer, il dut se résoudre à sortir de son lit. Il éprouva quelques difficultés pour uriner et, un peu d'eau froide n'y faisant rien, l'érection persistait encore tandis qu'il engloutissait ses tartines et se prolongea

bien après qu'il eut pris sa douche. Un peu étonné par cette étrange longévité, et en lui-même flatté, il s'apprêta pour sortir. Il avait pris rendez-vous à la banque où l'on devait s'occuper d'un argent qui s'accumulait inutilement sur son compte et s'y rendit d'une démarche mal assurée, car quand même, cette raideur dans son pantalon était à la longue incommodante.

Il eut le sentiment que des femmes le regardaient avec envie et cette pensée finit par le mettre en joie, de sorte qu'il entra dans la banque de très bonne humeur, se dirigeant d'un pas viril et conquérant vers le bureau qu'un employé lui désignait. Il y pénétra en rajustant son pantalon à l'entrejambe et découvrit avec stupeur que le banquier était une banquière. Il s'assit maladroitement dans le fauteuil qu'elle lui présentait, puis, tandis qu'elle lui parlait de son argent, il observa cette femme plus attentivement et avec plus de plaisir qu'il ne l'eut fait d'ordinaire.

Assurément, elle n'était pas jolie. Pourtant, à s'attacher à ses yeux un peu tristes, à son regard bienveillant, à la chaleur douce de son sourire, son nez fin et volontaire, sa voix sage et posée, il lui sembla bientôt qu'il émanait de celle-ci un charme sensuel auquel il ne voulut pas demeurer insensible. Il se cala plus confortablement dans son fauteuil et, à mesure que se prolongeaient à la fois l'entretien et son érection,

dont il feint d'oublier l'antériorité, il en vint à se convaincre que celle-ci lui signifiait un amour naissant pour celle-là. Il étira un sourire, acquiesça à tout ce qu'elle lui proposait, signa les papiers qu'elle lui tendait et l'invita à déjeuner. Il avait vingt-six ans. Quand il apprit qu'elle allait sur les trente-cinq, il se dit 'tant mieux', se référant en la matière à sa maigre expérience des femmes. Quand ils se marièrent, six mois seulement avaient passé depuis leur première rencontre. Préoccupée par son âge, Louise souhaita qu'ils fissent rapidement un enfant et il y consentit sans grand enthousiasme. Un fils leur naquit donc moins d'un an plus tard, le 29 août 1964, déchirant au passage le périnée de sa mère. Ils l'appelèrent Nicolas, sans raison particulière.

Quatre années de plus, papier de verre sur cet homme dont la surface est devenue lisse et froide. Il travaille toujours aux PTT et passe quotidiennement des douze heures à son bureau où il exerce un contrôle tyrannique sur la dizaine de collaborateurs du service dont il a récemment été nommé directeur. Il rentre tard le soir, passe de longs moments dans la chambre de son petit garçon auprès duquel il se complaît à ruminer sa vie gâchée. Régulièrement il murmure à l'oreille de l'enfant endormi : « Ne t'inquiète pas, mon fils. Ton père est là qui te hissera sur ses épaules et tu pourras, toi, caresser les étoiles. »

Durant le dîner, il parle peu à sa femme, l'écoute à peine, puis, le repas terminé, il l'entraîne dans la chambre pour la prendre sans tendresse, comme on prend un comprimé. Exception faite des deux prostituées qu'il a fréquentées, il n'a pas connu d'autre femme et il lui fait l'amour comme à une putain, comme si ce n'était pas elle. Si pour Louise ce n'est pas le meilleur moment de la journée, il s'en moque : on est le soir, sa turgescence est parvenue à son comble, lui fait mal, et il n'aspire qu'à s'en soulager. Louise se montre docile, se soumet sans rechigner à son devoir conjugal, semble presque flattée de l'empressement de son mari, attendrie pour le moins de l'appétit qu'il a d'elle. Elle se dit 'pauvre homme' et lui, devinant cela, lui en fait payer le prix. L'affaire terminée, il se rend au salon où il s'attarde à fumer une pipe en lisant un journal. Quand il revient dans la chambre, il ne se préoccupe pas de savoir si sa femme est endormie, il s'allonge et espère trouver le sommeil avant que son érection ne le reprenne.

Mais l'homme n'a ce soir ni le temps des regrets ni celui des espoirs, il est trois heures du matin et il n'est pas dans la chambre de son fils pour ressasser des souvenirs et s'oublier auprès d'un enfant qui ne manquera pas lui de devenir quelqu'un, un homme et qui deviendra roi. Il est venu réveiller l'enfant, ce qu'il fait maintenant, sans tarder davantage, ni à contempler

les dessins sur le mur ni à ruminer sa défaite : « Nicolas », chuchote-t-il, et il le secoue doucement, sans se laisser attendrir par le sommeil abyssal de l'enfant. Il répète son prénom plusieurs fois.

Une paupière frémit, se soulève à grand-peine et s'entrouvre un instant sur l'œil embrumé du petit garçon. Le père s'engouffre aussitôt dans la brèche et murmure : « Nico, réveille-toi. C'est important, Nicolas. » Oui, c'est important, ça va bouleverser sa vie même, à Nicolas. C'est la dernière nuit de l'avant.

Mais l'enfant dort encore, malgré cet œil qui papillonne légèrement, malgré la voix du père qui ne parvient pas jusque dans les profondeurs de son sommeil, et la paupière trop lourde retombe. Vaine résistance qui arrache au père un rire silencieux. L'homme connaît sa force et son avantage, il glisse ses mains dans le dos de l'enfant et le redresse. Ça ne pèse pas bien lourd, un enfant de quatre ans et sous l'effet de l'inertie la petite tête vient balloter contre l'épaule du père, tout le corps du petit garçon semblant proche de se disloquer. Le père maintient l'enfant assis. D'une main ferme, il relève son menton et scrute son visage clos :

« Nico », prononce-t-il deux fois encore, un peu plus qu'un murmure maintenant. Et comme l'enfant s'obstine à dormir, le père dit cette fois son prénom

tout entier, détachant soigneusement chaque syllabe :
« Ni-co-las ! »

Il n'a pas réellement élevé la voix, pas encore, mais sous la tendresse paternelle a percé la fine pointe d'une impatience. Qui s'insinue jusqu'à la conscience du fils et picore minutieusement dans ses rêves. Et aussi, la grosse main de l'homme a affermi sa prise sur le petit bras de l'enfant, lequel connaît bien les algarades de son père. Nicolas comprend alors qu'il doit se réveiller. Il ouvre les deux yeux, s'y reprend à plusieurs fois pour parvenir à les maintenir ouverts et voit, à travers les brumes épaisses de son sommeil, son père qui le regarde :

« Ça y est, Nicolas ? Tu es réveillé ? Tu m'écoutes ?

- Oui, Papa », marmonne l'enfant d'une voix pâteuse, avec une mauvaise grâce qu'il ne parvient pas à dissimuler tout à fait.

Le père fait semblant de rien, enchaîne aussitôt – il veut en terminer au plus vite maintenant, tout cela a suffisamment duré. Il dit :

« Nicolas, tu te souviens de ce que Maman et moi t'avons expliqué l'autre jour, que tu allais avoir un petit frère ou une petite sœur ? Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

- Oui, Papa.

- Voilà, mon garçon, Maman pense qu'il va naître cette nuit. »

Naître ? L'enfant ignore ce que cela signifie et n'a aucune envie de comprendre. Pas maintenant. Il ne veut pas se sentir concerné. Il a sommeil et c'est tout ce qui compte pour lui. De toute façon, il n'a pas envie de ça, ni d'un petit frère, ni d'une petite sœur. Mais le père ajoute que c'est imminent et c'est encore un mot que l'enfant ne connaît pas, un mot qui fait peur, qui claque comme une menace. Le père dit qu'ils doivent aller l'accueillir à la maternité, le bébé, qu'ils doivent partir maintenant et l'enfant croit deviner ce que son père attend de lui, il fait mine de se lever – c'est un petit garçon obéissant. Mais le père déclare que non, qu'il doit rester dans son lit et se rendormir, qu'il est tout à fait impossible qu'il les accompagne. Papa et Maman iront sans lui, ils partent de suite, lui reste là, tout est arrangé déjà. Il est confié à la garde de Lulli, elle habitera à la maison quelques jours, jusqu'au retour de Maman. Quant à lui, son père, il a beaucoup de travail en ce moment, il rentrera tous les soirs bien entendu, à la maison, mais tard, très tard, c'est-à-dire après qu'il sera endormi. Tous les deux ne se verront pas beaucoup pendant ces quelques jours, peut-être pas du tout en réalité, et il ne verra pas non plus sa maman, mais Lulli s'occupera bien de lui, comme d'habitude, un peu plus que d'habitude certainement. Demain matin, c'est Lulli qui l'emmènera à l'école. Et aussi les jours suivants. Il sera sage bien sûr :

« N'est-ce pas, mon garçon ? appuie le père.

- Oui, Papa » répond une fois de plus le fils, qui sait qu'il n'a pas réellement le choix.

L'homme arrange brièvement le lit de l'enfant, le recouche et ajuste la couverture sous son menton. Un autre baiser déposé sur le front du fils, une main qui passe rapidement dans ses cheveux, puis le père ajoute : « Ce sera chouette, tu verras : un petit frère, une petite sœur... C'est chouette, les surprises ! Allez, dors mon garçon. »

Tu parles d'une surprise ! grimace Nicolas dans le dos de son père tandis que celui-ci sort de la chambre. Depuis que Maman s'est mise à faire des provisions dans son ventre pour le bébé qu'ils vont avoir, il a eu l'occasion d'y réfléchir et non, décidément non, il ne veut ni petit frère ni petite sœur – et surtout pas de petite sœur ! Soudain il réalise qu'ils ne savent pas cela, ses parents, qu'il ne veut pas, il ne leur a pas dit encore et il ne croyait pas que c'était tellement pressé. Alors que son père sort de la chambre, qu'il s'en va pour aller avec Maman choisir un bébé et après il sera trop tard, le petit garçon ose rappeler son père :

« Papa ? », fait-il prudemment.

Il est peut-être temps encore. Il ne voit plus de son père qu'une main velue posée sur la poignée de la porte, mais il a marqué un temps d'arrêt, son père, et il attend, silencieux, que l'enfant parle. Et la main sur la

poignée qui menace de refermer la porte. Il faut parler, parler maintenant. Nicolas rassemble tout son courage et ne peut faire cependant que sa voix ne s'étrangle :

« Papa, on est vraiment obligé ?

- Obligé à quoi, mon garçon ?

- Je suis obligé, moi, d'avoir un bébé ? »

Le père passe la tête par l'entrebâillement de la porte et considère l'enfant. Il ne répond pas tout de suite. Un instant l'enfant s'imagine qu'il va se laisser infléchir, qu'ils vont renoncer peut-être, mais le père dit :

« Oui, Nicolas. Vraiment obligé. C'est comme ça. »

Et puis, il ferme la porte. Il a oublié qu'il ne faut pas, qu'il ne doit pas fermer la porte, l'enfant a bien trop peur la nuit, dans le noir. La lumière doit rester allumée et la porte ouverte :

« Papa !

- Oui, Nicolas, s'impatiente le père derrière la porte.

- Tu peux laisser la porte un peu ouverte ? implore-t-il.

- Un peu ouverte *comment* ? »

Il est tout près de se fâcher cette fois. L'enfant devine sans peine son front qui plisse, ses sourcils qui froncent, sa bouche qui rétrécit. Prudence. Éviter qu'il ne s'emporte. Après une hésitation craintive, et fatale – fatale surtout – le petit garçon se souvient et murmure :

« Un peu ouverte, *s'il te plait Papa.* »

Oui, fatale, et la porte reste entrouverte sur un mince filet de lumière, fatalement trop mince. Il est trop tard maintenant, le petit garçon n'ose rien ajouter. Les colères de son père l'effraient finalement bien davantage que l'obscurité. Il va attendre qu'ils partent. Après il ira lui-même ouvrir la porte. En grand, tiens ! Ou bien il demandera à Lulli, elle vient d'arriver, Lulli. Il entend sa voix dans l'entrée et il est content qu'elle vienne habiter à la maison. C'est ça qui est chouette, qu'elle reste avec lui. Il l'aime beaucoup, Lulli. On dirait qu'elle sait toujours ce qui va lui faire plaisir ou ce qui le tracasse. Parfois, il a l'impression qu'elle sait regarder à l'intérieur de sa tête.

Lulli, c'est sa nourrice. Elle habite l'étage au-dessus. En réalité, elle s'appelle Julie, mais l'enfant l'appelle Lulli, il préfère. Sa mère dit 'la nounou', mais lui n'aime pas. Il préfère tout de même quand c'est sa maman qui l'accompagne à l'école. Il pleure avec des vraies larmes et elle reste un peu plus longtemps, parce qu'elle est triste quand il pleure, sa maman, qui ne sait pas bien regarder à l'intérieur de lui.

Nicolas se recroqueville dans son lit, il a très envie d'aller ouvrir un peu plus la porte. Il n'ose pas, pas encore. Il a peur. Si Maman est à la maternité cette nuit, il ne pourra pas aller dans son lit, se blottir contre son corps chaud. C'est ce qu'il fait toutes les nuits. Après, elle se réveille un peu, elle lui fait un câlin et

elle lui dit de retourner dans sa chambre. Et aussi qu'il ne faut pas avoir peur. Sa maman, elle dit que la nuit est son amie, qu'elle l'enveloppe dans du noir pour le protéger, elle dit que c'est pour ça qu'on a les yeux fermés quand on dort, 'pour se cacher dans du noir', elle dit, sa maman. Ça le rassure un peu, Nicolas, même s'il voudrait bien savoir de quoi il est si important de se tenir caché.

Le petit garçon enfourne son pouce dans sa bouche et tête goulûment, frottant lentement sa joue contre son chiffon de coton blanc. *Naître ?* Tout à coup, il est persuadé qu'ils vont choisir une petite sœur... Il ferme les yeux pour ne pas pleurer. Et bientôt, parce que l'enfant s'est rendormi, le pouce recouvre une liberté toute précaire et un sourire vient dessiner un trait sombre sur ses lèvres entrouvertes. Il a oublié déjà. Il ne sait pas ce qui va arriver.

Au milieu de la nuit, l'enfant se lève. Il traverse le couloir, entre dans la chambre de ses parents et va jusqu'à leur lit. Il grimpe du côté de sa mère, se glisse sous le drap, se pelotonne contre le corps de femme qui s'y trouve, puis a un mouvement de recul lorsqu'il comprend que ce n'est pas sa maman, cette nuit dans le lit de ses parents. Et s'il trouve que Lulli ne sent pas aussi bon, ça ne fait rien, c'est tellement agréable cette chaleur dans le lit des adultes. Dans son lit à lui, les

draps sont toujours trop froids. Et partout dans la chambre se tiennent immobiles des ombres qui le menacent. Non, il ne sait rien encore, il tète son pouce, blotti contre Lulli qui n'est pas sa mère, moins encore une femme pour lui qui n'est encore qu'un tout petit enfant.

Il se rendort. Lulli ne se réveille pas, ne le renvoie pas dans son lit. À la maternité, dans le ventre de sa maman, Elise s'apprête à naître. Et son père s'impatiente, arpente la salle d'attente et presse nerveusement la main contre son entrejambe.

2

Elise, ma petite sœur. Elle s'est appelée Elise, on lui a donné un prénom, quelques baisers aussi, sur son minois minuscule et chiffonné, et puis elle est morte. Une étincelle et la nuit aussitôt, nos regards qui ne se sont jamais croisés.

Je n'avais pas demandé à la voir non plus. Ça m'était bien égal la tête qu'elle avait, Elise. On m'emmena à l'enterrement. Je n'avais pas envie. Je n'ai pas pleuré, j'ai joué avec un papillon, penché au-dessus du trou, ne prêtant pas attention à l'oraison que lui faisait mon père. Je ne me sentis proche d'elle que dans la mesure où une main hésitante qui effleure le bois d'un petit cercueil unit l'enfant vivant qui cherche du bout des doigts à appréhender une vérité obscure, parce qu'il pressent qu'elle le concerne, à l'enfant qui n'est plus, que cette obscurité innommable, un prénom gravé dans la pierre, Elise, qui n'était plus rien que cette vérité obscure et que les adultes dissimulaient dans une petite boîte, et sous la terre froide. La boîte était close et l'enfant vivant ne vit pas l'enfant mort.

Une douzaine de photographies avaient été prises qui furent entassées dans une boîte à chaussures. Ma mère inscrivit son prénom, 'ELISE', sur le côté et en

lettres capitales – cercueil de carton rangé à son tour dans un coin sombre, oublié en haut d'une armoire. Je ne découvris que des années plus tard, lorsque cela n'avait plus tellement d'importance, ces images jaunies d'un bébé malingre qui aurait été ma petite sœur.

J'avais trois ans et demi, un peu plus. C'était le printemps. Ma petite sœur naissait, et passait déjà. Une petite fleur – éphémère petite fleur. Tandis que ma mère s'endormait à la maternité, souriant à la petite fille posée sur son sein-mamelle, tandis que la petite fille passait d'un néant à l'autre, glissant sur le sourire aimant de sa mère, je vis – et c'était la première fois –, je vis une femme tout entière, une femme qui n'était ni une mère ni une nourrice, ni une maîtresse d'école, une femme qui n'était que cela et tout cela : une femme.

À travers mon regard d'enfant, la quintessence d'une femme pénétra en moi, dessina à même ma peau d'enfant et de l'intérieur l'image insaisissable de la féminité. Et elle a survécu cette image, comme un tatouage dans mes chairs d'homme. Je vis une femme nue et la voyant, elle et sa nudité affolante, si belle et si terrifiante à la fois, je me heurtai à *la femme*, son mystère, je me heurtai contre elle aussi sûrement et violemment qu'un oiseau affolé contre un mur de briques – ce grand mystère de la femme qui depuis n'a cessé de me hanter et me fasciner. De m'éblouir aussi,

jusqu'à m'aveugler et me faire mal. Qui m'a terrifié et paralysé dès lors qu'il s'est agi pour moi de faire l'homme, d'affirmer ma virilité, quand il a fallu donner le change parce que j'étais devenu un homme.

Je la vis toute, la nudité crue, lumineuse, de son corps et de son âme. De son âme surtout – son désir. Je vis *la femme*, celle dont l'enfant que j'étais ne pouvait concevoir qu'elle puisse être ou même devenir mère, ni que sa mère à lui puisse être ou se métamorphoser en une telle femme. Et ce n'était pas ma mère ! Je vis une femme dont les seins n'étaient plus source mais objet de plaisir. Je découvrais un être qui ne se contentait pas de donner, et c'est cela que fait une mère, elle se donne toute à son enfant, non, je découvrais un être qui donne et prend du plaisir aussi, et qui vous l'arrache – qui souffre parfois, dans sa chair qui n'est pas faible mais fragile. Sa chair qui est si tendre, et douce aussi.

Je vis la femme gémissante et hurlante. Je contemplai la femme nue qui souffle et se cabre, la femme qui dissimule un sexe derrière le rideau impudique de ses poils, et qui se dissimule toute dans ce sexe qui se révèle soudain être une bouche, affamée, avide, un gouffre sombre. Je tremblai devant ce démon et son regard fou, ses yeux révulsés qui papillonnent, sa bouche dont le sourire est une grimace et qui cherche à mordre. Ses lèvres si rouges qu'il semble que c'est du sang – et c'était du sang ! Sa langue

frémissante dont la pointe s'affûte lentement contre les dents blanches, acérées par le désir. Tout cela. Puis se dressèrent devant mon regard ignorant la femme et son cri qui est plaisir, et ses yeux qui sont désir encore et qui vous regardent, vous appellent, et qui disent toujours. Et aussi... Et aussi, j'entendis sa douleur, sa douleur déchirée, mais le cri était le même. Je vis le désespoir qui coulait de son regard trouble. Je vis sa blessure et son sang noir sur le drap où elle gisait, les sanglots qui la secouaient, qui demandaient pourquoi et qui disaient plus jamais.

Fasciné, terrifié, blotti dans l'ombre, j'admirai cette femme en laquelle voir la maternité eut été blasphématoire, une injure faite à toutes les mères comme à toutes les femmes. Et elle n'était pas ma mère ! Je vis la beauté à la fois inaccessible et irrésistible de l'ange, et aussi le démon hideux qui souillait son éclat, qui était mon père qui souillait son éclat. Qui était mon père.

Elle avait mal. Elle avait mal d'une manière que je ne comprenais pas... Et Elise, qui finissait de passer, et ma mère de sourire. On m'emmena à l'enterrement où l'on ne me laissa pas la voir – Elise, la mort. Mais j'avais vu beaucoup déjà. J'avais vu et je ne savais rien encore de ce que j'avais tellement vu. Et puis j'avais oublié.

*

Sur le palier, le front contre la porte, je marque une pause. Non pas que les escaliers m'aient essoufflé, un ascenseur a été installé l'année dernière, mais je m'efforce de suivre docilement les recommandations de Céline. « Calmement, elle a dit. Tu sais comme elle est, surtout ne la braque pas. Avant d'arriver chez elle, tu te détends et tu respirez. Dans la rue, dans l'ascenseur, jusque sur le palier : tu respirez. Tu respirez à fond. Tu veux bien faire ça ? » Elle m'a embrassé, Céline : « Juste ça, tu fermes les yeux et tu respirez. Longuement et profondément. Tu respirez et après seulement tu entres et tu lui parles de ton père. »

C'est ce que je fais. Je ferme les yeux et je respire – je déglutis plutôt, le front contre la porte, la gorge sèche, les mains moites... Je glisse la clé dans la serrure, inspiration, je tourne la clé, je pousse la porte, je serre les dents, j'entre. Expiration. Dix ans que je n'habite plus la maison maternelle. J'ai gardé la clé dans ma poche, je l'ai conservée sur mon trousseau quand je suis parti m'installer ailleurs, loin de ma mère et en homme. Je ne viens plus ici qu'en visite maintenant, je ne frappe pas, je glisse la clé dans la serrure, je tourne la clé et j'entre *chez nous*. Je

dis 'Bonjour Maman. C'est moi'. Comme avant. Comme depuis toujours.

« C'est moi, Maman. »

Elle ne répond pas. Elle sait que c'est moi, personne d'autre n'a la clé. Julie avait la clé, mais Julie est morte maintenant... La semaine dernière... Inspiration. Expiration. Merde ! ça y est, je transpire ! Calme-toi. Nicolas, calme-toi ! Elle va te raconter, c'est sûr, il s'agit de ton père après tout, il faudra bien qu'elle te raconte tout ce que tu ignores. Souviens-toi : *calmement*. Ne t'énerve pas. Pas déjà. Respire...

Elle est dans le salon, le dos appuyé contre le dossier de son fauteuil, droit comme un I, et les mains à plats sur les accoudoirs, le visage ridé, les yeux écarquillés à moins de deux mètres du téléviseur et se pâmant devant la coiffure impeccable de l'inspecteur Derrick. Elle le trouve beau, tout à fait à son goût, dit-elle. « Si j'avais quinze ans de moins, aime-t-elle à minauder, un homme comme lui, c'est sûr, il aurait toutes ses chances. » Oui, Maman, bien sûr. Toujours est-il que depuis mon père, aucun homme n'a eu sa chance. Une chasteté d'un tiers de siècle, pour ce que j'en sais.

Je n'y avais jamais songé auparavant, jamais comme il aurait fallu, la chasteté de ma mère. Enfant, l'absence d'hommes autour d'elle me convenait assez bien, la place de mon père restait libre. On attendait qu'il revienne. Moi en tout cas, j'attendais. Ça semblait dans

l'ordre des choses, de l'attendre et puis qu'il revienne. J'ai mis longtemps avant de renoncer à l'idée de son retour, quelques années, et puis il ne revenait pas et il a bien fallu que je me rende à l'évidence : il ne reviendrait pas. Inutile d'attendre. Mais cette place auprès de ma mère a continué de rester vacante.

J'ai eu douze ans. J'aurai bien aimé alors qu'il y eut un homme à la maison, à défaut d'un père. Ça m'étouffait ce tête-à-tête quotidien avec elle, ma mère, le matin au petit-déjeuner, avant d'aller au collège, et tous les soirs aussi, au dîner et puis devant la télé, matin après matin, soir après soir, et tous les week-end aussi, elle et moi, et personne entre nous deux. Moi qui avais trois poils sur les couilles maintenant et elle qui n'y comprenait rien, qui s'imaginait pouvoir encore entrer dans ma chambre sans frapper. Elle s'agenouillait au pied de mon lit pour me parler, elle me racontait sa journée par le menu, parce qu'elle n'avait personne d'autre à qui raconter ses histoires, personne à qui confier son quotidien dérisoire. Elle parlait interminablement, passant doucement sa main dans mes cheveux et se plaignant de la vie. Je ne l'écoutais pas, je faisais oui oui et j'attendais désespérément qu'elle sorte pour défourailler en paix. Triste extase.

Je supposais qu'elle l'aimait encore, mon père, qu'aucun homme ne pouvait le remplacer, ni dans son

cœur ni dans son lit. Je lui disais allez quoi, Maman, il y a beaucoup d'hommes qui feraient l'affaire – si seulement elle avait pris la peine d'en regarder un seul. Mais je trouvais une certaine beauté à la fidélité de son amour. Plus tard, lorsque je fus à même d'envisager que si ma mère ne s'était plus intéressée aux hommes depuis mon père, ce n'était après tout peut-être pas que son cœur fidèle aurait encore brûlé d'amour pour lui, ou qu'elle aurait espéré encore, elle, en son retour – après tout ce temps ! –, lorsque je compris que les choses pouvaient être plus complexes, moins romantiques en définitive, il était trop tard, elle était vieille déjà, vieille et ridée. Il était devenu inutile de m'intéresser à une vie sexuelle dont l'absence ne me paraissait plus si navrante et j'avais bien assez à me débattre avec la mienne qui s'éternisait à n'exister qu'entre mes poings.

« Tu es venu seul ? constate-t-elle en éteignant le son du téléviseur.

- Oui, bien sûr Maman. On est jeudi, Lola est à l'école aujourd'hui.

- Ah, laisse-t-elle tomber, laconique. C'est dommage.

- Merci, Maman. C'est agréable comme accueil.

- Tu veux du thé ? Je vais nous préparer du thé. »

Je compte quatorze craquements articulaires tandis que je l'aide à se lever. Ma vieille mère. Elle

m'embrasse du bout de ses lèvres asséchées par les ans et se dirige vers la cuisine en faisant traîner ses pantoufles.

« Avant, me fait-elle remarquer sans se retourner, avant les enfants n'allaient pas à l'école le jeudi. »

C'est un reproche. Désolé, Maman, j'en parlerai au ministre la prochaine fois qu'il viendra dîner à la maison. Non, je ne dis pas cela bien sûr, je ne soupire même pas. J'ai l'habitude.

Elle prépare le thé dans la cuisine.

Attendre. Me calmer. J'éteins la télé et je m'affale dans le fauteuil, la tête rejetée en arrière. Je contemple le plafond. Essayer de faire un peu de vide dans mon crâne. Respirer à fond. Rester calme. Attendre... Un peu de patience, que diable ! Le thé d'abord, on ne parle pas avant d'avoir servi le thé, c'est la règle dans cette maison. Après seulement, quand la convivialité est assurée, on peut parler à loisir. De tout, mais de rien surtout.

« Comment vas-tu aujourd'hui ? fais-je, tentant de projeter ma voix jusqu'à la cuisine.

- Comment ? hurle-t-elle. Je ne t'entends pas, mon chéri. Tu voudras un peu de miel dans ton thé ? »

Je ne réponds pas. Elle mettra du miel dans mon thé, quoi que j'en dise. J'attends en silence qu'elle revienne, cherchant dans les fissures du plafond un chemin jusqu'à mon enfance. Dans cette maison j'ai

passé les vingt-cinq premières années de ma vie, ça fait de longues fissures. Certaines ont vu mon père à ma place, dans ce même fauteuil et qui tirait sur sa pipe en lisant le journal, le dimanche. Je sors mon tabac et j'entreprends de rouler une cigarette. Je suis content d'avoir recommencer à fumer. Je n'ai arrêté que trois jours, et puis Julie est morte...

Je me souviens de lui le dimanche, fumant sa pipe et lisant son journal dans ce fauteuil. Je me souviens de beaucoup de choses de cette époque, avant que mon père ne nous abandonne, ma mère et moi. Des choses insignifiantes, beaucoup de souvenirs éparpillés et qui ne s'assemblent pas, qui ne signifient rien parce qu'ils ne s'assemblent pas. Cela ne m'avait jamais préoccupé avant, ce n'était pas important qu'ils signifient quelque chose les souvenirs. Ils étaient là, preuves immatérielles mais tangibles que je venais de quelque part et ça suffisait bien.

Plus maintenant. J'ouvre la fenêtre. J'allume ma cigarette. Inspiration. Expiration. Dehors, le soleil ne joue à rien avec les nuages, et le vent taquine mollement les feuilles des arbres. Plus je repense à ce que ma mère a déclaré à propos de mon père, le soir de l'enterrement de Julie, plus je suis intimement persuadé que quelque chose de fondamental m'a échappé durant toutes ces années. Mes souvenirs se heurtent à ces mots qu'elle a prononcés au cimetière

comme des papillons de nuit dans un bocal. Aller de l'autre côté, vers la lumière, c'est pour cela que je suis là, afin que ma mère me conduise de l'autre côté de ces quelques mots qu'elle a dressés soudain devant moi et que je ne comprends pas, qui n'ont pas de sens pour moi. J'entretiens l'espoir qu'elle m'aidera à recoller les morceaux épars de mes souvenirs, qu'elle me livrera les pièces manquantes aussi, tout ce que ma mémoire n'a pas enregistré ou a laissé filer. Que rien ne puisse plus demeurer dans l'ombre noire du temps.

Les tasses tremblotent dangereusement sur le plateau. Je me lève pour aller l'aider, avant qu'elle ne fiche tout par terre et que cela finisse en lamentations sur le refrain du 'je ne suis plus bonne à rien'. Je pose le plateau sur la table basse et l'aide à s'installer dans son fauteuil. Craquements de rigueur. C'est frappant comme le squelette se rend de plus en plus présent avec l'âge. On ne le voit pas encore, mais à mesure que son heure approche il est de plus en plus là, indubitablement. Il sait qu'il sera le dernier, l'ultime trace : il prend confiance.

Je lui tends sa tasse – une petite cuillère placée sur la coupelle afin qu'elle puisse tourner son thé nature.

« Mon père, fais-je le plus naturellement du monde, soufflant sur mon thé au miel. Il fumait la pipe dans ce fauteuil, mon père, si je me souviens bien... »

Le plus naturellement du monde ! Nous n'avons pas sérieusement parlé de mon père depuis mes premiers points noirs et c'est la première fois depuis des années que je l'évoque devant elle : j'ai à peu près autant de naturel qu'une femme debout devant un urinoir, jupe relevée par devant, mains sur les hanches et genoux fléchis.

Les premiers temps après son départ, il faisait de fréquentes apparitions dans mes rêves, mon père. Il était là, il revenait, il allait revenir, c'était sûr. Le matin, je demandais à ma mère : « Il va revenir bientôt, Papa ? » Elle disait : « Non. Il ne reviendra pas. Mange tes tartines, mon chéri. », et c'était tout. Je pouvais parler de mon père si ça me chantait, tant que je voulais même, elle ne me l'interdisait pas, mais elle, elle n'en parlait jamais. Quand je posais une question à son propos, elle ne savait pas ou ne se souvenait plus, elle éludait. La seule chose qu'elle savait était qu'il était parti et qu'il ne reviendrait pas. Sorti de là, pour ce qui la concernait il semblait que c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Alors, au fil des nuits et du silence de ma mère, mes rêves se sont faits plus rares, moins précis en tout cas, plus allusifs. Ou évasifs. Et j'ai peu à peu totalement cessé de parler de mon père, puis d'y penser même. Aujourd'hui j'ai le sentiment que c'est exactement le

résultat qu'elle escomptait, que cet homme qui avait été mon père n'encombre pas inutilement mes pensées.

J'aurais dû m'y attendre. Elle fait celle qui n'a pas entendu. Elle dit : « J'ai ajouté une goutte de miel dans ton thé. Très peu, juste pour le goût. Tu veux bien fermer la fenêtre, dis. Et comment va ma petite Lola ? »

Je repose ma tasse sur le plateau, puis la sienne, la lui prenant des mains un peu trop vivement – reste calme, Nicolas, respire, respire. Je saisis ses mains dans les deux miennes, l'obligeant à me regarder dans les yeux :

« Maman, ne fais pas ça. Je t'en prie, ne fais pas ça. Tu sais bien pourquoi je suis venu aujourd'hui. Ne fais pas comme s'il ne s'était rien passé. Parle-moi de mon père, de petites choses le concernant pour commencer, si c'est plus facile. Mais ne fais pas comme s'il n'existait pas.

- Il n'existe pas, laisse-t-elle tomber avec force. Il n'existe plus ! »

Elle a retiré ses mains avec une énergie et une fermeté qu'à la voir on ne lui soupçonnerait pas. Elle boit une gorgée de thé, se brûle les lèvres puis la gorge, sans me quitter des yeux. On serait bien en peine de trouver la trace d'une tendresse maternelle dans le regard qu'elle darde sur moi en cet instant.

« C'était il y a plus de trente ans, articule-t-elle d'une voix blanche. Plusieurs dizaines d'années !

- Oui, Maman, je sais – Je m'efforce de parler posément – Trente ans, trois dizaines d'années, tu peux dire un tiers de siècle aussi, si ça te fait plaisir. Ça ne change rien, ça ne change pas que cela a été, que c'est une réalité qui a été. Il s'agit de mon père après tout.

- C'était au siècle précédent, insiste-t-elle. Tout ça appartient à un autre siècle ! »

Ça lui ressemble tellement, ce genre de pirouette, à s'étonner même qu'elle n'évoque pas *l'autre millénaire*. Je ferme les yeux un instant, les mains crispées sur les accoudoirs en cuir de son fauteuil. Pose ta respiration. Pose ta respiration ! Je me lève. Je ferme la fenêtre. J'arpeute lentement le salon devant elle.

Assise, le visage buté, elle me suit du regard, comme pour me défier de revenir à la charge. Et le silence est tendu comme la corde d'un arc. Je reprends pourtant – je reprends de ma voix la plus suave :

« Je ne te demande rien d'autre que ce qui a été, Maman. La vérité sur ce qui a été pour comprendre et combler cette partie de ma vie qui m'a échappé.

- La vérité, Nico ? demande-t-elle, cinglante. La vérité ! Mais c'est le présent, la vérité, c'est ta vie aujourd'hui. Il n'y a pas d'autre vérité que ta femme, ta fille, ton existence aujourd'hui, tout cela qui te rend heureux aujourd'hui. Tu es heureux, non ? Mais oui, tu

es heureux, tu es un homme comblé. Céline et Lola sont merveilleuses, elles t'aiment et tu les aimes. Cela devrait te suffire, non ? Quelle importance le passé, quand on tient le bonheur ? Qu'espères-tu trouver de plus ? La vérité, tu dis, mais quelle vérité ? Il n'y a aucune vérité dans le passé, aucune tu m'entends.

- C'est toi qui a commencé d'en parler. Tu ne parlais jamais de lui, ni à moi ni à personne, et puis Julie meurt et soudain tu dis cette chose énigmatique comme quoi tu espères qu'il a souffert, mon père, qu'il a souffert au moins autant qu'elle. Pourquoi tu as dit ça ? Pourquoi tu as dit ça à ce moment-là ? Ça n'a aucun sens pour moi, ce lourd ressentiment qui a transpiré soudain. J'ai besoin que tu m'expliques pourquoi, et pourquoi il est parti, mon père.

- Il est parti parce qu'il voulait partir, voilà tout. Il est parti pour ne pas revenir, et il n'est pas revenu, il n'y a rien d'autre à dire. Tout le reste est sans importance, du pipi de chat.

- Non justement, pour moi c'est important. J'ai eu tort de ne rien demander jusqu'à aujourd'hui, sans doute, mais c'est ce que je croyais alors, qu'il était parti et que c'était tout ce qu'il y avait à savoir, qu'il nous avait abandonnés, tout simplement, qu'il était parti comme certains hommes partent, parce que c'est comme ça, parce que c'est la fin d'une histoire. C'est

ce que j'ai fini par penser en effet, que c'était simple. Et puis il y avait Elise... »

Je reprends mon souffle. Ne pas flancher. Je vois le regard de ma mère se durcir. Je continue :

« Oui, Elise, c'était pour moi une explication qui suffisait. C'était presque facile à comprendre comme ça, un homme anéanti par la perte de sa fille, le chagrin d'un père. C'était presque noble, c'était humain en tout cas. Je n'avais jamais imaginé qu'il pût y avoir autre chose, et ça ne m'intéressait pas d'ailleurs. Mais voilà, je sais maintenant qu'il y a cette chose que tu ne veux pas me raconter, que tu m'as cachée durant tout ce temps, un secret, et un secret qui me concerne.

- Non ! proteste-t-elle vivement. Ce n'est pas vrai : il n'y a pas de secret. »

Elle ferme les yeux. Le tremblement de ses mains s'est accentué. Elle passe nerveusement une main osseuse dans sa chevelure blanche, clairsemée, puis changeant soudain de stratégie elle ajoute d'une petite voix geignarde, sa voix de vieille femme :

« Tu sais bien que je suis incapable de parler de ça. Je veux dire, la mort d'Elise... Tu as raison, Nicolas, c'est tout à fait ça : il est parti quand Elise est morte. Que dire de plus ? Il n'y a d'autre secret que ce chagrin indicible, c'est juste que je ne sais pas parler de ça. C'était mon enfant, Nicolas, et elle est morte.

- Maman ! » – sentant qu'elle va bientôt se mettre à pleurer, je m'emporte cette fois : « Maman, je suis ton enfant moi aussi. Que tu le veuilles ou non je suis ton enfant, vivant celui-là, trente-trois ans que je suis vivant moi.

- Tu deviens méchant, Nicolas, dit-elle, l'œil humide soudain.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire... Ce n'est pas la question... Maman, je sais comme la mort d'Elise reste douloureuse pour toi, le restera toujours, et ce n'est pas ce que je voulais dire, mais...

- Mais tu l'as dit, n'est-ce pas ? me coupe-t-elle pour pousser son avantage. Ce n'est pas bien grave d'ailleurs. Depuis que Lola est là, je pense à Elise différemment et je ressens moins ce déchirement, ce poids dans ma poitrine qui m'étouffait et me faisait mal. C'est un peu comme si mon chagrin avait changé de nature. Il est toujours là, bien sûr, mais je regarde ma petite Lola grandir et j'essaye d'imaginer comment aurait été mon Elise au même âge. Aussi jolie sans doute. Ça me fait du bien de la voir, Lola, tu sais. Elle est tellement mignonne. Elle aime venir me voir. Vous devriez me la laisser plus souvent, on s'entend bien toutes les deux. »

Je n'obtiendrais rien d'elle, cela me semble évident tout à coup. Je n'aurai même jamais dû venir, une vraie tête de mule quand elle s'y met. Je déteste quand elle

fait son numéro de grand-mère gâteuse, la grand-mère au cerveau clafoutis qui radote, qui radote et qui n'en finira jamais de radoter : un rôle qu'elle affectionne. Ce n'est qu'un rôle, une échappatoire, elle n'a pas le cerveau ramolli, je la connais. Ses yeux pétillent, ils sont vifs, perçants, futés. Oui, je la connais bien. Elle est vieille, elle a des difficultés à marcher, sa peau est fripée et elle a commencé de perdre ses cheveux ; elle a des escarres sans doute, à trop rester le cul dans son fauteuil imaginant comme Derrick est bien monté, et je la soupçonne même d'avoir des incontinenances urinaires ; elle a passé les soixante-dix ans, elle est ménopausée depuis plus de vingt probablement et elle n'a aujourd'hui pas plus de seins qu'elle n'a de fesses ; oui, oui mais elle a gardé toutes ses facultés intellectuelles, lesquelles sont aujourd'hui comme hier suffisamment aiguisées pour mener son petit monde en bateau. Elle a toujours aimé jouer les idiots, c'est sa manière à elle de faire plaisir, de flatter, sa manière de se protéger aussi. Pas avec moi, Maman, pas avec moi !

« Arrête ! – Oui, Céline, je crie, je perds mon calme – Arrête ça, je t'en prie ! Ce n'est vraiment pas de Lola dont il s'agit.

- Si ! réplique-t-elle, acerbe. Si justement, c'est de Lola dont je te parle, moi. Uniquement d'elle. Lola, Lola, Lola. Il n'y a qu'elle qui compte. Ce n'est encore

qu'une toute petite enfant et elle a besoin qu'on la protège. Si tu ne le fais pas, je le ferai moi. »

Elle est devenue blême. Elle prend vivement sa tasse, la porte à ses lèvres et comme elle est vide, la repose sèchement sur le plateau. Puis la reprend et tourne la cuillère dans la tasse vide. Elle laisse retomber sa tête contre le dossier du fauteuil, ferme les yeux et soupire :

« Tu n'a pas idée de ce dont je parle... »

Je me rapproche. Je la dévisage. Je ne sais plus si elle joue la comédie ou si elle est sincèrement bouleversée cette fois. Je suis surpris de la violence de sa réaction. Je m'agenouille devant elle :

« Non Maman, tu as raison, je ne sais pas ce dont tu parles. Alors s'il te plait, je te le demande encore, dis-moi simplement ce qui est arrivé pour que tu lui en veuilles à ce point à mon père.

- Mais pourquoi ? murmure-t-elle, comme abattue. Pourquoi veux-tu tellement savoir ?

- Parce que je sais maintenant qu'il y a quelque chose à savoir. Parce qu'il était mon père et que tu ne peux rien contre ça.

- Mais puisque je t'assure qu'il n'y a rien que tu puisses vouloir apprendre. Je voudrais tant que tu me fasses confiance.

- Je ne peux pas, Maman. Je ne peux vraiment pas. Oui, peut-être bien après tout que je regretterai ce que

tu pourras me dire, mais c'est à moi d'en juger. Ne pas savoir est pire de toute façon. Ne pas savoir, ça me ronge, je ne dors plus, je cherche des explications, j'imagine, je fantasme, je délire. C'est un vrai tourment, une torture pour l'esprit, et je t'assure que ça me rendra fou. Savoir que l'on ne sait pas, c'est en savoir trop déjà, tu comprends ? »

Son œil est triste. Elle semble très vieille tout à coup, épuisée, comme au bout du rouleau. Un instant je regrette ce que je suis en train de la contraindre de faire. J'ai le sentiment de l'obliger à déterrer de vieux cadavres. Tu croyais avoir fini de pleurer, Maman ? En avoir fini avec les vieux souvenirs, et tous ces fantômes ? Non, on repasse les plats, Maman. Lève-toi, on reprend la danse. C'est juste une dernière danse, Maman, tout le monde est là pour ton ultime bal, les morts mêmes sont sortis de leurs trous, un peu poussiéreux leurs oripeaux mais qu'importe, chacun est à sa place maintenant, prêt à tenir son rôle, chacun sa cavalière et le bal peut recommencer. Allez, danse Maman, danse cette vieille danse pour moi, et tant pis pour les larmes, Maman, c'est juste une rengaine un peu triste.

« Je suppose que tu ne me laisseras pas tranquille, n'est-ce pas ?

- Non... Non, je ne peux pas, Maman. »

Ma gorge est sèche, mon cœur cogne boum boum arrête ça, tu la tues, ça n'en vaut pas la peine. Je serre les dents. Si ! bien sûr que ça en vaut la peine :

« Non, Maman. Et je vais te harceler s'il le faut, jusqu'à ce que tu me parles. Il est trop tard maintenant. Il faut aller jusqu'au bout. »

Elle a un sourire triste :

« Cela risque d'être un peu long, tu sais. Il va te falloir rendre plus souvent visite à ta vieille mère. »

Je suis allé à la piscine, nager un peu, me rassembler. Elle a parlé longtemps et puis à un moment, au milieu d'une phrase, elle a déclaré que cela suffisait pour aujourd'hui, qu'elle était fatiguée : elle reprendrait tout cela une autre fois. Je n'ai pas protesté, n'ai pas insisté, j'étais fatigué moi aussi. Une autre fois oui, et tout cela, le long fil impudique de sa mémoire.

J'avais eu la prétention de croire que je l'avais convaincue. Je me leurrais, tout son être n'aspirait qu'à cela en réalité, parler de Jean-Pierre Lecourbe, mon père, son mari, cet homme qui l'avait abandonnée il y a longtemps, avec ses deux enfants, l'un vivant et l'autre mort. Pour me préserver, pour se préserver elle-même, elle avait fait comme si ça n'avait pas existé, comme s'il était possible d'oublier. Cela avait duré trente-trois ans, trente-trois ans de mutisme, trente-trois ans sans consentir à se soulager d'un mot : c'était héroïque.

Trop, sans doute. Elle a soixante-treize ans maintenant, elle est vieille, fatiguée de vivre et de lutter. Elle n'aspire qu'à cela finalement, renoncer un peu à la vanité des vivants... Et ce sourire avant qu'elle me parle n'était que le stigmate triste du soulagement, quand est venu l'heure du renoncement. Elle dirait tout à présent, sans retenue ni pudeur, ouvrant en grand les vannes de sa mémoire.

Je ne nage pas en réalité, je laisse mon corps aller à la dérive – les bras en croix, les yeux ouverts sur le plafond vitré de la piscine, et au-delà, sur les nuages dans le ciel qui flottent et me regardent flotter. J'aime cette sensation, l'eau sur mon corps qui clapote, qui ruisselle sur mon visage, les vagues légères qui me transportent ; les cris des enfants et le fracas des corps qui heurtent l'eau et qui me parviennent assourdis, comme expurgés de toute menace. Je deviens liquide moi-même. Mon esprit fluide s'élève en volutes au-dessus de l'eau. Un rayon de soleil filtre et blanchit la lumière du jour. Il pleuvait tout à l'heure.

Nous sommes restés silencieux un moment, sans nous regarder, chacun séparément plongé dans les mêmes souvenirs. Ses souvenirs à elle et qui devenaient les miens. Qui se superposaient aux miens et leur donnaient une consistance. J'ai posé ma tête sur ses genoux, elle a caressé mes cheveux – vingt ans sans doute que je ne lui avais permis cela –, puis je me suis

dégagé. Je l'ai embrassée sur la joue, j'ai murmuré merci Maman et puis je suis parti. Je me suis retrouvé dans la rue, sonné, hébété, ne sachant plus très bien ce que j'étais censé faire. Avec tout ça. Je suis resté un long moment debout sur le trottoir, sans bouger et les bras ballants. Il tombait une pluie fine d'automne, une insistante petite pluie froide à peine courbée par un vent minable. Mes cheveux ont rapidement été mouillés, quelques gouttes ont roulé jusqu'à ma nuque et un long frisson a mis fin à mon immobilité. J'ai resserré le col de mon blouson et je me suis éloigné.

J'ai marché longtemps, sans voir les rues ni les passants, sans regarder les femmes sous leurs parapluies. Pas même leurs fesses qui se hâtaient loin de moi en me faisant de l'œil. J'ai avancé machinalement, la tête vide. Ou trop pleine, c'est égal. Mes pensées pétrifiées. Pas comme ça que j'avais imaginé son retour à mon père. Cela faisait longtemps aussi que je n'imaginai plus qu'il puisse revenir. Je n'ai eu un père que jusqu'à l'âge de quatre ans, et peut-être quelques années encore, quand après son départ il me manquait tellement que je me réveillais la nuit, baigné de sueur et de larmes. Cela n'a pas duré et je n'ai plus eu de père. Seulement des souvenirs, une collection d'images qui ne signifiaient rien.

Suffit la planche ! Je suis allé toucher le fond du bassin, j'ai rampé sur le carrelage lisse et je me suis

assis. L'eau autour de moi, l'air à l'intérieur, les petites bulles qui progressivement se rassemblent dans mon cerveau et le dilatent. Mes tempes qui palpitent. Mes oreilles qui sifflent. Mes poumons qui brûlent. Je lève les yeux. La lumière miroite et fait des formes mouvantes à la surface. Trois bulles s'échappent de mes narines et montent en frétilant, heureuses de rejoindre la masse informe et originelle à laquelle elles vont bêtement se fondre. Je me propulse dans leur sillage.

L'être, c'est le mouvement, c'est le temps qui a passé et qui passe encore. Chaque homme porte en lui son histoire, toute sa vie en chaque instant, il y a en ce qu'il est tout ce qu'il a été et qui se bouscule dans son crâne et le pousse dans l'instant suivant. Jusqu'à cet instant de rupture où il part de la maison, abandonnant femme et enfant. Je ne savais rien de mon père. Je pensais à lui de temps en temps, mais c'était mon propre reflet que je contemplais dans le miroir incertain des souvenirs, les rares souvenirs que j'avais conservés de lui et qui m'étaient restés malgré le temps. Malgré ma mère aussi. Elle n'avait plus jamais parlé de lui. Pas avec moi en tout cas – avec Julie sans doute, du moins les premiers temps. Il est parti et ce fut comme s'il n'avait jamais existé, mon père, comme si elle m'avait fait seule, ma mère. Pour ce qui la concernait, je n'avais pas de père et n'en avais jamais eu. Mon

père a disparu dans ce silence, comme une braise s'éteint quand on a cessé de souffler dessus. N'est restée que la cendre, grise et froide.

Lola a aujourd'hui un peu plus que l'âge que j'avais lorsque mon père est parti. Si je partais moi, si je disparaissais demain de sa vie comme il s'est évaporé de la mienne, que garderait-elle de moi, Lola, que garderait-elle de son père ? Probablement rien de plus qu'une image figée dans le temps, un cliché un peu flou et l'illusion d'un père. Un mensonge par omission du mouvement. Rien en somme, et mon père ne se réduisait pas non plus à cet homme qui avait accompagné les premières années de ma vie et dont je ne gardais que quelques souvenirs aussi rares que fuyants, vraisemblablement tronqués et pervertis par les illusions de la mémoire et les caprices de l'imagination. Il ne se réduisait pas à cet homme figé dans le temps, statufié par le souvenir, cet homme qui fumait la pipe dans un fauteuil en cuir, le dimanche, et qui un beau jour s'était comme évaporé de mon existence. Il n'était pas cette icône un peu floue et abîmée par le temps que j'avais gardée, cette image d'un homme qui ne savait pas sourire.

Évidemment, un événement isolé, fût-il même celui de la mort de sa fille, ne pouvait à lui seul expliquer son départ. Je m'en étais satisfait pourtant, de cette explication qui n'expliquait rien. C'était trop facile. Il

avait d'abord fallu qu'il soit devenu celui qu'il était à ce moment précis, qu'il ait existé et vécu trente années avant que ne se produise cette seconde où il est parti et qui a bouleversé ma vie. Jusqu'à ce que ma mère évoque cet avant, lorsqu'il n'était pas mon père, je l'avais réduit à cela : un homme qui ne savait pas sourire et qui nous avait abandonnés. C'était trop simple.

Elle est jolie encore, cette fille qui nage devant moi. Elle n'a pas tout à fait trente ans. Combien de temps lui reste-t-il de toute sa beauté ? Combien lui reste-t-il de sa chair appétissante et de son sang bouillonnant ? Une trentaine d'années suffiront à la défaire, peut-être quarante, mais c'est égal : le temps aura raison de tout, le lent travail de sape du temps... Elle a le ventre plat encore, et les seins hauts perchés, elle n'a pas eu d'enfant probablement, ou peut-être que si – cela ne durera pas de toute façon, ni la cuisse ferme. On la remarquera moins bientôt, et les quelques regards qui se poseront sur elle encore, son boucher par exemple, ou son cancérologue, ne verront plus en elle que la vieille femme, un être en phase terminale. On ne saura plus voir comme elle est vivante, plus vivante encore qu'aujourd'hui puisqu'elle aura vécu davantage. On l'aura oubliée déjà, elle, la femme, l'être qu'elle aura été avec son désir de vivre et d'aimer. Car c'est bien le désir qui meurt en premier, mais pas le sien, pas celui

qu'on éprouve soi-même, celui que l'on suscite, parce que l'on reconnaît la vie en vous, un corps qui palpite, cette chair bien blanche et ce sang bien rouge. La vieillesse, c'est ce temps où tout devient gris, c'est cette ombre portée sur l'être et qui le dévore, quand on ne voit plus de vous que la vie qui a passé et la mort qui s'avance.

Je suis arrivé dans le pédiluve en même temps qu'elle et je lui ai souri. Elle a fait mine de ne pas me voir, l'idiote ! Qu'est-ce que ça lui coûtait ? Qu'est-ce qu'elle s'est imaginé ? Qu'à répondre à mon sourire elle prenait le risque que je me précipite mains tendues sur ses grosses loches ? Je suis bien incapable de ça – non plus que de la culbuter dans le pédiluve. Elle feint d'ignorer ce qu'elle sera, ce qu'elle est déjà si elle ne sait pas saisir l'opportunité d'un sourire échangé, cette complicité désespérée des vivants. Je pensais que ça la ralentirait, ces deux flotteurs qu'elle trimbale, mais elle nage vite encore, la bougresse. J'ai du mal à la suivre. Afin de garder le contact, j'essaye d'imaginer ma tête entre ses cuisses qui s'ouvrent et se ferment devant moi, son sexe qui rythme sa nage. Elle accélère. Je bois l'eau dans son sillage. Je ne tiens pas la cadence. Je m'essouffle. Elle m'échappe. Mes poumons me brûlent. Elle vire avec élégance. Faudrait vraiment que j'arrête de fumer. Accroché au bord, je crache un peu

d'eau en la regardant s'éloigner. Elle reviendra. Elle revient, un peu plus vieille déjà.

Il faudrait que je me figure plus souvent qu'elle a été elle aussi, ma mère, qu'elle n'a pas toujours ressemblé à cette vieille femme ridée, vacillante et impotente. Penser à elle et savoir qu'elle a été jeune, qu'elle a aimé et été aimée, avant moi qui fus un petit bébé entre ses bras, quand sa peau était douce encore et son squelette moins arrogant. Me souvenir qu'elle a vécu, me souvenir d'elle vivante, lorsqu'elle était encore tout ce qu'elle a été. Ne pas la réduire à un instant ou à quelques-uns, ces instants auxquels j'ai réduit mon père et ce n'était donc pas de lui dont je me souvenais.

Tandis que ma mère me parlait de lui, et c'était la première fois, je m'étais rendu compte soudain que je ne savais pas à quoi il ressemblait, cet homme. Il n'existe aucune photo de lui – sans doute ma mère s'en était-elle débarrassée après son départ. Je l'imagine assez bien en train de les brûler, consciencieusement, les regardant sans émotion se consumer l'une après l'autre dans un cendrier, comme elle a regardé au fil des ans et du silence se consumer ma mémoire, partir ma mémoire en fumée et que m'abandonne aussi son souvenir. Que je puisse avoir les traits de mon père ne m'était jamais venu à l'esprit. J'ai aujourd'hui un peu plus que l'âge qu'il avait alors, je lui ressemble probablement un peu, trait pour trait peut-être. Comme

cela a dû être difficile pour ma mère, si je lui ressemble, comme cela a dû être douloureux pour elle de m'aimer... Fils de Priape : difficile dans ces conditions d'accepter l'idée que je devienne un homme, que mon petit zizi inoffensif se métamorphose en la queue d'un homme.

3

« Et ton père ? » C'est la question qu'elles posent sur l'oreiller quand elles veulent que la conversation prenne un tour plus intime, qu'on mêle nos pensées après avoir mêlé nos sécrétions. C'est qu'il arrive toujours le moment où il faut parler de soi, histoire de sans doute se prouver qu'il ne s'agit pas uniquement de sexe, l'intimité des mots pour se préserver de l'impudeur de deux corps qui se sont secoués et pénétrés l'un l'autre. Encore essoufflée, elle enroule une jambe autour de votre bassin, pose une main à plat sur votre torse, joue comme sans y penser avec une touffe de poils, en tournant lentement de l'index, et, le visage niché dans votre cou, la voilà qui se raconte dans un long murmure étudié. Et puis, parce que c'est confiance pour confiance, elle susurre : « Et toi ? Parle-moi un peu de toi maintenant. »

On se débat avec ça quelques instants, on marmonne un peu, on devient rapidement ennuyeux parce qu'on a rien envie de dire, parce qu'on ne la connaît pas tant qu'on veuille à ce point lui confier son âme. Mais elle dit : « Et ton père ? Parle-moi un peu de ton père » – manière sans doute de savoir où vous en êtes avec votre œdipe. Pas de père, je répondais. Un résumé plus

qu'un mensonge, et l'espoir qu'on en reste là, qu'elle n'insiste pas davantage. C'était le contraire qui se produisait. Ça n'avait fait qu'attiser sa curiosité, ce mystère qu'elle croyait deviner – et son index se mettait à tourner plus vite dans les poils, à tirer comme par inadvertance et ça faisait un peu mal. Avec une pointe dans les aigus, assez désagréable, elle s'exclamait soudain : « Mais voyons, *tout le monde* a un père ! »

Je me taisais. Persister dans le mutisme, attendre que ça lui passe, et peut-être qu'elle saurait ne pas s'appesantir davantage, un reste de pudeur qui la retiendrait d'aller plus loin. Le silence répandait la suspicion, devenait suspect lui-même, et cruciale la question qu'elle posait. Et bientôt elle n'y tenait plus, s'énervait, exigeait une réponse. Il fallait en dire davantage, livrer un peu de soi, lui donner un os à ronger avant que ne vienne l'hystérie : « Il est mort ! Mon père, il est mort quand j'avais quatre ans. »

Oh ! désolée, elle faisait, portant une main à sa bouche. Elle ne savait pas, n'aurait pas dû insister. Elle bégayait et s'excusait cent fois, s'apitoyait maladroitement : un orphelin, comme c'est touchant ! Elle redoublait de tendresses, pour se faire pardonner, se lovait plus près. Pauvre petit, murmurait-elle, empoignant le sexe de l'orphelin, mon pauvre petit

chéri, ronronnait-elle une dernière fois avant de l'engloutir.

J'en avais abusé, cela va de soi. De chacune avec qui je me glissais sous des draps, j'en étais venu à attendre qu'elle évoque mon père. Je connaissais ma petite partition, la jouais à la perfection, silences pudiques et regards lointains, souffrance à peine contenue. Quelques fois, rarement, parce qu'elle tardait à jouer la première note, il me fallait bien forcer un peu l'ouverture, une phrase comme en passant, l'air de rien : « Moi qui n'ai pas eu de père... »

*

J'avais attendu longtemps – être un homme, et ce moment je l'avais espéré, fantasmé, rêvé un million fois, et maudit parce qu'il ne venait pas. Je l'avais attendu désespérément, convulsivement, depuis l'âge de douze ans, une fois que je fus parvenu à me branler, et durant dix longues années encore, jusqu'à ce que j'obtienne enfin la très brève satisfaction de m'être glissé dans l'intérieur miraculeux d'un con – et alors seulement j'avais compris que l'histoire n'était pas terminée, qu'on en finit jamais de se déniaiser et d'avoir peur de ça, l'antre d'une femme. Un long voyage en vérité, difficile, éprouvant, interminable

surtout, tant il est vrai qu'on n'en finit jamais de devenir un homme.

Je suis resté tout ce qu'il y a de plus ignorant quant aux choses du sexe bien au-delà de la période normale de l'enfance. Le sexe, à la maison, ce n'était pas un sujet que l'on pouvait aborder, et j'avais rapidement compris qu'il me faudrait apprendre seul. J'ai été, je dois l'avouer, un élève des plus obtus – sans doute que mes facultés à comprendre ces choses-là étaient-elles limitées.

« Dis, Maman, ils viennent comment les bébés ? »
D'une manière ou d'une autre, j'imagine, ça commence toujours ainsi. J'avais trois ans depuis peu et nous formions encore une famille ordinaire, en avons les principaux attributs en tout cas, tous ses membres rassemblés sous un même toit. Ma mère était enceinte mais cela se voyait peu encore, et on ne m'avait rien dit de ce qui allait arriver – un petit frère, une petite sœur... Mais un enfant devine bien des choses :

« Dis, Maman, les bébés, ils viennent comment ? »

Ma mère et moi étions dans la cuisine, occupés à préparer un gâteau pour le dîner dominical, seul repas de la semaine que nous avions l'assurance de partager ensemble, avec mon père. Ma mère épluchait les pommes, ôtait les trognons, découpait la chair en rondelles épaisses qu'elle déposait en vrac dans un plat

devant moi, à l'autre bout de la table. J'avais la charge de saupoudrer chaque couche de fruits avec un mélange de sucre et de cannelle qu'elle m'avait préalablement aidé à préparer.

Elle semblait ne pas m'avoir entendu. Elle termina soigneusement de couper une autre pomme, sans rien dire. Je la relançai :

« Hein, Maman, ils viennent comment les bébés ? »

- J'ai entendu, Nicolas, fit-elle alors, doucement. J'ai entendu ta question. »

Elle leva les yeux, poussa les rondelles de mon côté et, examinant toujours avec attention comme j'accomplissais ma tâche, elle ajouta : « C'est un peu compliqué, tu sais. Je crains que tu ne sois encore un peu petit pour comprendre.

- Mais non ! Je suis grand ! Je suis plus un bébé maintenant. Je vais plus à la crèche. Je suis grand comme ça, tu vois bien, dis-je, posant une main sur ma tête pour montrer que j'allais tout de même jusque là.

- C'est vrai, m'accorda-t-elle. Un grand garçon aux cheveux sucrés. »

Je me renfrognai. Je n'aimais pas qu'elle se moque de moi. Ce n'était pas le moment surtout. Elle posa son couteau, repoussa les pommes devant elle, puis contourna la table pour venir se placer dans mon dos. Elle posa ses deux mains sur mes épaules et embrassa mes cheveux. Elle resta ainsi quelques instants et puis

elle se racla la gorge et entreprit de m'expliquer comment les bébés viennent au monde.

En fait d'explication, ce fut un fatras de paroles imbéciles où il fut question de papas et de mamans qui ne sont pas faits pareils, et qui s'aiment très fort, de câlins que les adultes se font quand ils s'aiment très fort, de petites graines qu'il faut semer au bon endroit et au bon moment, d'un œuf aussi, et puis de sorte de têtards qui font la course, d'un vainqueur qui perd sa queue et d'autres choses encore qui me parurent n'avoir pas le moindre rapport avec ce qui me préoccupait. Et à la fin, au terme de son exposé, elle chuchota comme on conclut un conte : « Alors le bébé s'installe dans le ventre de sa maman, où il attend d'être assez grand et assez fort pour venir au monde. »

Ben voyons ! J'étais offusqué. Me livrer pareilles inepties ! N'avait-elle donc pas remarqué comme j'avais grandi ? Cette histoire de bébé dans le ventre... Elle s'imaginait peut-être que j'étais encore un petit qui croit toutes les histoires qu'on lui raconte. Comment osait-elle croire que j'allais avaler de telles âneries ? Des têtards !

Incapable de trouver les mots qui lui signifieraient ma colère, je dégageai brusquement mes épaules et quittai la cuisine du plus vite que mes petites jambes me le permettaient, sans même lui adresser un regard. Je dus faire un immense effort sur moi-même pour ne

pas pleurer. Je me sentais trahi, humilié pis que si elle m'avait giflé. Dents serrées et ruminant l'outrage subi, je me dirigeai vers le salon où je savais pouvoir trouver mon père. Lui au moins saurait me démontrer plus de considération.

Il me parut fort occupé, mon père. Il tirait sur sa pipe avec application, calé dans son fauteuil en cuir et les sourcils froncés au-dessus de son journal. Ce n'était peut-être pas le moment de le déranger, me dis-je, figé à l'entrée du salon et me demandant quelle conduite adopter. Je résolus cependant de m'approcher, ce n'était jamais le moment de toute façon, et je parvins près de lui sans qu'il donne le sentiment de s'être aperçu de ma présence. J'attendis, silencieux et immobile. Il tourna une page de son journal avec un geste ample, puis la tête, et alors, comme me découvrant, il esquissa un bref sourire. Une grimace plutôt, en forme de point d'interrogation : 'Que fais-tu là, Nicolas ?'

Je voulus prendre cela pour un encouragement – je savais me contenter de peu quand il s'agissait de mon père. Il m'avait vu et ne m'avait pas repoussé, c'était plus que suffisant : je grimpai sur ses genoux, m'enquérant aussitôt de l'origine des bébés.

« Tu as demandé à ta Maman ? s'informa-t-il après un court instant de réflexion.

Je confirmai vivement de la tête.

« Et que t'a-t-elle répondu ? demanda-t-il.

- Elle a dit n'importe quoi. Elle croit que je suis un bébé encore.

- Tu sais, Nicolas, tu seras toujours un peu son bébé, fit-il, conciliant. C'est ta mère.

- Mais je ne suis plus un bébé, moi.

- Mon garçon, me confia-t-il avec sérieux, tu resteras toujours son bébé, elles sont comme ça les mamans. Allez Nicolas, dis-moi, que t'a-t-elle raconté précisément ?

- Elle a dit qu'on trouve les bébés dans le ventre des mamans. C'est ça qu'elle a dit.

- Elle a dit ça ! s'exclama-t-il. Et toi tu ne l'as pas crue, bien entendu ?

- Ben non, y'a pas assez de place, dis-je, sûr de mon fait. Et puis par où on les ferait sortir après, quand ils ont fini de cuire ?

- Tu as raison, Nicolas. Par où pourrait-on bien les faire sortir ? »

J'avais raison ! À l'instant où cette sentence miraculeuse parvenait à mon cerveau, les vagues d'une intense émotion me submergèrent et manquèrent de me renverser. Mon père se rangeait de mon côté, c'était inédit. Je rougis aussitôt de fierté, de reconnaissance et d'amour soumis, comprenant tout à coup la relativité des choses : je n'étais pas petit, c'était seulement que j'avais pour père un géant. Je levai les yeux vers lui,

vacillant de bonheur, fixant ses lèvres avec une confiance et une vénération sans borne. Il me semblait que désormais toutes les vérités du monde pouvaient sortir de cette bouche-là, celle de mon père. Et dans un élan de tendresse, et aussi pour calmer mon émotion, je me blottis contre lui, appuyant ma joue contre son torse, m'enivrant goulûment de la fragrance âcre et fruitée de son tabac à pipe, son odeur de papa.

Il posa sa grosse main de géant sur ma tête :

« Nicolas, me dit-il, tu sais que les adultes ont des secrets eux aussi ?

- Oui, fis-je – et je tremblais d'émotion contenue.

- Des choses que les enfants ne peuvent pas connaître parce que ce sont des enfants justement ? Je t'ai déjà expliqué ça, n'est-ce pas ?

- Oui, Papa, fis-je encore dans un souffle.

- Et tu te demandes comment on fait les bébés, c'est bien ça ?

- Oui, Papa – et l'instant était proche du sublime.

- Eh bien, tu vois, ceci est justement le grand secret des grandes personnes, me confia-t-il en baissant la voix.

- Le grand secret ! répétai-je émerveillé, chuchotant à mon tour.

- Oui, le plus grand ! dit-il avec un brin d'emphase. Les adultes n'ont pas, je pense, de plus grand secret que celui-ci.

- Mais pourquoi c'est un secret ? demandai-je, intrigué quand même.

- C'est comme ça, mon garçon, laissa-t-il tomber en me faisant descendre de ses genoux. C'est un secret, voilà tout. »

Il tapota affectueusement le sommet de mon crâne et puis, après avoir de nouveau soigneusement coincé sa pipe entre ses dents, il tira une profonde bouffée, souffla la fumée vers le plafond et retourna à son journal... cependant que voilà tout, je restais hébété, là devant lui, et débordant d'une infinie reconnaissance pour cet homme, ce géant qui était mon père.

Après la naissance d'Elise Lulli me confirma pourtant que le bébé avait en effet séjourné dans le ventre de ma mère. Cependant il avait bien fallu qu'elle y entre, Elise, dans ce ventre, et puis qu'elle en sorte aussi : je n'étais pas beaucoup plus avancé. On m'accordera que ce sont là tout de même des choses difficilement concevables pour un enfant, des têtards, des œufs dans le ventre des mamans et cette sortie improbable – sans parler du reste qui est essentiel pourtant, lorsqu'il s'agit de planter sa graine. J'arrivai à l'âge de la branlette sans en avoir appris davantage.

À onze ans, alors que je faisais mon entrée au collège, une des rares choses que je savais dans le domaine du sexe était qu'à l'expression *faire l'amour*

il était de bon ton de ne pas ricaner bêtement. Et aussi qu'hommes et femmes étaient des êtres très différents. Mais voilà, jusqu'à quel point l'étaient-ils, et de quelle manière surtout, je l'ignorais. Elles n'avaient pas de zizi, soit, mais qu'avaient-elle en ce cas ? Elles s'asseyaient pour pisser, soit encore, mais qu'est-ce que cela signifiait quant à leur anatomie intime, puisque apparemment c'était bien de cela qu'il s'agissait ? Les filles ne s'intéressaient pas aux mêmes choses que les garçons, je voulais bien l'entendre en effet, je pouvais aisément l'observer tous les jours, mais que fallait-il en conclure qui soit si mystérieux et qui prête à tellement de plaisanteries ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Une chose que je savais en revanche était qu'il ne me fallait attendre aucune explication de la part de ma mère. Elle ne me parlerait pas de la différence entre les hommes et les femmes, encore moins de ce qui pouvait les rapprocher au point qu'ils puissent vouloir mélanger leurs œufs et leurs têtards, elle n'était plus cette sorte de mère là, qui donne à son enfant des clés pour grandir. Elle avait eu un second bébé, la petite fille était décédée à la maternité, à la suite de quoi mon père avait quitté la maison, la laissant seule face à son chagrin, brisée, meurtrie, anéantie par la douleur. Elle ne s'en était pas relevée, ma mère, de la mort de son autre enfant, n'avait pas même essayé de se battre un

peu. Elle avait renoncé, n'avait plus eu la force d'être une mère, non plus que d'être une femme : un spectre, le cœur sec d'un spectre – elle s'était absentée des autres, ma mère, de la vie, et de moi surtout. Elle ne savait plus évoquer que le futile, ses petits chagrins quotidiens, le vide sidérant de son existence. Elle avait sombré dans son propre abîme et je lui en voulais de me laisser affronter seul mes tourments.

J'aurais aimé avoir un grand frère, un grand frère qui puisse répondre à mes interrogations, ou à défaut, une grande sœur. Fabrice qui avait une grande sœur semblait en savoir long comme ça quant aux choses du sexe. Je ne manquais pas d'ailleurs de copains qui paraissaient très savants en la matière. Fabrice qui selon toute vraisemblance était le plus savant d'entre tous, Fabrice était mon meilleur ami et c'aurait pu être pour moi une excellente opportunité d'apprendre un peu, si n'était qu'afin d'obtenir certains éclaircissements il aurait fallu commencer par avouer l'obscurité dans laquelle je me trouvais, aveu dont il ne pouvait évidemment être question puisque plus important que de savoir était de préserver qu'on ne sache point l'étendue de mon ignorance.

Un jour à la cantine, alors que je réclamais qu'on me passe le broc d'eau, c'est Fabrice qui avait mimé de prendre son sexe dans le creux de la main, secouant le bras de bas en haut en un geste ample et saccadé :

« Donne ton verre Nico, je vais te le remplir de lait moi. »

Ce qui déclencha une grande hilarité autour de la table, à laquelle je me joignis de bon cœur bien que cette sortie de Fabrice m'ait laissé dans la plus grande perplexité. Pourquoi du lait ? Qu'avait-il mimé ? En quoi était-ce si drôle ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Je me devais cependant de répondre. On avait ri à mes dépens et tous à présent attendaient que je réplique :

« Si tu crois que je vais boire ta pisse d'âne ! » fis-je à l'aveuglette.

Les rires fusèrent de plus belle et je fus tout heureux de m'en sortir à si bon compte. Intérieurement, plus que jamais conscient de mon ignorance, j'étais écrasé de honte. Au point que je me sentis mal. J'avais envie de vomir, de pleurer aussi. Tentant encore d'être spirituel, je prétextai alors que *hi-han*, je devais me rendre aux toilettes, pour m'esquiver.

Il m'était impossible de pisser. Aussi, le cœur gros et le regard perdu au fond de la cuvette, la queue dans la main, je résolus là, gravement, que je saurai ce qui pouvait en sortir d'autre que de la pisse d'âne, de cette chose aussi familière que méconnue qui nichait entre mes jambes. Le soir-même elle révélerait ses mystères, je n'aurai de cesse ce soir de savoir tout ce qu'il y avait

à savoir à son sujet. Il était plus que temps cette fois d'en finir avec l'ignorance.

La journée s'étira à n'en plus finir. Je comptai douloureusement des heures et des minutes interminables sans m'intéresser le moins du monde à ce que disaient mes professeurs. À la fin des cours, je rentrai à la maison et trépignai d'impatience toute la soirée, affalé devant la télé, que je ne regardai pas, puis tout au long du repas que j'engloutis en un temps record, sans écouter ma mère qui me contait sa journée par le menu. Si je ne fis ce soir-là aucune difficulté pour rejoindre ma chambre, c'est qu'une importante vérité attendait là son âne.

Je fus nu en un clin d'œil. Après avoir vérifié quatre fois que la porte de ma chambre était bien fermée, le cœur battant et la gorge nouée, dédaignant mon pyjama, je m'allongeai sur mon lit, moins que pas fier, et me relevai aussitôt pour aller calfeutrer le trou de la serrure avec une chaussette. Je n'entrai pas sous les draps, ni n'éteignis la lumière : je voulais que rien ne puisse m'échapper, tout voir de ce qui allait se passer et le graver dans ma mémoire. Une nuit pour savoir tout.

Un poids pesait lourdement sur ma poitrine. Les bras en croix, les yeux fixés au plafond, je tentai de m'abstraire de l'irritant murmure qui bourdonnait à mes tempes. Ma mère qui regardait la télévision dans la

pièce à côté... Ma mère qui faisait tinter sa petite cuillère dans sa tasse de thé nature... Ma mère qui traînait ses pantoufles jusqu'aux toilettes, qui tirait la chasse, qui se lavait les mains... Ma mère ! Je devais me concentrer, rassembler tout mon courage, mettre toute mon énergie dans cette affaire.

Ma gorge restait sèche en dépit des efforts que je faisais pour déglutir. Un frisson comme une décharge électrique me parcourut le dos et la nuque, et mon front se couvrit d'une sueur froide. Avec un effort de volonté, comme on regarde l'écume au bas d'une falaise, je baissai les yeux pour contempler mon corps nu, mes orteils qui semblaient alignés comme au spectacle, mes genoux maigres et anguleux, mon sexe recroquevillé, qui s'ornait depuis peu de quatre longs poils noirs et frisottants, et qui m'apparut soudain ridiculement petit. Je la recouvris de ma main droite, doucement, comme on le ferait pour saisir un oisillon tombé du nid. Je laissai ma main immobile quelques instants, je respirai profondément, cinq ou six fois, fermai les yeux, ouvris les yeux, puis saisis la petite chose frémissante entre pouce et index. Et sans plus du tout respirer je m'essayai en un lent va-et-vient, reproduisant avec moins d'amplitude et d'ardeur la mimique suggestive dont Fabrice avait usé tout à l'heure. Mon audace m'effrayait et me réjouissait tout à la fois.

Et ensuite ? Je réalisai tout à coup que j'ignorais ce qu'il convenait de faire à présent. Je savais confusément qu'il me fallait bander, mais après cinq minutes d'une gestuelle sérieuse et appliquée, je ne notai aucune modification de mon état et j'en fus ébranlé. Je n'avais pas envisagé cet obstacle. Jusqu'alors mes érections n'étaient jamais survenues que de manière inopinées, indépendamment de toute volonté, comme si ce n'était pas moi, cette chose qui se dressait. Aujourd'hui qu'il m'en fallait une sur commande, je me rendais compte que j'ignorais tout de comment la provoquer. C'était trop bête, je m'étais inquiété tout l'après-midi de l'éventualité d'un échec, en avais, croyais-je, envisagé toutes les causes, avais ruminé cent fois des 'je ne saurai peut-être pas le faire' et des 'je ne me rendrai peut-être pas compte quand cela se produira', songeant même que j'étais peut-être trop jeune encore – car malgré les poils je ne savais pas bien où j'en étais de ma puberté. Et si plusieurs fois au cours de ces derniers mois il m'était arrivé de me réveiller dans un lit légèrement poisseux, j'étais loin d'imaginer qu'il existât un lien entre ces pollutions nocturnes et l'expérience que j'avais résolue d'entreprendre. Quoi qu'il en soit, il arrivait que mon excitation soit à ce point énorme, et persistante, que j'en venais à me demander si j'allais jamais m'arrêter de bander. Ça me gênait pour marcher, ça me gênait

pour penser et plus d'une fois il m'était arrivé de trembler à l'idée qu'on puisse deviner mon état. En classe, sentant la fin du cours approcher, je m'étais trouvé à plusieurs reprises dans l'obligation de peser des deux mains sur ma braguette afin de soumettre la protubérance qui avait démesurément gonflé entre mes cuisses. Convaincu donc de mon aptitude à la bandaison, je ne m'étais pas inquiété qu'elle puisse me faire défaut en cette circonstance.

J'étais désemparé. Je me souvins de mon embarras la semaine précédente quand, alors que j'étais aux prises avec une de ces érections rebelles et monumentales, Madame Planchet, mon professeur de mathématiques, m'avait appelé au tableau. J'avais eu beau la supplier du regard, de renoncer, d'en choisir un autre, de ne pas m'infliger cette épreuve, pas aujourd'hui, pas maintenant surtout, « s'il vous plait, madame », elle avait impitoyablement maintenu, puis réitéré sa demande. Quittant ma table avec un empressement aussi réticent que maladroit, m'empêtrant dans ma chaise, je trébuchai, puis m'affalai lamentablement, et mes parties génitales durcies vinrent heurter plus durement encore le coin de la table. Un rire moqueur se propagea à travers la classe. Tentant vaillamment de contenir un cri de douleur, je constatai avec bonheur que sous la violence du choc mon sexe avait repris des proportions plus

convenables. Je gagnai le tableau, titubant et grimaçant, ignorant les sarcasmes dans mon dos et soulagé de m'en tirer avec quelques quolibets, préférant un million de fois qu'on moquât ma maladresse plutôt qu'on eût découvert ce qui se passait dans mon pantalon. Je pris la craie que me tendait Madame Planchet et entrepris de répondre à ses questions, m'efforçant seulement que mon regard ne s'accrochât pas excessivement à son opulente poitrine.

Fascinants en effet, les deux énormes lolos qu'elle trimballait Madame Planchet – et impossible pour elle de jamais tout à fait les dissimuler. Une poitrine véritablement phénoménale : elle avait beau faire de porter des pulls à cols ronds, à cols roulés ou à cols cheminée... et quand elle ôtait son pull, ses chemisiers étaient boutonnés jusqu'au dernier bouton, sans faute, sans que l'on puisse jamais compter sur une quelconque transparence, mais tout cela se tenait si près du corps – ou bien étaient-ce les nichons de Madame Planchet qui s'en éloignaient tellement ! –, elle ne pouvait faire qu'ils ne fussent là, indubitablement. On les devinait lourds et ronds, on les imaginait blancs et doux, on aurait aimé y poser délicatement la joue, et s'y blottir, enfouir profondément son visage entre ces deux montagnes de tendresse... Il arrivait, jours bénis, que les deux tétons appuient simultanément contre les tissus souples de ses

habits, y dessinant deux empreintes auréolées qui semblaient vous faire de l'œil. À n'en pas douter, je n'étais alors pas le seul garçon dans la classe à me tortiller sur ma chaise, un peu à l'étroit dans mon pantalon. Bouches béantes et souffles courts, regards figés, nous écoutions sans l'entendre Madame Planchet énoncer de doux théorèmes.

Ignorant comme j'étais, je n'avais établi aucun lien entre la fantastique poitrine de mon professeur de mathématiques et la fréquence anormalement élevée de mes érections durant ses cours. Je ne m'étais même jamais préoccupé qu'il puisse exister un tel lien. Je savais seulement le malaise que cela provoquait en moi et le sentiment de honte qui l'accompagnait. Je continuais cependant de tripoter distraitement mon membre flasque, et qui s'obstinait à le demeurer, je le tripotais, je le malaxais, pensant à Madame Planchet et au plaisir que j'avais d'assister à ses cours, quand la chose se mit à durcir légèrement, se redressa soudain, sembla tout à coup prendre vie. Le temps que je comprenne ce qui arrivait, c'était fait : je bandais. Je bandais ! N'aurait été alors la présence de ma mère dans la pièce à côté, j'aurais hurlé de joie.

J'étais à la fois intimidé et émerveillé, me risquant à trouver que j'avais un très beau sexe – bien que la pensée qu'il était peut-être un peu trop gros me traversa l'esprit. Je ne l'avais jamais contemplé avec

autant d'attention et sa taille me stupéfiait. Était-ce bien normal ? Je l'empoignai, m'étonnant de sa chaleur et m'amusant durant quelques secondes à le sentir grossir encore dans ma main. J'avais la sensation de tenir un corps qui ne m'appartenait pas, qui palpait contre ma paume en dehors de ma volonté, un petit animal au sang chaud. Passant outre mes doutes sur la conformité de ma constitution, je serrai un peu, agitai brièvement le bras comme pour une poignée de main, « Bonjour », murmurai-je en souriant, un peu gêné quand même. Mon cœur cognait dans ma poitrine.

Je restai un instant sans bouger, me demandant s'il fallait que je m'attende à ce que l'engin grossisse encore ? S'il me fallait prendre garde qu'il n'explose ? Comment arrêter le processus en ce cas ? Mais non, il ne se passait plus rien et il fallait se mettre à l'ouvrage. Je m'essayai une nouvelle fois à reproduire le geste saccadé qu'avait mimé Fabrice, agitant vigoureusement le poing de bas en haut, et puis de haut en bas, du plus rapidement que je pouvais, sans souci de douceur, avec méthode et sérieux, présumant je ne savais trop pourquoi que de ma rapidité de mouvement dépendait la réussite de mon entreprise. Me souvenant opportunément de la visite à la ferme de Paris que j'avais effectuée quelques semaines plus tôt avec ma classe, je me plus à imaginer que c'était un peu comme traire une vache... Oui, certainement pour cela que

Fabrice avait parlé de lait... Quoi qu'il pût en sortir, je me promis d'y goûter.

Je redoublai d'efforts, accrus mon rythme, appliqué et attentif comme jamais, conscient que je jouais là une partie déterminante.

Rien ne s'annonçant, je commençai à m'impatienter. Combien de temps cela prendrait-il avant que jaillisse la lumière, cette vérité que je m'étais promise ? Au bout de combien d'allers et de retours ? C'était imminent sans doute. D'un rapide coup d'œil jeté au pied du lit je m'assurai que la bouteille vide et l'éponge étaient à portée de main. Je ne savais pas ce qui allait sortir, ni surtout en quelle quantité, la bouteille me parût bien assez grande en tout cas. Je poursuivis le traitement.

Mon poing allait et venait autour de mon sexe avec une hargne qui s'amplifiait à mesure que rien ne se produisait. Mon inquiétude gagna peu à peu sur mes certitudes. Je n'allais pas assez vite peut-être. J'accélérai encore. Il ne se passait rien. Je repensai au fermier malaxant les pis de sa vache et me mis à presser et tirer sur ma queue, à la traire... Rien. M'avisant que j'avais peut-être mal interprété la mimique de Fabrice, j'actionnai alors mon sexe comme on le ferait d'une pompe à eau, je le balançai d'avant en arrière, puis de droite et de gauche... Rien encore. En désespoir de cause, je lui fis décrire des cercles de

plus en plus rapides, de plus en plus amples. On aurait dit que je tournais une cuillère dans un pot, m'acharnant à faire prendre une mayonnaise récalcitrante, les muscles de mon poignet s'échauffaient, me faisaient mal... Toujours rien.

Je continuai, de plus belle, laborieux, agitant ma queue de manière aussi énergique que désordonnée. J'étais en sueur et ça me faisait mal. Je changeai de main, fermai les yeux, serrai les dents et puis, cessant brutalement tout mouvement, force me fut de constater que je n'avais plus au creux de la main qu'une chair molle et gisante, une petite chose sans vie et qui de toute évidence ne cracherait ni lait, ni purée, ni flammes... ni rien en définitive de plus reluisant que son habituel petit pipi d'âne. Je ne bandais plus et j'en fus effaré. Je ne savais que faire, sinon reconnaître ma défaite et abdiquer, et je délaissai sans le regarder davantage mon membre défaillant, enfilai mon pyjama et me glissai sous les draps, amer. J'éteignis la lumière.

La tête enfouie sous mon oreiller, anéanti, désespéré, minable, je cherchai un sommeil qui mit longtemps à venir.

Entre mon sexe et moi, il n'existait plus désormais que mépris. Il s'instaura entre nous une cohabitation chargée de fiel et de rancune. Chaque fois que je le sortais pour uriner, ou lorsque je le prenais en main

pour le laver, je ne cherchais à réprimer ni mon ressentiment ni mon dégoût pour cet appendice vulgaire et félon. Je pouvais bien bander dix ou cent fois par jour, cela ne m'était rien si cette chose demeurait incapable de cracher ce qu'elle était censée cracher, du lait, de la purée ou tout autre substance. Je me sentais trahi, abandonné à mon ignorance honteuse par ce bout de moi-même qui malgré de fréquentes et amères rodomontades continuait de se révéler parfaitement inapte.

Je recommençais chaque soir l'expérience, reproduisant le désastre avec méthode. Je n'y mettais plus aucune espérance, ni aucun enthousiasme, n'étais plus animé dans cette besogne que par une rage impuissante, persuadé par avance de l'inéluctabilité de mon échec. Et le désastre se reproduisait en effet, semblait devoir toujours se reproduire, rituel cynique durant lequel le tout jeune garçon que j'étais s'acharnait à maintenir béante la cicatrice de son insuffisance, comme pour se prouver en l'amplifiant jusqu'au dérisoire qu'il avait en lui la force, sinon de la surmonter, pour le moins de supporter la douleur profonde qui le rongait. La même triste comédie chaque soir, une représentation qui s'ouvrait sur l'invocation de Madame Planchet et sa plantureuse poitrine, simple et vulgaire mise en condition. L'affaire m'était facile maintenant, ne me prenait guère plus

d'une trentaine de secondes – j'avais au moins appris cela. Et puis, érection obtenue, j'oubliais aussitôt mon professeur et me mettais en devoir de malmener avec méthode ladite érection, laquelle à force de mauvais traitements avait tôt fait de rendre l'âme. Contemplant alors mon pénis défait avec un triomphe acrimonieux, je lui souriais froidement, rictus arrogant au coin des lèvres, tel un vainqueur vengeur à son vaincu humilié, la défiant de se montrer digne maintenant de l'orgueil dont elle avait prétendu se gonfler quelques instants plus tôt. Elle baissait la tête et je me réjouissais de son pitoyable renoncement. Maigre victoire, jour après jour je justifiais avec complaisance le violent mépris que j'éprouvais pour mon organe et son impardonnable défaillance. Et à me repasser le morne plat de mon incapacité, je n'avais d'une certaine manière d'autre but que ma propre humiliation.

Un soir, je subtilisai à ma mère sa pince à épiler et comme on fait sauter quatre étoiles aux épauettes du général, je déracinai l'un après l'autre, sadiquement, théâtralement, les quatre poils frisottants qui avaient orner mon pubis et dont je m'étais vainement enorgueilli, de pâles lauriers qui lui faisaient trop d'honneur encore. Après trois mois de ce régime, mon mépris était affûté au point que je ne pus faire autrement que ma colère ne s'émousse et un autre soir, enfin, lassé de contempler la défaite inéluctable de mon

érection et cependant que mes mains continuaient de secouer, serrer, étirer et tordre l'incapable, je me retirai de la scène et me désintéressai d'un spectacle dont je ne connaissais que trop l'épilogue. J'avais cette fois mieux à penser qu'à l'insuffisance avérée de mon pénis.

Je fermai les yeux et les images, les sensations ne tardèrent guère à me revenir, un bref saut dans le temps, quelques heures à peine, l'après-midi même, durant le cours de Madame Planchet évidemment. La classe était silencieuse, nous suions sur un problème d'arithmétique et on entendait de loin en loin des soupirs désabusés et les pas du professeur qui circulait entre les tables. Je sentis sa présence derrière moi, qui regardait par-dessus mon épaule, son parfum, le souffle chaud de sa respiration sur ma nuque et je ne sus définitivement plus où j'en étais dans mes calculs. Elle se pencha pour pointer du doigt une erreur sur ma copie et chuchota tout près de mon oreille. Je ne compris pas ce qu'elle disait, son sein droit effleurait ma joue gauche, son chemisier était en satin, son sein aussi sans doute. Je frissonnai, puis j'eus cette audace, ce mouvement imperceptible de la tête, j'appuyai légèrement, touchai, frottai, ma joue contre son sein, le sein improbable de Madame Planchet.

Elle se redressa, pas tout de suite pourtant. Je retins mon souffle, tremblant d'un émoi incrédule, sans

appréhension pourtant, attendant sa réaction, la tête haute, me doutant qu'il me fallait à présent payer au prix fort cette exquise caresse que j'avais osé lui dérober, ce microscopique larcin qui valait tous les trésors. Que je ne regrettais pas, non ! Je tournai la tête pour la regarder, ses yeux, sa bouche, elle ne semblait pas en colère. Je lui souris. Elle aussi me sourit et mon cœur s'arrêta. Et mon cœur explosa. Et dans l'obscurité de ma chambre, mon cœur explosa une nouvelle fois et avant que je ne réalise ce qui arrivait, mon corps se souleva, se tendit, se convulsa et je sentis ma queue entre mes doigts qui se gonflait et se vidait, qui palpait et qui se déchirait. Un liquide chaud et visqueux me cribla le torse et le visage.

Pas du lait, non. Mais cela n'avait plus d'importance. Je recommençai aussitôt, et un million de fois depuis. Et si j'y mets aujourd'hui moins d'acharnement, ou de désespérance, je n'ai jamais tout à fait renoncé au plaisir solitaire. Il m'arrive encore d'en rendre grâce à Madame Planchet.

4

« Mais il ne s'agit pas de ton père. Cette histoire que je te raconte, c'est l'histoire de Julie, pas celle de ton père ! »

Ses traits sont tirés, fatigués. Sa peau est grise, presque poussiéreuse. Cela fait cinq jours que je ne l'ai pas vue, elle paraît avoir vieilli de dix ans. Sa voix est lointaine, à la fois plus intérieure et plus résolue. Elle me fixe avec insistance comme pour me signifier qu'elle pourrait s'arrêter encore, qu'il suffirait que je dise 'stop' pour qu'on en reste là. Un sombre avertissement résonne dans chacune de ses phrases – elle en fait trop, comme à son habitude.

« Tu veux tout savoir, tu me demandes pourquoi j'ai exprimé l'espoir que ton père a souffert plus que Julie, il faut d'abord que tu comprennes que c'est à elle que je pensais en disant cela, à sa souffrance à elle. La sienne, celle de ton père, sa souffrance à lui... je n'ai que faire de sa souffrance à lui ! Au cimetière, alors que nous disions au revoir à Julie, je l'avoue j'ai pensé au rôle qu'il a joué dans sa vie, sa vie à elle, et m'a échappé cette bouffée de colère, ce ressentiment dont il n'est pas même digne. Mais c'est son histoire qu'il te faut entendre, celle de Julie, pas celle de ton père. C'est

d'elle dont il s'agit si l'on veut laisser s'exprimer la mémoire, si vraiment on veut que cela ait un sens de parler. Raconter oui, mais parce que c'est le seul moyen que Julie continue de vivre en nous, son souvenir... Il importe que tu comprennes ce qu'elle a vécu, ce qu'elle a traversé, ce qu'a signifié pour elle de rencontrer ton père. C'était le jour de son arrivée à Paris, la première personne à qui elle a parlé ce jour-là, dans cette ville, c'était ton père. Le jour de ta naissance aussi, tu le savais je pense, qu'elle était arrivée à Paris le jour même de ta naissance ? »

Je fais non de la tête.

« Ton père avait décidé de louer la mansarde – il avait ça en tête depuis que nous avons acheté l'appartement juste en dessous de ces deux petites pièces où il logeait lorsque nous nous sommes rencontrés. Il a fait faire des travaux et puis il a passé une annonce.

« Julie s'est présentée chez nous en milieu d'après-midi, comme prévu. Elle arrivait directement de la gare et s'attendait à ce que ton père soit là pour l'accueillir. Mais lorsqu'elle est arrivée rue d'Aligre, le médecin en était seulement à placer les forceps autour de ton crâne. L'après-midi touchait à sa fin quand finalement tu es venu au monde. Ton père trépinait dans la salle d'attente de la maternité, il n'aimait pas ça être en retard, ton père. Aussi ne s'est-il pas tellement attardé à

la maternité après ta naissance, à peine le temps de s'assurer personnellement que tu étais un garçon : il en a félicité le médecin et puis il s'est sauvé. Il ne m'a pas embrassée. Ce contretemps, c'était à cause de toi d'une certaine manière, toi et ta grosse tête. Ton père, il n'aimait pas ça les contretemps. »

Non, Maman. Non, je ne savais pas même cela de Julie, je ne connaissais pas les circonstances de son arrivée à Paris, non plus que la date. Je ne savais rien d'elle en réalité. Pour moi elle était, avait toujours été Lulli, simplement Lulli, pleine de douceur et au sourire tendre. C'est elle qui venait me chercher à la crèche, puis à l'école quand je fus en âge d'aller à l'école, elle qui m'apportait mon goûter et qui s'occupait de moi le soir, jusqu'au retour de ma mère. Je sortais de l'école et elle était là qui m'attendait, un livre à la main, reconnaissable entre toutes avec sa chevelure rouge, son sourire sur moi. On jouait, on bavardait, on riait beaucoup. Je lui montrais mes dessins, je lui racontais ma journée, et elle m'écoutait, attentive, toujours disponible, toujours souriante.

Elle m'expliquait les choses avec patience, la vie avec des mots que je comprenais. Elle m'aidait à regarder autrement le monde, à surmonter mes petites déceptions et mes grands chagrins. Elle savait parler lorsque j'espérais qu'on me parle, savait répondre bien

aux questions même que je ne posais pas, et aussi me prendre dans ses bras quand tout ce dont j'avais besoin était sa tendresse. Elle sentait bon. Elle m'apaisait, me rassurait, parvenait à atténuer un peu mes angoisses d'enfant – parce que j'avais le sentiment que ma mère ne me comprenait pas, parce que j'avais le sentiment de ne pas comprendre mon père, ce qu'il attendait de moi. Elle veillait sur moi, me protégeait, m'aimait, et c'était tout ce que je savais d'elle. Qu'aurais-je voulu savoir d'autre ?

Elle était partie, Lulli, à son tour, quelques mois seulement après mon père. Elle était partie et elle avait continué d'occuper une place à part dans ma vie, essentielle, une place en creux, parce qu'elle me manquait, parce que son amour et ses attentions, son sourire me manquaient, parce que le vide créé par son départ était immense et noir, tout amour en moi anéanti par ce vide sidérant, mon cœur tout entier absorbé et dévoré par l'attente. Une double attente mais Lulli, elle, avait promis de revenir. Lulli, elle, m'avait au moins laissé l'espoir. Et j'avais attendu qu'elle revienne, sans faillir. Je l'avais attendue durant près de trente ans, au point de ne plus savoir même que c'était elle que j'attendais, que c'était elle qui me manquait, ne comprenant finalement combien elle m'avait manqué qu'une fois qu'elle fut effectivement revenue. En réalité je ne suis parvenu à aimer de nouveau

qu'après son retour, une fois comblé le vide qu'elle avait laissé en moi et qui m'engloutissait, me laissant incapable d'aimer. Je l'aimais elle... Je l'aime encore aujourd'hui et sa mort est une profonde déchirure, une blessure qui ne se refermera pas. Elle me manque, elle m'a toujours manqué... et elle ne reviendra pas cette fois.

Je bondissais de joie quand ma mère téléphonait au cours du dîner pour prévenir qu'elle était retardée à son travail. À ce moment de la journée, alors que s'annonçaient la nuit et l'heure bientôt d'aller me coucher, rien ne pouvait me réjouir davantage que la perspective que ce soit Lulli qui se charge de me mettre au lit. Elle allait me raconter une histoire, Lulli, et simplement cela, au moment de m'endormir, compensait beaucoup de l'absence de ma mère.

Ce n'était pas simplement une histoire, une histoire comme celles que me racontait ma mère les soirs où elle rentrait suffisamment tôt à la maison, de belles histoires qu'elle choisissait dans un grand livre d'histoires et c'était cela justement qui faisait toute la différence : les mots qu'elle lisait, ma mère, dans son grand livre, n'étaient pas ses mots à elle, des mots qu'elle n'aurait inventés que pour moi. Lulli ne me racontait pas *une* histoire, elle me racontait *mon* histoire, 'une histoire inventée par la bouche' comme nous les avions baptisées.

Une fois que j'étais couché, dents brossées et pipi effectué, Lulli tirait les rideaux, fermait la porte et allumait la veilleuse au-dessus de mon lit. Elle s'asseyait près de moi, sur mon lit, et aussitôt, blotti contre elle et la tête posée sur ses genoux, je me tortillais d'impatience. Elle faisait chhht... D'abord, on écoutait le silence.

Je me calmais un peu, puis elle lançait à la cantonade, sans me regarder et faisant une bouche ronde de laquelle sortait une grosse voix : « Il paraît que vous voulez une histoire, bande de poires ?

- Ouiii ! répondais-je, battant fort des mains.

- Taisez-vous ! bande de poux ! enchaînait-elle aussitôt, l'œil noir et grondant de plus belle. Il faut d'abord que je mange. Je ne suis bonne à rien moi le ventre vide. Qu'on me donne quelque chose à me mettre sous la dent, quelques petits personnages bien croquants ! Y aurait-il ici, parmi vous, quelques dodus volontaires, bande de vers de terre ? »

Se retournant vers moi, elle ajoutait en faisant rouler ses yeux verts : « Nicolas, peut-être ?

- Non, non, pitié, pas moi ! la suppliais-je avec une terreur feinte.

- Qui donc alors ? rugissait-elle. J'ai une de ces faims, moi ! Bande de noix !

- Attends, attends Lulli, je vais voir là-dessous », récitais-je au comble du bonheur.

Je plongeais sous les draps, tout au fond de mon lit pour désigner les volontaires : « Toi, pas toi. Pas toi non plus, t'es bien trop vilain. Toi et puis... toi. » Et puis j'annonçais à haute voix : « le lion, le crapaud et la sauterelle », « le petit garçon et le tigre », « la jolie fleur noire, la vieille sorcière bossue et le soleil », au gré de ce que me soufflait mon imagination.

« Miam, miam » faisait Lulli.

Elle prenait quelques instants pour tout avaler, fermant les yeux et se purléchant consciencieusement les babines. J'en profitais pour m'installer plus confortablement dans mon lit, me lovant entre ses bras, me réjouissant déjà. Rassasiée, sa voix redevenue douce, Lulli commençait : « *Il y avait une fois...* »

La magie se renouvelait à chaque fois. Cela me paraissait incroyable qu'il existât toujours une histoire dans laquelle se trouvaient les personnages que j'avais choisis. J'avais beau faire, tenter les combinaisons les plus improbables, les plus farfelues aussi, émergeant de dessous les draps avec un cafard et un dinosaure, un éléphantilope nain et un fourmicrobe géant... quelles que fussent mes trouvailles sa bouche parvenait à inventer une histoire qui m'émerveillait plus que la précédente.

Un soir, prenant l'air penaud j'émergeai de dessous les draps en annonçant :

« Il n'y a personne, Lulli.

- Comment ça ! se fâcha-t-elle aussitôt. Comment ça personne, espèce de pomme !

- Ce soir personne n'a envie de venir dans ton histoire. C'est vrai, Lulli, je te jure : vraiment personne. Ils dorment tous. Tu sais, je crois qu'il va falloir que ta bouche invente une histoire avec personne dedans. »

J'étais convaincu qu'elle ne saurait pas. C'était impossible, il n'existait pas d'histoire sans personnage. J'affectai d'attendre tranquillement qu'elle raconte, la tête sur ses genoux, assuré de ma victoire et gloussant sous cape. Mais après une brève hésitation, elle commença :

« Il y avait une fois...

« Non, ce n'est pas ça. La vérité – tu veux la vérité, Nicolas ? La vérité, c'est qu'il n'y avait aucune fois, parce que c'était il y a très, très longtemps et qu'il n'y avait rien, absolument rien, pas même une toute petite fois quelque chose. Personne n'habitait la Terre. Ni homme, ni animal, ni plante, ni rien. Aucune montagne, aucune rivière, aucun océan, et à vrai dire la Terre elle-même n'existait pas. Le soleil et la Lune n'existaient pas, ni les étoiles non plus. Il n'y avait rien dans tout l'Univers. Rien de rien.

« Il faisait très froid aussi, mais ce n'était pas gênant : il n'y avait personne pour avoir froid, pas même une maman qui aurait commandé à son petit

garçon d'enfiler ses chaussons afin qu'il ne tombât pas malade. Personne jamais ne tombait malade, et c'était tant mieux parce qu'il n'y avait pas de médecins non plus. Ni de médicaments dégoûtants ou de piqûres dans les fesses. Et puis, en étant malade, on n'aurait pas pu avoir la chance de manquer l'école : il n'y avait pas d'école non plus.

- Ça, c'était plutôt chouette ! fis-je remarquer, plus par respect des conventions du genre qu'animé d'une conviction sincère.

- Non. Ce n'était pas même chouette, reprit-elle, très sérieuse. *Il n'y avait pas d'enfants pour trouver cela chouette. Et de toute façon les enfants n'auraient pas trouvé ça chouette du tout, car sans école pas de goûter après l'école. Pas de quatre-quarts au chocolat, pas de crème à la vanille. Pas de bonbons ! Pas de copains avec qui les partager. Pas de jardin d'enfants pour aller jouer. Pas de jeux.*

« Comme il n'y avait pas d'enfants qui jouaient et pas de voitures qui klaxonnaient, pas de chiens qui aboyaient et pas de vent qui soufflait dans les arbres, il n'y avait aucun bruit, jamais. Et personne n'était là pour écouter ce silence.

- Et alors ? la pressai-je. C'est quoi l'histoire ?

- Et alors ? fit-elle en écho, et je crus qu'elle hésitait, qu'elle ne s'en sortirait pas finalement. *Alors rien du tout. Il n'y avait rien, il n'y avait personne, il faisait*

froid et il n'y avait pas le moindre bruit. Uniquement un long et très lourd silence. Mais surtout, et c'était certainement cela le plus effroyable : il n'y avait pas de couleurs. Il n'y avait rien ni personne et tout était absolument noir. S'il y avait eu un petit garçon, juste lui, un petit garçon qui aurait adoré dessiner, il n'aurait pu utiliser que des crayons noirs sur des feuilles noires pour dessiner du noir.

« Oui, c'était bien cela le plus terrifiant : il faisait noir partout. Rien que la nuit et tout le temps. Aucune lumière. Pas même une petite veilleuse de rien du tout. Pourtant, cela non plus ne gênait personne, puisqu'il n'y avait personne pour faire des cauchemars, aucun enfant qui aurait eu peur du noir, de tout ce noir, un enfant auquel il aurait fallu raconter des histoires pour le rassurer, le soir avant qu'il ne s'endorme.

« Heureusement d'ailleurs...

Elle marqua une pause.

« Pourquoi 'heureusement' ? » demandai-je avec inquiétude, une inquiétude bien réelle cette fois et qui grandissait à mesure que Lulli laissait traîner un silence chargé d'une terrible menace.

Elle reprit enfin :

« Oui, heureusement. Heureusement qu'il n'y avait aucun petit enfant dans tout ce rien silencieux et noir, tout ce rien un peu effrayant pour un enfant craintif. Heureusement car quelle histoire aurait-on bien pu lui

raconter, pour l'aider à s'endormir le soir ? Pour qu'il ait un peu moins peur le soir avant de s'endormir, ce petit garçon qui aurait tellement peur du noir ? Puisqu'il n'y avait rien et puisque jamais il ne se passait rien. Pour ce petit garçon qui aurait eu peur de tout ce noir, et de tout ce silence, on n'aurait pu inventer aucune histoire. Non, vraiment aucune. Puisqu'il n'y avait rien, rien de rien, pas même une toute petite fois quelque chose. »

Les histoires qu'elle inventait me faisaient toujours un peu peur, mais elle trouvait invariablement les mots qui effacent la peur, Lulli. Elle disait : « La peur, c'est comme de la craie noire sur un tableau blanc : il suffit d'un petit coup d'éponge pour la faire disparaître. » Ne me restait alors que l'émerveillement. Après l'histoire du rien, très inquiet, je demandai à Lulli si c'était parce que tout le monde était mort qu'il n'y avait personne. Elle me répondit que non, au contraire, en ce temps-là personne n'était encore jamais mort. Tout le monde se préparait à vivre. À vivre, à faire du bruit et à inventer des couleurs. Et des histoires à raconter aux enfants.

Je ne me souviens d'elle, de cette époque, que les moments heureux que nous passions ensemble. Je ne m'étais jamais préoccupé qu'elle puisse avoir une vie hors de moi, une vie où elle était Julie, une femme, quand les larmes éteignaient la lumière de son sourire.

Je l'imaginai indestructible, moi, son sourire. Je ne savais pas.

J'aurais tellement aimé que ce fût elle, Lulli, qui me racontât son histoire, l'histoire de Julie. Elle y aurait mis plus d'humour, plus de dérision pour le moins que ne le fit ma mère.

*

Julie arrive à Paris le 29 août 1964, jour de ma naissance, donc. Lorsque la jeune fille se présente comme convenu devant l'immeuble de la rue d'Aligre, en ce milieu de samedi après-midi où rendez-vous a été fixé avec mon père, elle ne trouve personne qui l'attend. Elle vérifie plusieurs fois qu'elle se trouve à la bonne adresse et, n'ayant nulle part d'autre où se rendre, elle se résout à attendre là, sous le porche, assise sur des valises trop lourdes qu'elle s'est épuisée à traîner depuis la gare.

Elle attend. Et chaque fois qu'une silhouette se profile au bout de la rue, elle rajuste nerveusement son chignon, fait mine de se lever et, le quidam passé, se rassoit mollement, de plus en plus inquiète quant à son sort. Il ne lui reste bientôt plus d'ongle à ronger et Julie envisage avec effroi de devoir passer sur un banc sa première nuit dans la capitale.

Le soleil décline en effet, quand un homme se plante soudain devant elle, la toisant de toute sa hauteur. Il demande :

« Vous êtes la jeune fille ?

- Oui, monsieur, fait-elle, bondissant sur ses deux jambes.

- Jean-Pierre Lecourbe, se présente l'homme, mon père, tandis que Julie lisse des deux mains le devant de sa robe. Je suis désolé, mademoiselle, de vous avoir fait attendre. Il a fallu que ma femme décide d'accoucher précisément aujourd'hui, je l'ai conduite à la maternité ce matin. Je pensais être de retour à temps pour vous recevoir, mais il y a à peine plus d'une heure que la naissance a eu lieu. »

- Je ne savais pas que votre femme... C'est un grand jour pour vous, j'imagine. Toutes mes félicitations.

- Oui. C'est un garçon, sa mère l'a appelé Nicolas.

- Tout s'est bien passé ? demande-t-elle poliment. La mère et l'enfant se portent bien ?

- Ça a été un peu long à vrai dire, mais oui, très bien. J'aurais simplement préféré ne pas vous avoir fait attendre.

- Mais non, ce n'est rien, c'est moi. Je suis confuse d'arriver justement aujourd'hui, un jour comme celui-ci... Vous auriez sans doute préféré rester près d'eux, avec votre femme et votre bébé.

- Ne vous inquiétez pas de ça, mademoiselle, j'ai tout le temps d'être auprès d'eux. Et vous pensez bien que je n'aurais pas passé la nuit à la maternité de toute façon. Venez maintenant, il est plus que temps que je vous montre votre appartement. Vous devez avoir hâte de vous installer. »

S'emparant d'autorité des deux valises, il précède la jeune fille dans le vestibule :

« Dites, elles pèsent une tonne vos valises, remarque-t-il en s'engageant dans l'escalier.

- C'est vrai, pardon... bafouille Julie. Laissez, je vous en prie... Au moins je vais en prendre une. »

Mais Monsieur Lecourbe se contente de secouer la tête et Julie comprend qu'il est inutile d'insister. Elle lui emboîte le pas. Il monte vite, avalant les marches deux par deux.

« Il a fallu que j'emmène beaucoup de livres, veut-elle tout de même se justifier, un peu haletante déjà. Pour mes cours, vous savez : je suis étudiante. »

Il sait. Il ne répond pas. Il garde le rythme, ne gaspille pas son souffle en palabres inutiles. Elle a du mal à le suivre. Lorsqu'il passe le quatrième étage, il désigne sans ralentir la porte de gauche :

« Ma femme et moi habitons ici. Vous logerez juste au-dessus, sous les toits, ainsi que je l'ai dit à votre père. Vous serez bien, vous verrez. J'ai habité là moi-même de longues années, c'est très calme. Enfin, il y

aura le bébé maintenant... Voilà, nous y sommes. Votre maman sera contente, je pense : le téléphone a été installé la semaine dernière. »

Il pose les valises, ouvre la porte et attend que la jeune fille le rejoigne. Lorsqu'elle arrive, essoufflée, il s'efface pour la laisser entrer et son regard s'attarde un instant sur la chevelure abondante et rousse de la jeune fille, sur sa nuque blanche, puis glisse le long de son dos, jusqu'à ses fesses, rebondies sous la robe. Monsieur Lecourbe comprend à ce moment le bénéfice qu'il peut espérer d'un si proche voisinage, tandis que simultanément lui vient l'idée de s'attacher les services de la jeune fille afin qu'elle s'occupe de l'enfant. S'étonnant lui-même que ni lui ni sa femme n'y ait songé plus tôt, il ne lui faut pas longtemps pour juger l'idée en tout point excellente, au point même qu'il lui semble inutile de prendre l'avis préalable de son épouse :

« Dites-moi, mademoiselle, se lance-t-il comme à l'assaut. Seriez-vous intéressée par un emploi de garde d'enfant ? »

Prise de court, Julie se contente d'écarquiller les yeux.

« Ce serait pour mon fils, précise Monsieur Lecourbe, se rendant compte qu'il a peut-être été un peu abrupt. Enfin pas tout de suite, quand sa mère

reprenra le travail, dans quelques semaines, je pense. Ça vous laisse un peu de temps pour réfléchir. »

Désarçonnée par la soudaineté de cette proposition, Julie ne sait que répondre. Le logis et le couvert, ont dit ses parents, mais pour le reste, pour ce qui est de l'accessoire, il lui faudrait se débrouiller seule. C'est déjà beaucoup pour nous, ils ont dit, le logis et le couvert, ils peuvent faire ça les premiers mois, mais ils n'ont pas les moyens de lui promettre davantage, quatre ou cinq mois, six maximum. Julie leur a assuré que ce n'était pas un problème, qu'il ne fallait pas qu'ils s'inquiètent pour ça, elle trouverait rapidement un travail de toute façon. À Paris, on trouve facilement du travail, elle leur a dit, sûre d'elle. Oui, à Paris ce n'est pas ce qui manque le travail pour une jeune étudiante comme elle, sérieuse et appliquée, disposée à travailler dur s'il le faut. Mais elle n'en sait rien en réalité, n'a aucune idée du genre de travail qui existe, à Paris, pour une fille comme elle qui n'a jamais travaillé et qui ne connaît rien à rien. En vérité, l'idée même d'avoir à chercher la terrifie, elle n'y a pas réfléchi encore, pas sérieusement. Elle verrait plus tard, s'était-elle dit.

« Qu'en pensez-vous ? » la relance Monsieur Lecourbe comme elle reste muette.

- Oui, fait-elle. Je veux dire... Oui, il faut que je prenne le temps d'y réfléchir.

- Bien sûr, réfléchissez. »

Ne doutant pas qu'elle acceptera, il juge inutile de la brusquer davantage. Il extrait une pipe de sa poche et, la tenant par le fourneau, désigne les lieux d'un geste circulaire :

« Alors mademoiselle, dites-moi : comment trouvez-vous votre nouveau chez-vous ?

- Oh ! c'est merveilleux ! s'exclame Julie, avec un empressement qui sonne un peu faux, lui semble-t-il. Je suis ravie, vraiment. Je ne m'attendais pas du tout à ce que ce soit aussi grand.

- Oui, j'étais certain que ça vous plairait. Je l'avais dit à votre père d'ailleurs : 'C'est un endroit parfait pour une jeune étudiante'. Tout a été refait à neuf au printemps dernier. Vous verrez, il y a tout le confort maintenant. »

La prenant par le coude, il la guide dans la petite mansarde et lui fait l'article : le salon, très clair, les deux grandes fenêtres qui donnent sur les toits, le parquet en chêne, entièrement rénové, le mobilier tout neuf, le coin cuisine, équipée d'un évier, d'un réfrigérateur et d'une cuisinière – « laquelle fonctionne au gaz de ville », précise-t-il. Et la mansarde est dorénavant raccordée au chauffage central : « Vous n'aurez pas froid cet hiver. » Et là, de l'autre côté, la petite salle de douche, avec toilettes,

petit lavabo et bidet – parce que son épouse tenait à ce qu’il y ait un bidet.

« La chambre maintenant, fait-il en l’entraînant. C’était ma pièce préférée quand j’habitais ici. Elle est plutôt petite, mais avec le lit dans la partie mansardée, c’est très agréable. »

Comme Julie regarde avec étonnement la monumentale psyché qui trône dans la petite pièce, occupant une bonne partie de l’espace laissé disponible par le lit, il explique :

« C’est ma femme qui l’a disposée ici. C’était à sa mère. Elle dit que ça donne de l’espace et de la lumière, mais moi, vu ses dimensions, je trouve plutôt que ça encombrerait. On peut l’enlever, si vous le souhaitez, il suffira de la descendre à la cave.

- Non, non, c’est très bien, dit Julie. Tout est parfait, vraiment. »

Ils reviennent dans la pièce principale.

« Et, vous voyez, le téléphone est ici, dans l’entrée. J’avais promis à votre père que je parviendrais à éviter les listes d’attente : c’est l’avantage de travailler aux PTT. Il faudra que vous téléphoniez souvent à vos parents, mademoiselle : votre maman, je crois, est très inquiète de vous savoir seule à Paris.

- Oui. J’ai promis de les appeler régulièrement.

- Bien, je vais vous laisser vous installer maintenant. Vous devez être fatiguée. Moi je le suis en tout cas. Si

vous avez le moindre souci, mademoiselle, si j’ai oublié quelque chose, si vous avez une question, n’hésitez surtout pas à descendre un étage.

- Oui, je le ferai. Vous êtes très aimable, monsieur. Merci mille fois. »

Jean-Pierre Lecourbe se dirige vers la porte en mâchouillant pensivement sa pipe.

« Vous savez, dit-il, se ravisant, si vous acceptiez ma proposition, je serais pour ma part tout à fait disposé à consentir à votre père un rabais sur le loyer dont nous sommes convenus, en sus bien sûr de votre salaire qu’il nous faudra déterminer ensemble. » Il réfléchit tout en parlant : « Pour vos parents, cela diminuerait d’autant la charge que vous représentez pour eux. Qu’en pensez-vous ?

- Je ne sais pas, répond Julie, embarrassée. C’est que j’ai mes cours et...

- L’enfant sera à la crèche dans la journée, s’empresse-t-il de la couper. Vous n’iriez en réalité le chercher qu’après vos cours, en fin d’après-midi. Il s’agirait simplement pour vous de vous occuper de lui le soir, jusqu’au retour de sa mère. Et, c’est aussi un élément que vous devriez prendre en compte, vous n’auriez ensuite qu’un étage à grimper pour rentrer chez vous. Vraiment, il faut que vous y réfléchissiez.

- Oui, je vous promets d’y réfléchir. Je vous remercie.

- C'est entendu. Je vous laisse défaire vos bagages. Au revoir, mademoiselle. »

Julie le remercie encore, attend qu'il referme la porte derrière lui, puis se laisse choir sur une chaise. Elle est sonnée. Elle a du mal à croire en sa bonne fortune. Non seulement la mansarde lui semble un palais en comparaison du petit réduit sombre et crasseux qu'elle occupait au pensionnat, mais voilà aussi que son logeur lui offre un travail. L'aubaine est à peine croyable et elle doit se retenir de courir rattraper Monsieur Lecourbe dans l'escalier, lui avouer que oui, bien sûr, évidemment elle accepte.

Après avoir passé son enfance dans un petit village perdu au milieu des champs de blé dans les tréfonds de l'Eure et Loire, Julie a passé les années suivantes à Chartres, dans un pensionnat de jeunes filles. Là-bas, immergée dans une société exclusivement féminine dont elle ignorait tout et où toute chose lui semblait absurdement codifié, elle avait très rapidement ressenti que ce monde-là ne ressemblait en rien à ce à quoi elle aspirait. Toutes ces filles, aussi superficielles que vulgaires, n'avaient rien à lui apporter qui résonnât en elle. Leurs bavardages incessants, inconsistants, émaillés de plaisanteries triviales, comme leurs gloussements hystériques provoquaient en elle un malaise proche de la nausée. Et en effet, le soir venu,

souvent, seule dans sa petite turne, pliée en deux au-dessus du lavabo, elle vomissait.

Julie pressentait confusément, comme instinctivement, qu'il existait un autre monde dans lequel elle pourrait vivre, s'épanouir et faire que sa vie prenne un sens, son âme juste un peu plus de hauteur. Elle rêvait de joies moins futiles et de chagrins plus purs, se languissant d'un lieu et d'un temps qui serait un peu plus que ce poulailler qui la répugnait et dont il lui fallait à tout prix se libérer. Elle avait passé son bac et, muni d'une promesse d'inscription à la Sorbonne, elle était parvenue à convaincre ses parents de la laisser partir pour la capitale – ses lectures romantiques lui ayant inspiré que là-bas plutôt qu'ici elle trouverait sa place.

Cependant, les premiers mois qu'elles passent à Paris s'étirent sans que rien ne se passe ni ne vienne nourrir son espérance. Plus seule que jamais, égarée dans une ville qu'elle ne comprend pas et qui paraît ne pas devoir s'intéresser à elle, peu à peu Julie est envahie par le sentiment que la ville tout entière a résolu de se détourner d'elle. Il ne se passe rien, il ne lui arrive rien et durant les mois d'automne, puis ceux plus mornes encore de l'hiver, quand elle ne se trouve pas entre les murs de son université ou le nez plongé dans les langes de Nicolas, Julie passe seule l'essentiel de son temps, recluse dans sa mansarde où, allongée

sur son lit, elle travaille ses cours, lit des romans d'amour et se morfond de ne parvenir à devenir elle-même, à être vraiment.

Au cours de la première belle matinée d'un printemps qui n'a que trop tardé à s'imposer, la jeune fille s'oblige à aller promener sa solitude au jardin du Luxembourg. C'est un dimanche et nombreux sont venus là prendre leur part de soleil. Face au Sénat, des enfants munis de longs bâtons poussent de petits bateaux à voile sur l'eau étale du bassin. Autour, assis sur les chaises en métal, des étudiants potassent joyeusement leurs cours tandis que passent les amoureux, souriants et mystérieux, main dans la main et se confiant tout bas des secrets dérisoires, devant Julie qui détourne pudiquement le regard lorsqu'ils s'embrassent. La jeune fille se sent moins encore qu'une intruse parmi cette jeunesse heureuse et insouciant. On l'ignore, on ne la voit pas, elle s'efforce cependant de sourire, manière de s'accorder un peu au monde et d'exister, manière de faire semblant.

Elle trouve un banc libre, un peu à l'écart et que couve un soleil oblique. Elle ouvre un livre sur ses genoux serrés et retrouve avec bonheur le très beau et très élégant prince Vronski. Une faible brise caresse le visage concentré de la jeune fille et joue sur son front avec les reflets rouges d'une mèche rebelle. Elle est

jolie pourtant. Devant elle une vieille dame émiette du pain sur le sol. Deux moineaux et trois pigeons picorent prudemment à ses pieds et leurs pépiements joyeux ajoutent des couleurs au printemps. Menue, presque fragile, la vieille dame accomplit son futile labeur avec gravité : un quignon de pain puis un autre, et encore un autre, qu'elle sort un à un de sa besace avec des gestes mesurés et tremblotants.

Le nombre de volatiles ne cesse d'augmenter. Certains viennent littéralement manger dans la main de la vieille dame, tandis que d'autres se perchent sur son épaule et, penchant comiquement la tête, observent les rides profondes qui creusent le visage de leur bienfaitrice. Un gros pigeon ébouriffé pousse l'audace jusqu'à vouloir s'alimenter directement à la besace et en reste pour une verte réprimande, car la vieille dame veille scrupuleusement à répartir équitablement ses offrandes, s'attachant particulièrement à ce que les moineaux ne soient point outrageusement spoliés. Les oiseaux bataillent ferme. Pépiements et battements d'ailes rendent le vacarme assourdissant, au point qu'il est bientôt impossible à Julie de s'absorber plus avant dans sa lecture.

Elle referme lentement son livre, observe un instant le ballet bruyant des volatiles, puis s'apprête à partir quand quatre garnements déboulent de derrière un gros arbre, agitant les bras comme des moulins et faisant

claquer leurs souliers sur le sol. À leur approche, la nuée se soulève comme une vague et les oiseaux s'éparpillent dans le ciel sous le regard attristé de la vieille dame. Laquelle, muette et sans un regard pour les quatre chenapans, lève les bras pour, à son tour, Julie en jurerait, prendre son envol. Elle n'y parvient pas, reste là, comme enracinée dans la poussière, abandonnée sans regret par sa vénale et volage compagnie. Elle prélève du bout usé de ses doigts décharnés une miette sur le quignon qui lui reste à la main et, lentement, tristement, le porte à sa bouche.

Julie regarde avec tendresse et compassion la vieille dame qui mâchouille sans plaisir son pain sec. Elle ne voit pas l'homme qui s'est approché de son banc :

« Sont pas les vôtres au moins ? »

Julie sursaute. L'homme se tient debout devant elle, les deux mains ramenées en visière pour protéger ses yeux du soleil. Une barbe blonde lui mange le visage et l'on ne distingue de ses traits qu'un nez charnu et deux petits yeux bleus tout à fait inexpressifs et qui lui font un regard chancelant.

« Pardon ? fait-elle

- Ces petits monstres, répète-t-il, sont pas à vous, non ? »

Julie baisse les yeux.

« Peux m'asseoir ? demande l'homme en s'asseyant à côté d'elle. Déteste les pigeons, moi. Et n'adore pas

les enfants non plus. Enfin, le pire c'est quand même ces satanés volatiles, trouvez pas ? Toujours un peu peur que l'un d'eux se soulage sur ma tête. Z'avez remarqué, se débrouillent toujours de faire ça quand vous avez vos beaux habits. Déteste ces oiseaux-là, moi ! Sont pas même jolis en plus. Des rats avec des ailes, répugnants. Tout triste en plus, et tout gris. Pourraient faire un effort, croyez pas ? Remarquez, sont tellement crasseux : peut-être après une bonne douche... »

Il se met à rire. Un rire gras et trébuchant, émoussé, un peu comme celui d'un vieil homme. Julie ne saurait lui donner un âge. Il peut avoir vingt-cinq ans, comme dix ou quinze de plus. Il n'est en tout cas pas si vieux que son rire. Peignée avec soin, sa chevelure tranche avec l'apparence hirsute de sa barbe, comme s'il avait perdu son rasoir et retrouvé son peigne. Il est vêtu d'un gros pull en laine rouge, assez incongru pour la saison, et d'un pantalon tirant sur le jaune et dont la couleur a passé depuis longtemps. Julie lui trouve une ressemblance certaine avec l'épouvantail que son père a installé au milieu du potager, derrière la maison familiale, et cette pensée la fait sourire.

« Pardon, me suis pas présenté, reprend l'homme, encouragé sans doute par le sourire de la jeune fille. M'appelle Dominique. Pouvez m'appeler Dom, si vous

voulez. Vous, c'est comment ? questionne-t-il en touchant furtivement son genou.

- Julie, répond-elle mécaniquement, éloignant vivement ses genoux de la main qui s'égaré.

- Pas vrai ! s'exclame-t-il en se prenant les côtes. Ma sœur aussi s'appelle Julie. Beaucoup moins jolie que vous, faut avouer. »

Il passe sa main derrière le banc, dans le dos de Julie qui frissonne. Il approche son visage en prenant un ton de confiance :

« A mal tourné, savez, ma sœur. Tourne plus du tout d'ailleurs, fait les cent pas sur un trottoir maintenant. Allers et retours. Tout en ligne droite. Une garce, ma sœur. Pas honte de le dire : une putain ! »

Il grimace méchamment, lui soufflant son haleine au visage. Il empeste le vin et la saleté. Julie réprime un haut-le-cœur. Elle voudrait se lever maintenant, dire poliment au revoir et partir. Ou s'enfuir. C'est ce qu'elle devrait faire maintenant, se lever et courir à toutes jambes, ne s'arrêter qu'en bas du boulevard Saint Michel. Peut-être aller jusqu'à la Seine et vomir. Elle ne peut tout simplement pas. Elle est clouée sur ce banc, incapable de la moindre initiative, regardant droit devant elle, au loin. Au moins éviter le contact visuel, c'est tout ce dont elle se sent capable.

« N'y avait que moi au début, continue-t-il. Son premier client, pour sûr. Au début, lui donnais

quelques pièces pour voir ses seins, à ma sœur. S'achetait des bonbons avec. Les ai vus pousser, moi, ses seins. Mon préféré, c'était le gauche, me souviens. Plus rond, le gauche, et plus gros aussi. Après m'a proposé de toucher, et puis en bas aussi. Plus cher en bas. Était rouquine comme vous, ma sœur, sentait bon. L'odeur d'une femme déjà, pour sûr. »

La main de l'homme se pose sur son épaule, qui s'ankylose aussitôt et lui fait mal. Julie cherche en elle la force et le courage de crier. L'homme parle de plus en plus vite :

« Pleurait quand je la touchais là, en bas, sa jolie touffe rousse. Des poils tout doux. Pleurait après, pas pendant. Pendant, pleurait pas, jamais, faisait pas la farouche, pouvez me croire. Oubliait jamais de demander son argent non plus, après, en chialant. Même quand je le lui ai mis, a réclamé son fric, la garce. Ai été le premier à lui mettre, vous savez. Le premier ! Du sang partout y avait. Dû même mettre les draps à la poubelle et raconter une histoire aux parents. Très cher de le lui mettre, mais, Bon Dieu ! ça valait la peine ! Connaissait son prix déjà, la putain ! Une vocation, j'appelle ça moi. Savait y faire en plus, jamais trouvé mieux depuis. Veut plus maintenant, tous les autres oui, mais pas moi. Pas moi ! »

Il s'emporte soudain et Julie se tasse sur son banc. Elle devient poussière. La main de l'homme a resserré sa prise sur son épaule :

« Pas moi ! Suis son frère pourtant ! Mon argent vaut autant que celui d'un autre, non ? Tous les autres et pas son frère, vous rendez compte ! Lui ai tout appris moi ! Tout ce qu'elle sait. Serait rien sans moi ! Rien ! Me doit tout, ma soeur ! »

Il la regarde par en dessous :

« Peux vous apprendre moi, si vous voulez. Certain, serez pas déçue. Pouvez me croire, suis un bon professeur, verrez, ma jolie. Non, y a pas meilleur. »

Julie est terrifiée. Elle tente de dégager son épaule, mais ses forces semblent l'avoir définitivement abandonnée. Elle voudrait s'évanouir, ne plus l'entendre. Elle voudrait qu'il ne la viole pas, que ça ne lui arrive pas à elle. Elle voudrait n'être jamais venue à Paris. Comme elle regrette tout à coup de n'avoir pas écouté ses vieux parents ! Qu'espérait-elle qui puisse lui arriver de bon dans cette ville ? Il a certainement un couteau dans sa poche. Il va la tuer. Elle est morte déjà. Elle voudrait seulement avoir la certitude qu'elle n'aura pas mal longtemps.

Dans sa panique, elle ne voit pas les deux jeunes femmes qui s'approchent en faisant de grands gestes. Elles sourient, et c'est à elle qu'elles semblent sourire :

« Hé ! Janine, lance la première. Qu'est-ce que tu fais par ici ?

- On t'a attendue, tu sais, ajoute l'autre avec un clin d'œil. Bonjour, m'sieur. Dis bonjour au monsieur, Emilie.

- Bonjour, m'sieur. Ça va, Janine ? »

Julie les regarde sans comprendre. Elle est frappée par la gaieté qui émane des deux jeunes femmes. Elles sont belles. Certaine de ne pas les connaître, elle esquisse un geste de dénégation, vous vous trompez, ce n'est pas moi, je ne m'appelle pas Janine... Mais elles la prennent chacune par une main :

« Allez, dépêche-toi un peu, Janine. On va finir par être en retard, fait celle qui s'appelle Emilie. Allez, au revoir, m'sieur.

- Au revoir, m'sieur, reprend l'autre. Janine, on y va ? Dis au revoir au monsieur. »

Julie ne comprend pas qu'elles la sauvent. Elle se lève pourtant, se laisse faire, mais ses jambes ne la soutiennent pas, elle chancèle. Les deux jeunes femmes l'encadrent pour la soutenir.

« Janine ? interroge l'homme depuis le banc. Croyais que vous appeliez Julie, comme ma sœur, non ?

- Oui, oui, répond Julie en se laissant entraîner. Au revoir, m'sieur. »

Toutes trois s'éloignent, bras dessus, bras dessous. Les deux jeunes femmes rient aux éclats et Julie, abasourdie, fait un effort pour les imiter. Mais lorsqu'elles parviennent devant le portail principal, soudain, les mains devant les yeux, Julie fond en larmes.

Elles la couvrent de mots gentils, la consolent, la cajolent, là, là, c'est fini maintenant. Elles l'invitent à prendre un verre. Deux panachés, un café allongé, le cendrier partagé et une intimité comme lovée à l'abri de la fumée de leurs cigarettes. La première fois que Julie fume. Et puis, d'un rire à un autre, des paroles vraies sont échangées qui déjà dévoilent des blessures et livrent d'intimes secrets, et le soir venu, quand il faut se séparer, elles sont amies depuis toujours.

Rentrée chez elle, Julie s'effondre sur son lit et laisse couler une lourde larme sur son oreiller, de sorte qu'il lui semble tout à coup que son cœur s'envole. Quelqu'un l'a regardée, l'a reconnue. Elle n'est plus seule, elle existe. Une porte vient à peine de s'entrouvrir et qui la délivre un peu d'elle-même.

5

« Vous n'imaginez pas comme j'ai peur », leur confie-t-elle.

Les trois jeunes femmes sont installées autour d'une petite table en formica, à l'arrière de la petite salle comble d'un café de la rue Saint Bernard. Trois ans ont passé et le rituel s'est figé : deux panachés, un café allongé, un cendrier sur la petite table ronde et, dessous, leurs genoux qui se pressent légèrement. Des volutes de fumée montent de leurs cigarettes, spirales d'argent qui s'enlacent et fusionnent au-dessus de leurs têtes. Et le brouhaha ne s'étend pas jusqu'à elles que l'intimité préserve du monde :

« Non, c'est une évidence, Julie. Nous sommes incapables toutes les deux d'imaginer ce qu'on peut ressentir la première fois, dit Michèle avec ironie. J'ai préféré moi commencer par la deuxième. Quant à cette dévergondée assise à côté de toi, il faut te figurer qu'elle n'a pour ainsi dire jamais été vierge.

- En tout cas, je ne m'en souviens plus, confirme Emilie en éclatant de rire. Tu sais, jolie Julie, il n'y a vraiment pas de quoi te mettre martel en tête. Ton Alain, si ça se trouve, il en a une toute petite qui ne te fera pas tellement de mal.

- Ni tellement de bien non plus, c'est au choix », complète Michèle.

Toutes deux allument à la même flamme une autre cigarette. Qu'elles se moquent donc ! pense Julie. Oui, moquez-vous, pense-t-elle, et le soir n'en viendra que plus vite.

« Tu nous raconteras, Julie ? demande Emilie. Tu nous diras comment elle est sa bistouquée au gamin ?

- Certainement pas ! se récrie-t-elle.

- Comment ! s'exclame Michèle en portant avec emphase la main à son cœur. Nous qui t'avons toujours tout raconté, tu n'oserais pas tout de même nous traiter ainsi. Je ne veux pas te croire, tu nous raconteras tout et avec tous les détails. Tu nous dois bien ça, non ?

-Après tout nous y sommes un peu pour quelque chose, plaide Emilie à son tour. Oublierai-tu, jolie Julie, que c'est un peu grâce à nous si tu vas devenir femme ce soir ? On te l'a servi sur un plateau, le gamin. Et maintenant tu voudrais faire l'ingrate, on n'aurait pas droit à une petite récompense.

- Rien du tout, vous ne saurez rien du tout. D'ailleurs, vous avez toutes les deux bien assez de votre imagination.

- Tu changeras d'avis, affirme Michèle en attrapant son menton par-dessus la table. Dès demain, tu verras. Tu seras tellement heureuse demain, il faudra que ça

sorte de toi, que tu te libères de ce trop plein de sensations nouvelles, ces sentiments tout beaux qui te consumeront, et ce feu dans ton ventre qui ne s'éteindra plus. Tu ne pourras faire autrement alors que de venir te soulager de ça auprès de tes copines.

- Nous verrons bien, fait Julie en rougissant.

- C'est tout vu, rétorque Emilie. Michèle a raison, demain c'en sera fini de la douce et timide Julie, cette belle ingénue. Le démon aura pris possession de ton corps, jolie Julie, et les milles feux de la concupiscence te dévoreront les entrailles. Dans tes grands yeux verts et innocents pétilleront des lueurs lubriques et, tu verras, tu parviendras à dire 'sexe, sexe, sexe', trois fois sans rougir.

- Alléluia ! », conclut Michèle, riant de concert avec Emilie.

Dans la rue, avant qu'elles ne se séparent, Michèle sort un paquet de son sac.

« Un petit cadeau pour un grand soir », dit-elle avec un sourire malicieux.

Julie débarrasse le paquet du papier de soie violet qui fait office de papier d'emballage et découvre, confuse, dans une petite boîte à biscuits en fer-blanc et rangées sur trois colonnes, trois dizaines de capotes anglaises :

« Fais-en bon usage, ma chérie, lui souffle Emilie. Je ne voudrais pas qu'on en vienne à t'offrir des aiguilles à tricoter. »

Son rire est un ton moins coloré que d'ordinaire. C'est qu'elle connaît, Emilie, tous les usages qu'on peut faire de tels instruments, avant que d'avoir à tricoter une layette. Elle avait dix-sept ans quand elle en fit le définitif apprentissage, faisant sauter ce qu'il y avait à faire sauter et un peu plus encore. À la suite de quoi elle avait appris qu'elle n'aurait pas d'enfant, ni celui-là ni aucun autre, jamais. Julie les embrasse toutes les deux.

« On déjeune ensemble demain ? insiste Michèle.

- Oui, oui, l'exauce-t-elle. Demain. »

Demain... Le chemin ne lui semble plus tellement long maintenant.

Julie a vingt-deux ans, et si elle a conservé sa virginité jusqu'à ce jour ce n'est pas que lui aurait manqué le désir de découvrir certains plaisirs. Au cours des trois dernières années, la jeune fille s'est transformée, sans devenir une autre, comme une fleur lentement éclôt. Elle a pris confiance en elle, en son pouvoir de séduction, a peu à peu découvert que de la pudeur à l'indécence le monde lui offrait une large palette de plaisirs qu'elle était en droit de vouloir explorer ; et cela bien qu'elle fût une femme – *surtout*

parce qu'elle était une femme, ainsi que le lui précisa un jour Michèle.

Une chose cependant est d'oser poser un doigt mouillé sur sa vulve et, frissonnante, les yeux mi-clos, le laisser s'aventurer autour, puis dessus, puis dedans, puis dedans encore ; une autre, bien plus redoutable en vérité, d'accepter qu'entre en elle cette chose d'un homme.

Alain lui plait, lui plaît vraiment, elle a confiance en lui. Un garçon plein de qualités, Alain, doux, gentil et qui la fait rire. Et aussi, il est tellement beau ! Ses yeux surtout, comme elle aime ses yeux ! Il a ce regard touchant qu'ont parfois les enfants timides, un regard hésitant et pénétrant à la fois, qui demande tout et semble prêt à tout donner pour juste une attention. Elle se souvient de la première fois qu'il l'a embrassée – rue Monsieur Le Prince, ils remontaient la rue sans parler, sans se regarder, heureux simplement de marcher l'un à côté de l'autre dans les petites ruelles du Quartier Latin. Ils ne s'étaient rien dit encore. Ils savaient... Et puis il avait pris sa main, doucement, et l'avait gardée dans la sienne. C'était la première fois qu'il se risquait à la toucher. Cinquante pas encore, comme dans du coton, et seulement alors ils avaient osé se regarder : leurs yeux s'étaient mélangés, elle lui avait souri et lui l'avait embrassée, comme on se jette à l'eau, brièvement, ça lui avait semblé durer une

éternité pourtant. Alain tremblait de tous ses membres, tout son corps comme ébranlé par les vagues d'une émotion partagée, elle avait dû le soutenir même, elle qui n'était pas bien à son aise non plus. Ça avait été délicieux de retenue, et chaque fois depuis, avec la même enivrante pudeur. C'était quand ? Cinq, non six mois déjà !

Mais elle avait osé, enfin. Elle lui avait donné rendez-vous chez elle, « pour dîner », avait-elle dit, exagérant une mine coquine, manière de dire qu'il ne s'agissait pas que de dîner. Elle avait ajouté : « J'ai mis du champagne au frais. »

Assis dans le café, l'un en face de l'autre, ils se tenaient les mains par-dessus la table. Ils étaient restés longtemps à se regarder ainsi, stupidement dans le blanc des yeux, lui souriant et elle se délectant de ce petit sourire à la fois ému et triomphant qui illuminait son visage poupon. Elle avait aimé cette lueur un peu trop satisfaite qui s'était allumée dans son œil de mâle au moment où il avait compris de quoi il retournait, cette étincelle canaille qui avait pétillé et où elle avait décelé le reflet trouble d'une virilité flattée. Elle avait effleuré ses lèvres, y avait déposé un baiser et puis un autre, et puis un autre encore.

Au bout d'un moment, comme les mots ne leur venaient pas, elle s'était levée, l'avait embrassé une dernière fois, disant d'une voix languide : « À ce soir

alors... » Elle s'était éloignée, faisant légèrement balancer ses hanches entre les tables. Son cœur, gorgé d'un sang ému, cherchait une sortie dans sa poitrine comprimée, elle devait s'appliquer pour ne pas tituber. Et soudain elle avait eu conscience de son regard rivé sur ses fesses. Elle avait résisté à l'envie de se retourner et avait seulement accentué le chaloupé de sa démarche. Comme elle aimait qu'il la désire ainsi ! Comme elle l'aimait !

Sur le trottoir, accueillie par un soleil rieur, une douce chaleur l'avait inondé, la faisant tressaillir et l'obligeant à réprimer un petit couinement d'allégresse. Quel beau dimanche ! avait-elle pensé. De retour chez elle, elle avait eu envie de crier, se soulager de ce trop plein de bonheur qui la bouleversait. Elle ne parvenait plus à rassembler ses pensées. Elle marchait de long en large, d'une pièce à l'autre de la petite mansarde, promenant un sourire ahuri sur les murs et sur les meubles. Sur elle aussi, dans le miroir, et elle avait ri toute seule de se trouver si belle – un gloussement saccadé et un peu niais.

Son bonheur l'oppressait, crépitait dans ses pensées comme un feu ivre. Elle s'était jetée sur son lit, plaquant son visage contre l'oreiller, cherchant à retrouver un peu de calme. Non, impossible de rester là, toute seule, et attendre seule jusqu'au soir. Son cœur s'emballait dans sa poitrine, cognait, lui faisait

mal à force de cogner, elle avait le sentiment qu'à rester ainsi, seule, l'anxiété allait la gagner peu à peu, la gagnait déjà, oui, grignotait sur son courage. Huit heures, ce soir. Il en restait près de cinq encore ! Cinq heures à tuer. Ce serait sans fin. Elle avait résolu de sortir.

Leur dire. Tout leur dire. Leur raconter comme elle avait été audacieuse. Et la panique qui la submergeait maintenant. S'épancher. Gagner sur le temps. Son dernier après-midi de vierge ! Devenir femme..., comme c'était bon cette idée ! Partager cela avec elles, attendre en leur compagnie et tuer le temps. Oui après tout, c'était une bonne idée, tout ce temps interminable à assassiner. Michèle et Emilie sauraient comment s'y prendre pour que les minutes l'une après l'autre n'agonisent pas. Et elle était allée les rejoindre.

Il fait nuit à présent et Julie gît nue sur son lit, le menton rentré et le dos rond, la tête encombrée par de sombres pensées. Elle a les yeux rougis et le regard fixe. Ses genoux, ramenés entre ses bras, compriment durement sa poitrine. Elle tremble un peu, elle ne dort pas. Sa chevelure rousse, déployée autour de son visage exsangue, figure un soleil chagrin, tandis que tombant depuis la petite lucarne ouverte dans le toit un froid rayon de lune accentue la blancheur laiteuse de sa peau. Elle se sent creuse, vidée de toute substance, au-

delà du désespoir qui l'avait étreint quelques heures plus tôt, quand le rocher de ces certitudes s'était effondré comme château de sable.

Apaisée maintenant, autant par la fatigue que par l'ivresse, et aussi par les flots de larmes versées, elle a cessé de s'apitoyer sur elle-même. Elle relève un peu la tête et considère un instant, sans complaisance, renvoyée par le miroir qui se dresse au-dessus d'elle, l'image dérisoire d'une jeune femme drapée dans sa détresse. Attitude un rien théâtrale, elle en a conscience, et elle esquisse un rictus mauvais afin de signifier à son reflet l'ampleur de son mépris. Elle murmure : « Ne ris pas, je sais moi qui tu es. Je te connais bien. »

Au désespoir accablant qu'elle avait d'abord ressentie s'est maintenant substituée une colère sourde. Elle s'en veut, elle se demande comment elle a pu se défilier ainsi, lui faire cela à lui, précisément ce jour-là, ce jour qui aurait dû être le leur. La nuit qui aurait dû faire d'elle une femme. Comment pourra-t-elle le regarder en face désormais ? Tout est fini entre eux, il ne voudra plus d'elle, et cette certitude nouvelle qui s'immisce soudain dans ses pensées décuple sa rage.

Oui, tout est bien fini ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin... Julie se retrouve toute seule. Et elle a été bien cruche en effet, ha ! ha ! elle a tout gâché, tout cassé, tout sacrifié à d'infantiles atermoiements. Une

gamine ! Ce soir, elle s'est comportée comme une gamine trop capricieuse. Comme elle se déteste ! Elle croyait avoir fait du chemin ces trois dernières années, avoir beaucoup appris, sur la vie, sur l'amour, sur elle-même surtout. Pas assez, fallait croire. Elle n'a pas su devenir autre que celle qu'elle a toujours été et qui la tient emprisonnée à l'intérieur d'elle-même, elle est restée la jolie petite provinciale, Julie si candide et si prude, si mignonne aussi, mais tellement timorée ! Une petite idiote !

Après qu'elle avait quitté ses deux amies, tout s'était accéléré, comme si le temps soudain se contractait ; et tout s'était enchaîné avec une telle précision qu'on aurait pu croire que l'issue était inéluctable. Sa boîte en fer-blanc sous le bras, souriante et conquérante, le cœur chargé d'une immense certitude, elle s'en était retournée chez elle. Dans les escaliers de l'immeuble, qu'elle avait grimpés guillerette et virevoltante, avalant les marches sans presque les toucher, elle avait croisé Monsieur Lecourbe et l'avait salué avec une hystérie tout juste contenue. Lui, fatigué, préoccupé et indifférent au monde, ne l'avait pas reconnue. Avec une politesse forcée, sans prendre la peine d'ôter sa pipe de sa bouche, il avait grommelé trois mots, sans s'apercevoir du bonheur qui transportait la jeune fille. Elle s'en moquait, elle était heureuse, tout entière à la

pensée de ce qui allait cette nuit se produire, pressée d'être au lendemain.

Elle demeura un long moment sous la douche, immobile, l'eau martelant son visage relevé, ses yeux clos, son sourire lointain, ses pensées devenues liquides, à l'image de ces innombrables gouttes d'eau qui roulaient sur son corps, douces et sensuelles. Ensuite, tandis qu'elle séchait ses longs cheveux, elle récapitula mentalement les milles choses dont il fallait qu'elle s'occupe.

S'apprêter, ranger, organiser, ne rien négliger, prêter attention au moindre détail: il fallait que tout soit parfait. Ne pas oublier de glisser une serviette sous les draps. Se faire jolie d'abord, se maquiller, pas trop pourtant : ne pas être vulgaire, un trait sous les yeux, une ombre de rouge à lèvres et rien d'autre. Elle s'appliqua. Se parfumer, un peu aussi, très légèrement, voilà qui était fait. S'habiller maintenant. Le plus délicat, s'habiller, elle voulait être belle, irrésistible, qu'il en tombe à genoux devant elle. Elle n'eut pas tellement de difficulté à choisir parmi ses sous-vêtements, elle y avait pensé déjà, aux sous-vêtements qu'elle mettrait. Un cadeau que lui avait fait Michèle l'an passé, pour l'anniversaire de sa majorité, et conservé soigneusement au fond d'un tiroir pour cette occasion. Par-dessus, elle passa une jupe, grise, plissée,

et enfila un pull, vert bouteille, col en V et manches longues, très près du corps.

Elle jeta un œil dans la psyché et n'aima ni la jupe – trop courte – ni le pull – trop vert. Elle ouvrit en grand son armoire, essaya une douzaine de tenues différentes, varia les assortiments, les couleurs, s'observa longuement, face et profils, dos autant que faire se pouvait, et les détesta toutes. Et puis elle décida que les dessous non plus n'iraient pas. Trop sexy, trop de dentelle aussi, ce n'était pas elle, cette transparence, elle ne se sentirait pas à son aise.

Nue et indécise, elle demeura un long moment à contempler son reflet dans le miroir. Toucha son ventre, sa peau blanche. Fit une grimace puis un sourire. S'essaya en un regard langoureux et fronça son petit nez. Ramena ses longs cheveux roux au-dessus de sa tête, puis derrière, tirant pour lisser les boucles. Sortit la langue pour marquer son dépit, elle était décidément trop moche ce soir. Et pour commencer ses seins étaient trop petits, il n'aimera pas mes seins ! Elle s'arrêta un temps infini sur cette pensée, jusqu'à ce qu'elle eut rongé tout son courage. Et soudain elle eut froid, fut prise de tremblements. Elle se regarda encore et vit ses yeux tristes, son regard défait. Elle comprit qu'elle n'y arriverait pas. Elle frissonna de plus belle, et tout à coup s'effondra en pleurs sur son lit, les mains

en bouclier devant son pubis, les genoux ramenés sous son menton, incapable de maîtriser ses larmes.

Elle pleura longtemps, et puis décrocha le téléphone. Tant pis, donc... Alain ? Je suis désolée. Pour notre petit dîner d'amoureux, ce n'est plus possible... Non... Je suis au fond de mon lit avec mille de fièvre. On remet ça à plus tard. D'accord ?... Je t'adore... Moi aussi. Je t'embrasse. Oui, oui... Elle raccrocha : Quelle idiote ! Une gamine ! De nouveau ses yeux verts se brouillèrent de larmes vertes. Elle aurait voulu se gifler.

Elle pleura toutes les larmes de son corps.

Elle mit de la musique et poussa le volume. Et pleura encore.

Elle déboucha la bouteille de champagne, s'assit en tailleur sur son lit, devant son miroir, nue, désabusée, et se versa un verre. Puis un autre. Elle but à gros sanglots. Elle eut de nouveau froid.

Saoule, désespérée, dansant et chantant, riant et pleurant, elle déroula des préservatifs sur tout ce qui dans la mansarde ressemblait de près ou de loin à un sexe d'homme, à commencer par la bouteille de champagne et les deux flûtes, les bougies pour faire les chandelles. Et les quatre pieds d'une chaise retournée, les poignées de portes, le manche du balai, le combiné du téléphone et, dans le frigo, la bouteille de lait et

deux bananes. Sa brosse à cheveux, son paquet de cigarettes, ses deux pieds nus...

Elle gonfla des ballons avec les préservatifs restants et, armée d'un couteau de cuisine, les fit éclater rageusement. Ivresse et dérision. Rage de soi. Elle était anéantie. Elle ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. Elle s'en voulait d'être cette fille-là.

Elle se recroquevilla sur son lit, ses genoux étroitement enlacés, ne dormit pas.

Elle ne pleure plus maintenant.

Afin de se calmer et trouver enfin le sommeil, elle pose un doigt mouillé de salive sur son petit bouton de rose. La tête lui tourne un peu. Elle n'a pas l'habitude de boire autant.

Elle redresse la tête pour se regarder encore dans le miroir qui la domine, glacial, et s'adresse un autre sourire, coquin celui-là, et triste. Fermant doucement les yeux, elle fait lentement rouler son téton contre sa paume ouverte. Elle sent sa poitrine gonfler sous la caresse et, plus bas, s'ouvrir une fleur et renaître un espoir. Elle inspire profondément, ses lèvres entrouvertes, et, pendant qu'elle souffle, tous les muscles de son corps se détendent.

Elle s'endort.

Il lui semble qu'elle s'est assoupie depuis peu lorsque ce qu'elle prend pour la sonnerie du téléphone fait voler en éclats ses rêves de cristal. Sûrement Michèle et Emilie qui viennent aux nouvelles, songe-t-elle. Ne pouvaient pas attendre jusqu'au matin ! Vont être déçues. Elle se lève en maugréant. Elle a un peu mal à la tête.

Ce n'est pas le téléphone. On sonne à la porte. Julie fait une prière rapide pour que ce soit Alain. Une autre aussitôt, pour annuler la première. Elle ne sait pas ce qu'elle espère. Il est trois heures du matin, le cœur battant au rythme effréné de son indécision, oscillant entre espoir et désespoir, Julie interroge l'œilleton.

6

La vessie comprimée par un utérus devenu envahissant, Louise se lève pour aller uriner. Elle encaisse le premier choc au moment où dressée sur ses deux poings posés derrière elle, poussant son gros ventre en avant, elle arrache au prix d'un effort intense son postérieur à la cuvette. La contraction est soudaine, presque brutale, provoque une douleur profonde qui la contraint de se rasseoir. Son visage est blême, sa mâchoire crispée : elle avait oublié comme cela fait mal.

La douleur s'estompe lentement. Louise souffle, reprend ses esprits. Son corps se détend. Elle tente à nouveau de se lever, y parvient, chancelle un peu et doit prendre appui sur le mur. Elle souffle encore, adresse une grimace à la grosse vache qui la regarde depuis le miroir puis, à petits pas circonspects sur le parquet qui grince et craque, soutenant son ventre de ses deux mains enlacées, elle regagne sa chambre. Dans le lit, Jean-Pierre ronfle bruyamment.

Ce n'est rien, se dit-elle en se glissant sous les draps, une fausse alerte sûrement. Si ses calculs sont justes, il lui reste quatre semaines avant d'accoucher. Elle sait qu'ils sont justes : ce n'est rien, cela va passer. Elle

cherche une position confortable pour se rendormir, inspire puis expire profondément, plusieurs fois, et recommande à ce petit être en elle de prendre patience. Oui, cela va certainement passer, tente-t-elle de se convaincre encore. Cela *doit* passer. Elle ferme les yeux.

Cinq semaines se sont écoulées depuis que son médecin obstétricien, le Professeur Delhorme, cet affreux bonhomme rondouillard, l'a contrainte à un arrêt de travail. La trouvant fatiguée, il avait prétendu qu'il ne serait pas raisonnable qu'elle continue de travailler.

« Je pourrai prendre une demi-heure pour me reposer en arrivant à mon bureau le matin, avait-elle plaidé. Je m'arrangerai.

- Madame Lecourbe, avait rétorqué le médecin, ce n'est pas votre travail qui est en question, ni même le trajet qu'il faut pour vous y rendre. Votre premier enfant n'a pas quatre ans encore, si je ne me trompe, et cela implique beaucoup de fatigue.

- Non, je vous assure.

- Mais si, madame. Qui s'occupe de lui le matin ? Qui l'habille, lui prépare son petit-déjeuner, le conduit à l'école ? C'est beaucoup de travail un enfant, et vous le savez mieux que moi.

- Mais non, m'occuper de Nicolas me coûte peu d'efforts, c'est un enfant facile. Et puis, le soir, il y a

une jeune femme qui va le chercher à l'école et s'occupe de lui jusqu'à sept heures, huit heures même quand c'est nécessaire. Je suis raisonnable, vous savez. Je fais très attention.

- Madame, le soir avant de rentrer chez vous, vous faites les courses, n'est-ce pas ? Et ensuite, j'imagine, c'est vous qui devez préparer le dîner. Un peu de ménage aussi, de temps en temps, le week-end en tout cas, c'est indispensable dans une maison bien tenue, un peu de ménage. Votre maison est bien tenue, je pense ? Oui, bien entendu. Et la vaisselle, il faut bien que quelqu'un fasse la vaisselle, n'est-ce pas ? »

Elle n'avait pas du tout apprécié la manière arrogante avec laquelle le Professeur Delhorme se permettait de porter un jugement aussi tranché sur sa vie. Elle comprenait ses sous-entendus, voyait bien comme il se délectait à la réduire au cliché simpliste de la petite ménagère exploitée par son mari. Que savait-il de sa vie ? Oui elle aurait aimé que son mari passe davantage de temps à la maison, avec elle et avec son fils – avec son fils surtout, bien sûr –, mais ainsi est la vie, faite de contraintes et de choix qu'il faut faire et qui parfois sont déplaisants. Qui était-il ce médecin pour juger de cela ? Elle s'en était voulu de n'avoir pas eu le cran de le remettre à sa place. Elle aurait dû se rebeller, ne pas le laisser la malmené de la sorte. Au

lieu de cela elle s'était contentée d'adopter une attitude humble, presque contrite.

Comment faire autrement ? Allongée sur la table, les jambes calées dans les étriers et les cuisses largement ouvertes sur son intimité, elle n'était guère en position de tenir tête à un homme désagréable qui, debout devant elle et une main posée à plat sur son ventre, s'en allait de l'autre tâter ses entrailles avec une nonchalance exactement professionnelle. Lorsqu'il s'agit d'affirmer sa personnalité, il est sans nul doute des positions plus avantageuses et des circonstances plus opportunes.

« Dès que mon mari rentre de son travail, avait-elle émis tout de même, il est aux petits soins avec moi. Il s'occupe de tout, il a compris, vous savez, qu'il me faut un peu de repos en ce moment.

- Oui, c'est évident, avait marmonné le Professeur. Dites-moi donc, Madame Lecourbe, il arrive à quelle heure le soir, ce mari tellement attentionné que vous semblez avoir ? »

Le coup l'avait laissée muette. Comment osait-il ? Une telle condescendance ! Les larmes lui montèrent aux yeux. Et l'envie de le griffer au visage. Réalisant qu'il frôlait l'incident, le médecin avait ôté ses doigts et, se débarrassant de son gant en le retournant avec ce petit mouvement sec qui la fait invariablement sursauter, il avait conclu :

« Je cherche seulement à vous faire entendre la chose suivante, Madame Lecourbe : que vous vous en rendiez compte ou non, vos journées de mère de famille sont chargées, trop chargées compte tenu de votre état. Examen clinique fait, le col de votre utérus ne semble pas devoir forcément résister à l'addition d'autres fatigues. Il est impératif donc qu'à compter de ce jour vous cessiez de travailler. Voilà, vous pouvez vous rhabiller maintenant.

« Vous savez, avait-il encore précisé, ma seule préoccupation est que vous parveniez sans encombre au terme de votre grossesse. Il s'agit que votre enfant naisse dans les meilleures conditions, et je crois devoir penser que c'est ce que nous voulons tous les deux, n'est-ce pas ? »

Elle avait acquiescé, évidemment.

Les premiers jours, elle était restée chez elle à se morfondre, errant d'une pièce à l'autre de son grand appartement et pourchassant un chiffon à la main d'improbables nids de poussière. Armée d'un coton-tige, elle alla jusqu'à dépoussiérer les prises électriques. Elle lessiva les rideaux, battit le paillason, repassa les cravates, les slips et les chaussettes de son mari, astiqua les jouets de son fils et récura deux fois l'aquarium. Elle était peu sortie, sinon pour faire les courses. Un matin elle avait eu l'idée d'aller au musée,

mais n'avait pas donné suite, prétextant que quitte à s'ennuyer elle pouvait aussi bien rester chez elle. Elle était allée au cinéma, une fois, s'était endormie dans une position inconfortable après seulement dix minutes de projection, s'était réveillée avec un insupportable mal de dos et était sortie en se promettant de ne pas renouveler l'expérience. Elle avait essayé de se remettre à lire, avait lu une vingtaine de pages dans une dizaine de livres et puis s'était ennuyée encore.

Après dix jours de désœuvrement et de vaines tentatives pour tromper l'ennui, l'idée lui vint d'utiliser ce temps dont elle ne savait que faire pour aménager la chambre du bébé. Il s'agissait de transformer la chambre d'amis, où aucun ami n'avait jamais dormi, en chambre d'enfant. Avec l'aide du concierge, Jean-Pierre débarrassa la chambre du vieux divan qui l'occupait, à la suite de quoi il fallut à Louise près d'une semaine pour achever de vider une pièce qui au fil des ans avait fini par faire office de débarras. Elle ne ménagea pas sa peine, jeta beaucoup et fit quelques caisses de bibelots et de babioles qu'elle descendit à la cave. Quand elle eut fait place nette, elle entreprit de lessiver les murs.

Juchée sur un petit escabeau, travaillant avec entrain et bonne humeur, écoutant de la musique sur un petit poste de radio et reprenant à tue-tête les refrains de ses chansons favorites, Louise se régala du sentiment

d'être enfin davantage mère que pondeuse. Elle se demandait comment elle avait pu se sentir si seule et s'ennuyer tellement alors qu'elle avait ce bébé en elle qui lui tenait si pleinement compagnie, un bébé auquel elle parlait maintenant à longueur de journée, une petite fille à qui elle avait mille choses à dire tous les jours. Une petite fille ! C'était arrivé comme ça, tout naturellement, alors qu'elle rebouchait les quelques fissures que le lessivage avait laissé apparaître : le bébé avait cogné dans son ventre et elle avait compris aussitôt que c'était une fille. Elle se mit à penser 'elle', à rêver 'elle', à murmurer 'ma petite fille' en tapotant tendrement sur son ventre.

Elle n'en avait rien dit à Jean-Pierre. Il se serait moqué d'elle et aurait raillé ce qu'il nomme les excentricités ridicules de sa bonne femme. Aucun doute même qu'emporté par la déception de n'avoir pas un deuxième garçon, il aurait fini par se mettre en colère contre un comportement qu'il aurait qualifié de ridicule et de puéril. Elle enduisit puis ponça les quatre murs et, hier soir, après y avoir passé le week-end, elle avait enfin terminé d'étirer la seconde couche de peinture blanche. Elle s'était couchée épuisée mais heureuse, impatiente déjà d'être au lendemain et d'entamer ce qui s'annonce comme la partie la plus excitante de son entreprise.

Elle a résolu de peindre une fresque sur le mur du fond, celui qui fait face à la fenêtre et auquel s'adossera le berceau. Bien qu'elle y ait réfléchi tous les jours ces dernières semaines, elle n'avait, hier soir encore, qu'une vague idée du genre de fresque qu'elle souhaitait. Des couleurs vives, elle n'était certaine que de cela – car les enfants aiment les couleurs vives. Et puis hier soir donc, alors que son mari entreprenait de la pénétrer, un arc-en-ciel s'était étiré, majestueux, sur le rideau velouté de ses paupières closes. Un arc-en-ciel, déployé d'un bout à l'autre du mur, tel un abri de couleurs au-dessus du berceau de son bébé... Ils avaient joui ensemble, sans bruit, longuement. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas eu de plaisir. Un arc-en-ciel donc.

Elle est sur le point de se rendormir lorsqu'une deuxième contraction lui déchire les entrailles et la soulève de son lit. Il lui semble cela dure moins longtemps cette fois, une réplique sans doute, d'ailleurs voilà, c'est passé. Tout ira bien. Comme cela fait mal tout de même !

Jean-Pierre ronfle toujours. Louise pose un œil attendri sur son mari, ce n'est pas si souvent qu'il dort aussi paisiblement, se dit-elle. Lui aussi peut-être aura pris un peu de plaisir. Le professeur Delhorme avait formellement déconseillé les rapports sexuels, mais de cela non plus elle n'avait pas osé informer Jean-Pierre,

pas plus d'ailleurs qu'elle n'avait confié au médecin que son mari est torturé par un état d'érection quasi-permanent qui rend problématique le respect d'une telle recommandation. « Une espèce de maladie d'amour, docteur » – c'est du moins comme cela qu'elle aime à se figurer l'affection dont souffre son mari, affection dont elle serait l'indispensable médecine. Elle n'avait rien dit, ni au médecin ni à Jean-Pierre, et ce dernier continue de le lui mettre chaque soir.

Oui sûrement, c'est ce plaisir qu'elle a pris tout à l'heure qui aura déclenché les contractions, songe-t-elle. Elle aurait dû prendre garde de ne pas jouir. Elle se le tiendra pour dit et si dans les semaines à venir seul Jean-Pierre doit prendre du plaisir, elle peut bien faire ça pour son bébé. Après la naissance de Nicolas déjà, et la déchirure de son périnée, ils avaient été contraints d'interrompre leur activité sexuelle. Cela avait été une période difficile pour Jean-Pierre, elle l'avait rarement connu irascible à ce point. Un rien le mettait en rage et sur la fin elle osait à peine lui adresser encore la parole. Le pire c'était la nuit, il trouvait difficilement le sommeil, ne dormait pour ainsi dire plus et chaque soir, avant de se résoudre à venir s'allonger près d'elle, il arpentait longuement le salon et poussait de temps à autre d'indescriptibles grognements. Elle se souvient d'une nuit en particulier

où, réveillée par des bruits sourds, elle l'avait trouvé assis sur le sol de la salle de bain, nu sur le carrelage et pressant des deux mains sur son bas-ventre. Il balançait lentement le tronc d'avant en arrière, sa tête allant frapper contre le mur, et on aurait dit un gorille neurasthénique recroquevillé au fond de sa cage.

En vérité, le soir de la délivrance avait été un grand soir. Ils avaient fait l'amour trois fois dans la nuit, s'étreignant d'abord fougueusement, puis plus tendrement, échangeant à l'envi d'improbables caresses... Il avait même embrassé son sexe, chose qu'il ne lui avait jamais faite. Louise rougit à ce souvenir, et pour la troisième fois son ventre se ramasse en boule devant elle, tandis qu'une douleur fulgurante lui lacère les flancs. Elle croit s'évanouir tant la souffrance est vive. Mordant ses lèvres à pleines dents, elle se cabre pour étouffer un cri – ne pas réveiller Jean-Pierre ! Une goutte de sang perle sur sa langue et son goût sucré envahit sa bouche. Se remémorant un apprentissage vieux de quatre ans, elle se met à haleter comme un petit chiot essoufflé, réprimant tant bien que mal les petits couinements qui lui viennent malgré elle. La douleur s'atténue un peu, s'efface lentement, puis disparaît tout à fait. Louise croise les mains sous son ventre, ferme les yeux, essaye de retrouver une respiration normale. Cela ne

passera donc pas ? s'inquiète-t-elle pour la première fois.

Elle n'arrive pas à croire que cela puisse lui arriver maintenant. Pas déjà. Nicolas était né deux jours après terme et elle était convaincue qu'il en serait de même cette fois-ci. Elle commence à en douter. Elle doit se calmer, se détendre, enrayer au plus vite le processus. Les ronflements de Jean-Pierre la dérangent maintenant. Elle pince doucement son nez jusqu'à ce qu'il étouffe un peu, grogne et réajuste sa position sur l'oreiller. Les ronflements cessent un temps puis, précédés par quelques borborygmes, reprennent de plus belle. Elle ne parviendra pas à se rendormir.

Louise compte encore cinq contractions qui sont autant de douzaines de poignards plantés et retournés dans son ventre, puis seulement se décide à réveiller son mari. Elle sait maintenant qu'elle va accoucher. C'est un peu tôt, elle est heureuse quand même. Une petite fille.

Aussitôt Jean-Pierre prend les choses en main. Il râle bien un peu parce que Louise choisit d'accoucher le jour où bien entendu la voiture est au garage, « Voilà bien les bonnes femmes » marmonne-t-il en rejetant les draps à ses pieds, mais ce n'est que pour la forme. Il est ce qu'on appelle un homme d'action, pas homme à paniquer, ni même à s'émouvoir démesurément parce

qu'un enfant est sur le point de lui naître. Tandis qu'il urine à gros bouillons, il dresse mentalement la liste des tâches qu'il doit accomplir, son plan de bataille.

Dans la salle de bain, il s'asperge le visage d'eau glaciale, se rince la bouche et se passe rapidement les mains dans les cheveux afin de les remettre en ordre. Il hésite, puis renonce à se raser. Dans la chambre, il recommande à sa femme de s'occuper de son bagage, puis décroche le téléphone et appelle un taxi. Il s'habille. Dans la cuisine, il ingurgite un grand verre de jus d'orange. Avisant un quignon de pain qui traîne, il l'avale, ainsi que deux rondelles de mortadelle et un gros morceau de fromage. La bouche encore pleine, il grimpe alors un étage pour aller solliciter les services de Julie. Il espère qu'elle sera là, mais ce n'est pas son genre de découcher, croît-il savoir.

Il ne sait rien d'elle en réalité. Quatre ans plus tôt, il s'était réjoui de l'arrivée de la jeune fille dans la mansarde, elle lui avait plu, l'avait émoustillé même, et cela faisait longtemps à vrai dire qu'il ne lui était pas arrivé d'avoir le sentiment de bander pour quelqu'un. Il ne s'était pas caché d'ailleurs qu'à s'attacher les services de la jeune fille il spéculait que la situation pût s'avérer avantageuse quant au soulagement de sa turgescence. Les mois ont passé sans que cependant il n'ait pris le temps de se rapprocher de la jeune fille. Il

la voit plutôt rarement et lorsqu'il lui arrive de la croiser à l'occasion, dans les escaliers de l'immeuble le plus souvent, leurs brèves conversations demeurent empreintes d'une courtoisie convenue, registre somme toute assez peu propice à la séduction. Aussi, bien que Julie demeure quant à elle considérablement intimidée par cet homme bourru et autoritaire, qui possède selon elle un faux air du Jean Gabin de *Quai des Brumes*, à aucun moment il n'a été donné à la jeune fille de soupçonner la tension qui règne dans les pantalons de son logeur. Jamais elle n'a eu à se plaindre d'une quelconque trace de concupiscence dans son comportement à son égard, et elle ne s'attend pas non plus à ce qu'une telle chose puisse un jour se produire.

Elle n'éprouve de fait aucune inquiétude à ce sujet lorsqu'elle découvre, tassé par l'œilleton, le visage encore ensommeillé de Monsieur Lecourbe.

« Bonsoir, Monsieur Lecourbe », fait-elle en entrebâillant sa porte, soulagée en définitive que ce ne soit pas Alain.

Les effets de l'alcool ne se sont pas tout à fait dissipés. Sa langue est lourde et la tête lui tourne. Elle s'accroche à la poignée pour éviter de tomber et étouffe un léger gloussement quand elle prend conscience de la présence inopportune du préservatif sous sa paume. Sur ses pieds également ! Le sang lui monte au visage :

« Bonsoir, Monsieur Lecourbe », répète-t-elle pour reprendre contenance.

Mais Monsieur Lecourbe reste silencieux, la regarde fixement, l'air presque surpris, au point que l'on pourrait croire que c'est elle qui est venu sonner à sa porte au milieu de la nuit. Ses yeux parcourent le corps de la jeune fille, lentement, comme sans y penser – mais il y pense justement ! –, puis reviennent se fixer sur son joli minois. De plus en plus gagnée par la gêne, Julie tire pudiquement sur le bas de son ticheurte afin de cacher autant que faire se peut le haut de ses cuisses, ce qui n'a pour effet que de révéler davantage sa petite poitrine.

« Jean-Pierre, appelez-moi Jean-Pierre », fait-il mécaniquement, sans conviction.

Il préfère qu'elle l'appelle par son prénom et entre eux le dialogue est convenu, qui meuble de son austérité leurs brèves et rares conversations : « *Bonjour, Monsieur Lecourbe. – Bonjour, Julie. Vous pouvez m'appeler Jean-Pierre, vous savez. – Oui ? – Oui, vraiment, cela me ferait grand plaisir. – C'est entendu alors, la prochaine fois... – J'y compte bien, Julie. Au revoir. – Au revoir, Monsieur Lecourbe.* »

Julie ne s'y fait pas. Autant elle est passée facilement de Madame Lecourbe à Louise, autant elle éprouve une certaine réticence à appeler par son prénom son colosse de mari. Son regard bleu presque

blanc l'intimide et l'impressionne. Elle l'aurait trouvé plutôt bel homme en réalité, elle trouve qu'il émane de son austérité et de sa froideur un certain charme, on croirait cependant qu'il s'est mis au défi de ne jamais sourire.

À cette heure de la nuit, barbouillé à la fois par de larges cernes et une ombre de barbe, il semble plus jeune qu'à l'accoutumée, plus tout à fait Monsieur Lecourbe, costume sombre, cravate nouée serrée autour du cou et chaussures vernies qui crissent sous ses pas. Elle perçoit dans son regard plus d'émotion que d'ordinaire, une émotion qui contraste avec son habituelle raideur, il est plus humain tout à coup, moins sûr de lui, plus que jamais Jean-Pierre Gabin, songe-t-elle.

« Louise, ma femme... Elle est sur le point d'accoucher », se lance-t-il, décidant que l'heure et l'urgence de la situation justifieront l'absence de préliminaires : « Nous devons partir à la maternité. Je me demandais s'il vous serait possible de vous occuper de Nicolas ? Cette nuit, je veux dire, et aussi les trois ou quatre jours qui viennent. Cette nuit en tout cas... Il s'agirait que vous vous installiez à la maison pour quelques jours. Vous dormiriez dans notre chambre. Quant à moi je prendrai le canapé, dans le salon. Je rentrerai assez tard de toute façon, et je partirai tôt le matin, j'ai beaucoup de travail ces temps-ci. Et je peux

aussi bien dormir à l'hôtel si vous préférez. Qu'en dites-vous ? Cette nuit en tout cas ? »

Il n'est pas à son aise visiblement. Il n'est pas homme à demander un service et malgré les précautions oratoires qu'il a tenté de prendre, il s'est montré péremptoire. Il s'en rend compte. Aussi aurait-il préféré avoir eu le temps de négocier avec la jeune fille le service qu'il lui réclame. Il s'en veut à présent de ne l'avoir pas fait, il aurait voulu éviter des attermolements qu'il a en horreur. Un montant aurait été convenu et il n'aurait eu qu'à lui dire que voilà, c'était l'heure. À sa décharge, Louise n'est qu'au début de son neuvième mois de grossesse et il pouvait légitimement penser disposer d'un peu de temps encore avant d'avoir à se préoccuper d'anticiper sur ce genre de détails. Mais il déteste que les événements le bousculent.

À son grand soulagement, Julie accepte. « Je prends quelques affaires et je descends », dit-elle, et Jean-Pierre ne s'attarde pas davantage. Il dévale les escaliers, s'étonnant à part lui du désordre qui règne dans l'appartement de sa jeune locataire. En vérité il a surtout été troublé par les aréoles brunes qui s'imprimaient dans la légère transparence du ticheurte de la jeune fille, il aurait aimé pincer ses tétons, passer la main sur ses longues jambes blanches... Il faudra

que je passe la voir plus souvent, songe-t-il en poussant la porte de son appartement.

« Est-il nécessaire de réveiller Nicolas ? » s'informe-t-il aussitôt auprès de Louise.

Elle pense que non, mais, réflexion faite, lui est d'un avis contraire et il entre dans la chambre de l'enfant. Il reste un court instant à contempler le sommeil de son fils, puis le réveille et lui annonce la naissance imminente d'un petit frère ou d'une petite sœur. Il l'informe de leur départ pour la maternité et de l'arrivée de Julie qui s'occupera de lui durant leur absence, il répond hâtivement aux questions du petit garçon, puis l'enjoint de se rendormir. Il a laissé la porte ouverte sur un trop mince filet de lumière.

Dans le taxi, Louise rompt la poche des eaux, se répandant aussi en excuses.

Lissant son épaisse moustache, le chauffeur évalue dans le rétroviseur les dégâts subis par sa banquette, puis observe attentivement la responsable. Malgré sa colère légitime, il estime qu'il serait indécent de gifler la petite dame, une cliente tout de même. Il grommelle que ce n'est pas bien grave, rajuste sa casquette et en lui-même s'enorgueillit de sa mansuétude, misant avec raison que le pourboire saura être à la hauteur des circonstances.

Ce n'est qu'au moment où la porte de la salle de travail se referme sur Louise que Jean-Pierre, désœuvré soudain, se souvient de Julie, ses tétons timides, la blancheur nacrée de ses cuisses et aussi, souvenir fugace, les étranges chaussettes qu'elle portait aux pieds. Il ressent une grande fatigue. Dans le hall de la maternité, l'horloge indique quatre heures du matin. Il tourne en rond dans la salle d'attente, maugréant contre son érection.

*

Elle ouvre des yeux étonnés, et les referme aussitôt : trop de lumière, trop d'ombres aussi dans le monde. Ce sont ses lèvres ensuite, diaphanes, fines comme un dernier quartier de lune, qui semblent se décoller, s'écarter comme à regret l'une de l'autre. Un court instant sa bouche demeure silencieuse, hésitation légitime, mais la vie est impatiente qui s'engouffre d'un coup et emporte tout sur son passage. L'air incandescent se propage dans le petit corps de l'enfant et fuse jusqu'aux poumons, puis au cœur, et de là, charriée par un sang bouillonnant, parvient au cerveau qui s'embrase. Le petit visage de la petite fille se crispe, soudain se tord sous l'effet de la grande douleur qui la déchire, elle crie, elle respire, elle est vivante.

Sept heures vingt, note la sage-femme après avoir coupé et noué le cordon. Elle présente le nouveau-né à sa mère :

« Bonjour, mon Elise », souffle Louise en l'accueillant timidement entre ses bras.

Elle lui adresse un sourire tremblant. Elle ne pleure pas. Elle est fatiguée, vidée, comme anesthésiée par les efforts et la souffrance. L'émotion est là pourtant, en elle, vibrante ; et elle sert contre son sein cette chose gluante et hurlante qui est son enfant. Elle murmure : « Mon bébé, mon tout petit bébé. Ma petite fille. »

Jean-Pierre a reçu la permission d'entrer. Il prend la main de sa femme et regarde avec un mélange d'étonnement et d'incrédulité le petit être chétif qui est sa fille et dont la bouche aveugle déjà cherche compulsivement sa pitance. Une fille ! Jean-Pierre voudrait la toucher, s'assurer de sa réalité, mais il n'ose pas. Il voudrait l'aimer tout de suite et infiniment, comme un père aime son enfant, mais il se rend compte que ce qu'il ressent et lui tord les tripes n'est que l'intense et vulgaire fierté du géniteur. Cette vie est un peu son œuvre, pense-t-il, et ce petit peu flatte son orgueil et glorifie sa virilité.

L'amour viendra plus tard, sans doute, se rassure Jean-Pierre qui au fond de lui-même se sent bien incapable d'aimer cette petite chose. Il embrasse sa

femme du bout des lèvres, lui dit merci – que dire d'autre ? Des mains gantées enlèvent Elise, l'arrachent au sein de sa mère, ce sein qu'elle venait pourtant d'accrocher, mais il est temps pour elle de subir ses premières tortures, s'acquitter de son droit d'entrée.

La petite fille pleure et les deux parents sentent leurs cœurs de parents se serrer dans leurs poitrines. Ils se tiennent par la main et se regardent et se disent qu'ils s'aiment. Illusion. Magie éphémère de l'instant.

« Elle est belle, n'est-ce pas ? dit Louise.

- Une merveille », confirme Jean-Pierre qui n'a pas eu le temps de bien regarder la petite fille.

Qu'importe ! Il a le temps. Des années...

Pour l'heure une infirmière lui signale qu'il doit aller compléter quelques formulaires pour l'admission de l'enfant. Il s'exécute, s'en va accomplir son premier devoir de père.

Louise se retrouve seule, vraiment seule : le ventre creux – vide surtout. Elle profite de ce répit pour débrouiller les fils de ses sentiments. Car il y a, qui la submergent, bonheur et émotion, et cette euphorie douce qui la transporte. Il y a le soulagement aussi, car elle appréhendait les douleurs de l'accouchement ; et puis une étrange et indéfinissable envie de pleurer, qui l'opresse, ce sentiment de vide et de solitude, ce sentiment envahissant d'avoir été dépossédée d'une partie d'elle-même. La fatigue enfin, comme une

brume qui alourdit son cœur. Tous ces sentiments, toutes ses sensations se mêlent en elle, occupent chaque frémissement de son âme, mais il y a autre chose encore, comme une sensation d'urgence qui palpite sournoisement dans ses tripes, un poison qui infecte lentement ses sens et corrompt l'une après l'autre toutes ses pensées. Elle tente de contenir l'angoisse qui couve, qui gronde maintenant en son sein, qui éclate avec fracas dans son crâne et plus rien d'autre ne compte désormais que l'apparence fragile du petit bébé rougeaud et décharné qu'elle a mis au monde.

Elise a marqué un temps avant de crier, il lui semble à présent que cela a duré une éternité avant qu'elle ne respire. Trop longtemps, se dit-elle avec effroi. Elle est trop petite, trop fragile ! Et Louise a remarqué l'empressement de la sage-femme quand elle lui a enlevé sa petite fille... Que se passe-t-il ? L'angoisse déferle, se meut en panique. Elle respire avec peine, suffoque, voudrait hurler. Rendez-moi mon enfant !

Elle n'y parvient pas et elle gémit doucement, et pleure, recroquevillée sur son lit. Rendez-moi ma petite fille. Et lorsque la sage-femme revient, Louise comprend que son sourire est une feinte. Elle l'interroge du regard.

Elise mesure quarante-six centimètres, pèse deux kilo et cent vingt grammes, annonce la sage-femme. Ce

n'est pas beaucoup et la petite fille a été placée dans une couveuse afin de maintenir sa température. On va la surveiller un peu, simple précaution, et d'ailleurs elle ne devrait pas y rester plus de quelques heures, la nuit tout au plus.

« Comment va-t-elle ? chuchote Louise d'une voix rauque qui s'échappe avec peine de sa gorge. Comment va ma petite fille ?

- Rassurez-vous madame, tout ira bien. Elle est menue, mais elle prendra vite du poids, vous verrez. Votre enfant va bien.

- S'il vous plait, je voudrais la voir.

- Nous allons commencer par expulser ce placenta, explique la sage-femme, appuyant des deux mains sur le ventre flasque de Louise. Il n'a maintenant plus rien à faire dans votre utérus. Ensuite on vous amènera votre bébé. D'accord ? Préparez-vous, attention, poussez ! »

Louise et Elise se sont endormies. Jean-Pierre reste quelques instants à regarder l'enfant à travers la vitre de la couveuse, frappé par la ressemblance entre la petite fille et sa mère. Le même petit nez pointu, la même bouche finement dessinée, les mêmes pommettes légèrement saillantes. Il sourit à l'enfant et dépose un baiser furtif sur le front de sa femme. Il

murmure rapidement trois mots tendres à son oreille, puis s'en va. Il lui faut aller travailler maintenant.

Les yeux mi-clos à l'arrière de son taxi, Jean-Pierre se souvient de l'émotion qui l'avait étreint après la naissance de Nicolas, cet élan d'amour. Il a le sentiment que cette fois c'est différent, moins puissant en tout cas. C'est étrange, songe-t-il, comme avec l'âge on s'habitue à tout. Mais la vérité est que l'idée d'avoir une fille le déroute, l'inquiète même un peu, il n'a aucune idée de ce que peut signifier pour un homme d'avoir une fille, d'être son père. Ce n'est pas même qu'il aurait espéré un autre garçon, il n'avait tout simplement pas envisagé que cela pût être autrement. Un garçon, se dit-il, c'est facile d'être son père, presque instinctif, ça semble plus naturel en tout cas. Il ne s'agit en somme que de reproduire un schéma connu, instaurer une relation simple et franche, fondée sur l'autorité du père et l'exemple donné au fils. Une relation d'hommes en quelque sorte. Mais une fille ? Il ne se sent pas suffisamment armé pour se confronter à l'éducation d'une fille. Peut-être faudra-t-il mieux qu'il laisse ce soin à Louise, se dit-il, une mère avec sa fille, un père avec son fils, il y aurait une certaine logique à cela.

Pensif, il jette un œil par la fenêtre du taxi et observe les femmes, perchées sur leurs talons hauts, qui avancent souriantes et sûres d'elles-mêmes. Les arbres

sont en fleurs. À la terrasse des cafés, des hommes en bras de chemise trempent leurs tartines dans leur café en plissant les yeux pour filtrer les rayons blancs du soleil. Le regard de Jean-Pierre s'attarde un instant sur les jambes d'une jeune femme qui, dissimulée derrière un arbre, remonte discrètement ses bas. Le printemps s'est installé cette fois, et mis à part quelques graffitis, çà et là sur les murs, on ne voit pas la trace du climat insurrectionnel dont les images témoignent soir après soir à la télévision.

Lui aussi a remarqué comme la petite fille est menue. Sa venue au monde n'aura pas causé trop de dégâts à sa mère, songe-t-il. Aussi n'aura-t-il vraisemblablement pas longtemps à patienter avant de pouvoir recommencer à user de ses prérogatives maritales. Quelques jours tout au plus... Quelques jours quand même ! grimace-t-il en pressant sur son sexe qui dresse la toile de son pantalon de sa raideur inébranlable. L'idéal serait qu'il trouve une solution pour franchir ce gué. Il n'y croit pas cependant, il n'a connu d'autres bras que ceux de sa propre femme, n'a jamais pu, jamais su en approcher une autre – et il ne s'agirait plus à son âge d'avoir à payer.

« Voilà, c'est ici », indique-t-il au chauffeur.

Jean-Pierre extirpe son imposante carcasse du véhicule, rajuste sa mise, tire sur sa veste – toujours

cette crainte que sa tension pénienne ne se voie – et règle la course. Il est temps pour lui d'aller travailler.

7

Julie n'a aucune nouvelle de la maternité. Elle ne sait rien de l'accouchement de Louise et ignore même si celle-ci a accouché. À son réveil, Nicolas s'étonne de trouver Julie à côté de lui, dans le lit de ses parents, elle lui rappelle brièvement les événements de la nuit et le petit garçon fait : « Ah oui ! je me rappelle », puis il change de sujet.

Au cours du petit-déjeuner, et plus encore maintenant sur le chemin de l'école, Nicolas se montre plutôt prolix. Il bavarde, sans rien dire de particulier, avec entrain, comme pour se débarrasser de mots dont il n'a pas l'utilité et qui l'encombrent, comme s'il ressentait le besoin de se délester du superficiel et de l'anecdotique avant de pouvoir atteindre à l'essentiel qui le tourmente, qui se trouve comme coincé en travers de sa gorge et qui s'agite jusqu'à par moments lui faire mal dans l'estomac. Julie le connaît bien, il suffit de le laisser se vider, de savoir que les paroles importantes viennent ensuite.

Main dans la main, ils avancent lentement sur le chemin de l'école et on les dirait ralentis par la brume, tenace ce matin. Le soleil ne chauffe guère, il a dû même pleuvoir un peu tout à l'heure car le bitume est

humide sous leurs pas. Nicolas discourt à n'en plus finir et Julie ne parvient à l'écouter que d'une oreille distraite, incapable de garder son attention à l'enfant. Elle a peu dormi cette nuit, a eu son propre lot d'émotions. Elle est fatiguée et le flot des paroles de l'enfant ne lui parvient qu'à travers l'épais brouillard de ses propres pensées vagabondes. De temps à autre, quand elle croit détecter que le petit garçon l'interroge, à un silence prolongé ou parce qu'il a tiré sur sa main pour s'assurer qu'elle l'a bien entendu, Julie répond évasivement, oui ou non, un peu au hasard. Le petit garçon semble s'en satisfaire, qui déroule imperturbablement le fil de sa logorrhée.

Ils sont parvenus à proximité de l'école quand, déchirant un large pan de brume, le soleil les inonde de sa chaleur soyeuse. Il fera beau tout à l'heure, se réjouit Julie. Tout paraît tellement plus facile sous le soleil – à Paris plus qu'ailleurs, songe-t-elle. Quelques rayons suffisent pour que la ville tout entière semble renaître au bonheur, les murs paraissent moins gris, les pigeons moins sales et les Parisiens plus gais, plus vivants, moins accablés par le poids du quotidien. Elle-même déjà sent un peu de sa fatigue qui l'abandonne, comme aspirée par la paille d'un rayon de soleil : elle n'en dormira que mieux sans doute, tout à l'heure.

« Lulli, je ne vais pas pleurer aujourd'hui pour entrer dans l'école. Non, je ne vais pas pleurer. »

La voix de Nicolas, posée et lourde, ramène l'attention de la jeune fille. Elle regarde le petit garçon avec étonnement, son visage étrangement grave soudain. Elle ne comprend pas ce qu'il veut dire, il est arrivé souvent qu'elle l'accompagne à l'école, elle ne l'a jamais vu pleurer pourtant.

« Tant mieux », fait-elle en l'embrassant. Puis, le poussant vers le portail : « Dépêche-toi. La cloche a sonné, tu vas être en retard.

- Je ne vais pas pleurer, insiste-t-il. Je ne vais pas pleurer parce que je ne suis plus un bébé maintenant.

- Oui Nicolas, bien sûr. Et tu sais ce que je crois moi, c'est que ça fait longtemps que tu n'es plus un bébé. »

Elle observe le petit garçon. Ainsi, le sourcil froncé, l'air pénétré et sérieux, il ressemble beaucoup à son père. Il a grandi en effet.

Ses yeux noirs, absents, fixent un point loin derrière elle. Il semble ne pas l'avoir entendue :

« Tu diras à Maman que je n'ai pas pleuré, ce matin, dit-il encore. D'accord ? Et puis aussi tu lui diras que quand ce sera elle qui m'emmènera, je ne pleurerai pas non plus. Je ne pleurerai plus jamais pour aller à l'école maintenant. Tu lui diras ça, Lulli, à Maman, que je suis un grand maintenant. »

Julie ouvre la bouche pour promettre, mais Nicolas est déjà parti. Il se hâte de rejoindre ses copains mais,

au moment de passer le portail, il se retourne, hésite – sans doute à revenir l’embrasser, espère-t-elle – puis renonce, lui adresse un au revoir de la main et s’engouffre dans l’école. Il roule des épaules. Un petit homme déjà.

Julie prend le chemin du retour, soulagée de n’avoir plus à s’occuper que d’elle-même. S’effondrer sur son lit et dormir, dormir tout son soûl, elle n’a plus que cette idée en tête. Ensuite elle irait retrouver Michèle et Emilie, ensuite seulement, ou peut-être que non, peut-être qu’elle laissera passer l’heure du rendez-vous, pourquoi pas ? Elles supporteront bien de patienter encore quelques heures. Pour ce qu’elle a à leur raconter...

Dormir toujours. Dormir si longtemps que plus personne ne se souviendrait d’elle, qu’on l’oublie. Si seulement c’était possible... Une aubaine que sa fac soit occupée et que les cours aient été suspendus, se dit-elle, c’est comme une sorte de sursis qu’on lui accorde avant que d’avoir à s’expliquer devant Alain. Expliquer quoi ? Qu’elle n’a rien trouvé à se mettre, qu’elle a réalisé soudain qu’elle avait de trop petits seins, qu’elle a eu peur en vérité ? « Peur de quoi, ma chérie ? », dirait-il de sa voix de miel. Mais tu ne t’en doutes pas, mon chéri, vraiment ? mais de ton gros pénis bien sûr. Non, il n’y a rien à expliquer et la

perspective de cette confrontation avec Alain lui déplait terriblement.

Elle secoue la tête, ne pas penser à cela pour l’instant. Son appartement, sa chambre, son lit. Se reposer. Dormir. Et ne plus penser. Arrivée au bas de son immeuble, elle rassemble son courage avant de s’engager dans l’escalier, consomme l’énergie qui lui reste à grimper les cinq étages et c’est à peine si elle trouve la force de pousser la porte de son appartement.

Une odeur de tabac froid sature l’air confiné de la mansarde et la saisie aussitôt à la gorge. Julie esquisse un mouvement de recul. Elle avait un souvenir assez flou de l’état dans lequel elle avait laissé son appartement cette nuit, elle était loin tout de même d’imaginer à quel point ‘flou’ était le terme approprié. Elle grimace, parcourt la pièce du regard et prend quelques secondes pour se convaincre qu’elle est parvenue seule à métamorphoser son petit appartement d’ordinaire si bien rangé en un tel capharnaüm. Elle hausse un sourcil, retient son souffle et enjambe tant bien que mal les monceaux d’habits et de disques qui jonchent le sol. Feignant d’ignorer au passage les deux chaises en rotin reversées culs par-dessus têtes au milieu de la pièce, ainsi que la présence inopportune de quatre préservatifs déroulés jusqu’à la garde sur les quatre pieds cabrés de l’une d’elles, elle traverse en hâte le séjour, tire les rideaux et ouvre en grand les

deux fenêtres. Elle prend à la seconde une profonde lampée d'oxygène, pour vaincre la nausée, puis, sans vouloir prêter davantage attention au désordre, gagne sa chambre où elle ôte ses chaussures, grimpe sur le lit, met par inadvertance le pied dans un cendrier et soulève en jurant la petite lucarne qui s'ouvre dans la soupente. L'appel d'air fonctionne à merveille et il faut peu de temps pour qu'il soit à nouveau possible de respirer normalement.

Assise sur le lit, Julie défait face à la psyché son chignon. Le miroir est maculé de traces de rouge à lèvres. Beaucoup de baisers perdus, songe-t-elle, faisant une moue attristée. Elle se baisse pour ramasser une épingle à cheveux et aperçoit, sous le lit et qui se prélassent mollement dans le coton blanc de cinq de ses petites culottes, la bouteille de champagne vide. Elle la ramasse, la débarrasse en pinçant les lèvres de son capuchon de latex et va déposer le tout dans la poubelle. Elle en profite pour vider le cendrier et entame la récolte des préservatifs. Elle dormira plus tard.

Elle ne les compte pas. Roulés, déroulés, enroulés, accrochés, noués, gonflés, déchirés ou bien éclatés, et éparpillés un peu partout dans la mansarde, à mesure qu'elle les ramasse avec en définitive plus d'amusement que de dépit, les événements de la soirée lui reviennent en mémoire. Les choses lui apparaissent

cette fois sous un jour moins sombre, sa conduite sous un aspect moins infantile. N'a-t-elle pas fait preuve de maturité au contraire, s'interroge-t-elle, et même d'une certaine indépendance d'esprit ? N'a-t-elle pas en réalité agi précisément comme elle en avait l'envie, en accord avec ses sentiments ? N'a-t-elle pas simplement été honnête avec elle-même ? Et ça lui plaît d'envisager les événements de cette manière, sous un angle qui lui serait un peu plus favorable.

Il est certain qu'Alain est très déçu, amer même sans doute – et il a probablement eu du mal à s'endormir lui aussi, a dû se poser beaucoup de questions après qu'elle lui a téléphoné. Et sans doute aussi que Michèle et Emilie seront navrées, fâchées peut-être de cette ultime et pitoyable palinodie. Mais elle-même, a-t-elle même un regret finalement ? Elle marche sur un disque des *Beatles* et le ramasse, elle regarde autour d'elle sans trouver la pochette et place le disque sur le tourne-disque. Non, aucun regret.

Elle range au rythme de la musique. Une coupe à champagne a volé en éclats sur la table basse, répandant son contenu sur le petit tapis en laine. Une douzaine de mégots gisent là en position fœtale, sur ce lit de laine et de cendres humides : tapis foutu, juge Julie qui n'a pas envie de frotter. Elle n'éprouve aucun regret, pas pour ce qui concerne l'essentiel en tout cas : elle ne regrette pas de n'avoir pas couché avec Alain.

Elle est ébranlée par ce que cela implique, l'idée qu'en réalité elle n'aime pas Alain. Elle a apprécié sa réserve timide, sa tendresse maladroite, ses prévenances respectueuses et, en somme, n'a eu d'amour pour lui que dans la mesure où elle ne risquait pas grand-chose à l'aimer, pas sa virginité en tout cas. Ce garçon timoré était incapable en vérité de se douter qu'il n'aurait eu qu'à insister un peu – et si peu en réalité ! – pour qu'elle s'abandonne à lui, à son désir et au sien, qu'elle cède aux voluptés que son corps tout entier lui réclame.

Pauvre garçon ! pense-t-elle, avec une pointe de dépit qu'elle se reproche aussitôt. Pauvre garçon qui s'est adressé à son esprit quand il aurait eu tout à gagner de converser directement avec sa chair, à saisir d'autorité sa chair entre ses doigts plutôt qu'à se contenter de flatter sa peau de quelques caresses aussi timides que stériles. Elle est en colère contre lui maintenant. Elle devine trop bien comme il va réagir. Il s'efforcera de contenir sa déception, de dissimuler sa contrariété, et puis il dira que ce n'est pas grave, tout ça, qu'il comprend, qu'il ne lui en veut pas bien sûr : *après tout, nous pouvons bien attendre encore un peu*, fera-t-il. Et, l'œil compréhensif, le sourire niais, il avancera ses lèvres pour l'embrasser. L'idée même de ce baiser la dégoûte : un baiser doux et inoffensif, dégoulinant d'indulgence Elle ne peut même redouter qu'il s'emporte un instant, et la gifle pourquoi pas, ou

que simplement lui échappe une parole amère, juste le début d'une moue réprobatrice. Jamais il ne se risquerait en de tels débordements.

C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle l'a choisi, pour sa soumission, parce que sa virilité est en sommeil encore, si profondément endormie que pour l'éveiller les mille baisers de mille princesses lascives n'y suffiraient pas. Emilie et Michèle avaient raison, cent fois raison : un gamin ! Mais c'est un homme que son désir espère, dans les bras d'un homme qu'il saurait fleurir, un homme capable de franchir ce qu'elle ne sait surmonter elle-même, qui saurait passer outre ses réticences virginales. Qu'il pose seulement les mains sur elle, cet homme-là, qu'il les pose avec juste ce qu'il faut d'outrance, qu'il insiste seulement, tendrement, fermement, mais qu'il insiste surtout, elle aurait tôt fait alors de baisser la garde.

Elle a le sentiment de n'avoir jamais été aussi lucide sur elle-même. Elle ne l'aimait pas, voilà tout, pas au point de le désirer *lui*. Tout ceci se résume à cela : pas de désir, pas envie de lui. Ses tendresses tout en effleurements retenus auront su faire sauter le verrou de sa sensualité et elle lui sait gré de cela, de sa fleur éclosée, mais décidément non, ce ne sera pas lui qui en emportera les doux parfums, pas lui qui cueillera cette fleur timide qui s'épanouit en elle, tous pétales frémissants. Hier soir elle a refusé de continuer à faire

semblant, il lui faut rompre maintenant... Julie s'arrête sur cette pensée, l'examine, joue avec comme un chat tête de la griffe la souris qu'il vient malencontreusement d'occire. Étrange que l'idée de clore son histoire avec Alain ne l'attriste pas davantage. C'est tout le contraire même, elle ressent le souffle léger du soulagement, qui se déverse en elle, balayant ses derniers doutes. Elle finit de remettre son appartement en ordre dans un état de douce euphorie, dansant sur *Yesterday* avec son oreiller. Elle se sent légère. Elle glousse bêtement.

L'appartement est rangé, sa tête aussi, il lui semble. Elle termine en faisant son lit, puis va à la fenêtre fumer une cigarette. Un vent doux et tiède soulève ses cheveux. Elle ferme les yeux et laisse le soleil jouer sur sa peau, elle est heureuse que les choses se soient passées ainsi, finalement. Elle se dit que ce sera une délicate mission que de faire entendre à Michèle et Emilie que c'est en ne couchant pas avec Alain, en restant vierge qu'elle a franchi son Rubicon, et que jamais elle n'a été aussi proche de devenir femme. Il est dix heures trente, elle a plus que le temps de fourbir ses arguments. Elle s'allonge sur son lit, enfouit sa tête sous son oreiller et avant que sa peau n'ait perdu le souvenir de la fine caresse du soleil, elle s'endort, sourire aux lèvres et rêvant qu'elle est une princesse dont douze princes charmants se disputent les faveurs.

« Alors ?! » s'écrient-elles dans un bel ensemble quand elles l'aperçoivent.

Julie a aggravé son cas en les faisant attendre. Elle a dormi plus de deux heures et elle est en retard à leur rendez-vous. Elle rougit, elle qui s'était pourtant promis de ne pas rougir, qui aurait voulu montrer d'entrée la femme nouvelle qu'elle est devenue, sûre d'elle-même, assumant son corps et sa féminité, ses désirs...

« Alors ? ! » répètent-elles en chœur tandis que Julie s'assoit, rougissant de plus belle.

« Alors rien », bafouille –t-elle en baissant les yeux.

Non, pas rien pourtant. Elle se corrige :

« Rien... et aussi , tout !

- Comment ça, 'rien' ? fait Emilie.

- Comment ça, 'et tout' ? » fait écho Michèle.

Le café de la rue Cujas où les trois jeunes femmes ont leurs habitudes est bondé. On y parle fort de la suspension des cours, des manifestations qui prennent une ampleur inespérée, de l'évacuation de la Sorbonne par la police vendredi dernier, des violences policières... Le ton mêle exaltation et colère. On entend parler de généralisation du mouvement, de révolution, de solidarité avec la classe ouvrière et d'Internationale prolétarienne, de la menace d'un état policier et du danger d'une récupération bourgeoise.

De libération sexuelle aussi, pour ceux qui ne craignent pas la force de l'utopie.

« Il n'est pas venu, se lance Julie. Je n'ai pas voulu qu'il vienne. Hier, j'ai cru que je me défilais, une fois de plus, mais ce n'était pas ça. En fait, je ne voulais pas. J'étais perdue. J'ai pleuré toute la nuit, vous savez. Et puis ce matin j'ai eu les idées plus claires et j'ai compris que je ne voulais simplement pas qu'il vienne, je ne voulais pas coucher avec lui. Je lui ai dit que j'étais malade, qu'il ne vienne pas et puis j'ai bu une bouteille de champagne à moi toute seule. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'étais désespérée. J'ai beaucoup pleuré oui, trop en vérité. Mais maintenant je me sens bien, aujourd'hui je me sens... comment dire... différente.

- Elle est encore vierge », résume Michèle en écarquillant les yeux.

Et voilà, elle s'y attendait d'ailleurs. C'est tout ce qu'elles retiendront, qu'elle est *encore* vierge. Julie se détourne pour commander un jambon-beurre-cornichons et une bière. Les deux filles ne l'ont pas attendue pour déjeuner et prennent un café. Elles croyaient qu'elle ne viendrait plus, se justifient-elles, qu'elle avait préféré rester au lit avec son merveilleux amant. Julie tripote son chignon, allume une cigarette, elle savait bien que ce ne serait pas simple. Les apparences sont contre elle et elle est encore vierge en

effet. Ajouter autre chose qui ne paraisse pas uniquement la justification de cela est périlleux.

Elle essaye pourtant, elle explique que d'une certaine manière elle n'est plus tout à fait aussi vierge, puisqu'elle s'est plus que jamais rapprochée du moment où elle ne le sera plus. L'argument est douteux, elle s'en rend compte. Elle continue, sans prêter attention aux sourires de ses deux amies, lesquelles se régalent à la laisser s'engluier et se débattre dans sa rhétorique compliquée. Ce qu'elle veut dire, c'est que coucher avec Alain ne lui aurait rien apporté, au contraire, et elle doute même qu'elle aurait pu y prendre du plaisir. Mais peu importe en l'occurrence, ce qui est sûr est qu'elle serait restée la même, qu'elle ne se serait jamais interrogée ensuite sur la réalité de son désir pour Alain, comme elle l'a fait ce matin. Oui elle est encore vierge, mais ce matin elle s'est rendu compte que le véritable hymen, celui qui a un sens, il est là, dans sa tête, et c'est cet hymen-là qu'il s'agissait de déchirer, dont il s'agissait de se libérer pour devenir femme... Elle s'enferme, évidemment.

« Un hymen dans la tête, fait Emilie. Ça ouvre des possibilités passionnantes !

- Ce que je veux dire, tente encore Julie, c'est qu'aujourd'hui je suis capable de dire, de m'avouer

que je suis une femme, que j'ai des désirs, et de m'accorder le droit et la liberté de vouloir les satisfaire.

- Alain sera heureux de t'entendre, remarque Michèle avec ironie.

- Non, tu ne me comprends pas. Tu ne veux pas comprendre. Pas avec Alain justement, c'est cela que j'ai compris, mes désirs n'ont rien de commun avec Alain. Il me permettait seulement de rêver, de fantasmer. Il a permis à mes désirs de croître, peut-être, certainement, pourtant en aucun cas il n'aurait pu les satisfaire. Je n'avais pas envie de lui.

- De qui alors ? interroge Emilie.

- Je ne sais pas. L'important n'est pas là, l'important est que j'ai renoncé à être une enfant en acceptant de devenir femme, je veux dire femme autrement que comme ma mère qui n'est devenue femme qu'en devenant épouse et mère, en aliénant son corps et en asservissant ses désirs, et en les réprimant sans doute. Elle n'a été femme qu'à travers son mari, mon père, et je ne suis pas certaine qu'elle l'ait jamais désiré. Mais moi j'ai résolu d'assumer ma féminité, d'être femme par moi-même, librement et indépendamment des hommes, de ce que les hommes voudraient que je sois en tant que femme. J'ai réalisé ce matin seulement que c'était cela que je voulais, être libre.

- Je la trouve assez convaincante, dit Michèle. Il y a en effet comme un parfum de liberté dans les paroles

de notre Julie d'aujourd'hui. Mais tout de même Julie, cette histoire de dépuçelage de l'esprit...

- Mais c'est vous qui vouliez absolument du dépuçelage, proteste vivement Julie, jusqu'à presque me convaincre que c'était ça qui importait : rompre l'hymen à tout prix. Mais ce que je viens de comprendre justement, c'est que vierge ou pas il ne s'agit en réalité que de liberté, et la liberté c'est d'abord dans la tête qu'elle se gagne.

- Et tu penses réellement qu'en un seul jour..., commence Emilie.

- Du moment que c'est ce qu'elle ressent, la coupe Michèle. La liberté finalement, ce n'est rien d'autre que le sentiment d'être libre.

- Oui, c'est exactement ça, approuve Julie avec enthousiasme, heureuse de ce petit soutien. Cette liberté, je la ressens, je la sens couler dans mes veines. Je n'ai plus peur, vous comprenez ?

- Oui, jolie Julie, fait Emilie, mais tu ne peux pas sérieusement croire qu'une nuit aura pu te suffire pour conquérir cette liberté.

- Pas une nuit justement, ce sont trois années qui m'ont été nécessaires, trois années pour abattre les murs de ma prison intérieure. Cette nuit, ce matin plutôt, je me suis contentée d'ouvrir les yeux et les barreaux n'étaient plus là. Je me suis contentée d'accepter cette liberté qui a mûri en moi au cours de

ces trois dernières années. On ne change vraiment que lorsqu'on réalise qu'on a changé, non ? Ça ne prend pas tellement de temps d'ouvrir les yeux. »

Elle regarde ses deux amies avec un sourire de défi, elle empoigne son jambon-beurre, écarte d'une main légère trois cheveux rebelles sur sa joue et, satisfaite, mord à pleines dents. Peu importe finalement qu'elles soient convaincues du changement qui s'est opéré en elle, sa propre conviction s'est tout à coup muée en certitude. Elle est parvenue au moins à cela, se convaincre elle-même. Elle boit une longue gorgée de bière.

« Saurais-tu dire 'mon vagin' ? l'interroge Michèle à brûle-pourpoint.

- Comment ? fait Julie en s'étranglant.
- Comme ça, simplement : 'mon vagin'. Le dire à haute voix, en public. Ici, pourquoi pas.
- Je ne comprends pas...
- Disons que c'est une sorte de test, avance Michèle.
- Un test de liberté sexuelle, précise Emilie que l'idée semble ravir.
- C'est qu'il ne suffit pas de surmonter ses inhibitions toute seule dans sa chambre pour affirmer que l'on est libre, reprend Michèle. La liberté dans l'intérieur douillet d'une prison, ça ne signifie pas grand-chose. Les barreaux de ta prison, ils sont scellés dans le regard des hommes, Julie. Les hommes, vois-

tu, ils peuvent dire mon pénis, mon phallus, ma queue, ma bite énorme et ma grosse paire de couilles... Ils sont si fiers de leur organe, les hommes, et ils sont libres. Mais ton vagin, Julie, ils ne veulent pas t'entendre en parler, les hommes. C'est qu'ils voudraient pouvoir en user à leur guise et ils voudraient te dénier la possibilité de te l'approprier, ce vagin, que tu ne leur arraches point cette souveraineté qu'ils entendent avoir sur lui, sur ton corps et finalement sur ta vie. Sais-tu pourquoi, Julie ? Parce qu'un vagin en liberté est ce qui leur fait le plus peur, aux hommes. Alors fais-leur peur, Julie, affirme que tu as un vagin et qu'il n'appartient qu'à toi. Oui, c'est cela seulement que je te demande, de leur faire peur. »

Mon vagin ? Julie se rend compte qu'elle ne l'a seulement jamais appelé ainsi. 'Mon minou', elle dit parfois en le caressant le soir. 'Mon minou tout doux', lui susurre-t-elle timidement dans l'obscurité tranquille de sa chambre. Parfois aussi, elle pense 'mon sexe', mais c'est avec réticence, et un peu de honte aussi. 'Sexe', le mot est tranchant, agressif, si sec qu'il en devient menaçant. Mais 'vagin', le mot est pire encore, à la fois vulgaire et répugnant, sa sonorité même évoquant selon elle des chairs sanguinolentes et des odeurs fétides. Elle doit cependant admettre que c'est le terme exact, le seul qui vaille. Oui, Michèle a raison, comment pourrait-elle prétendre être femme si elle

n'est pas seulement capable d'apprécier le mot qui le plus exactement désigne le cœur de sa féminité, qui en est l'essence d'une certaine manière ? C'est dans les mots que commence la liberté, ces mots qu'on ne dit pas parce que ce serait se mettre nue, parce qu'on sent qu'à les prononcer le monde vacillerait dangereusement. Des mots vertigineux...

Délaissant son jambon-beurre, Julie avale d'un trait ce qui lui reste de sa bière. La tête lui tourne. Sa gorge est comme asséchée et les mots ne lui viennent pas, aucun mot, ils refusent obstinément de franchir la barrière de ses lèvres. Mon vagin ? Elle sait bien qu'elle est incapable de cela. Elle se met à sourire bêtement, le souffle court. Emilie prend doucement sa main :

« Ce que cherche à te dire Michèle, dit-elle en la regardant dans le blanc des yeux, c'est que nous ne sommes pas libres tant que nous ne déclarons pas aux hommes que nous le sommes. C'est qu'ils ont pris de bien sales habitudes ces derniers siècles, les hommes, au point qu'il est devenu nécessaire de leur dire ce que nous sommes pour le devenir vraiment. Simplement cela – ce qui ne signifie pas du tout que cela soit simple justement... »

Se fendant d'un large sourire, elle prend une cigarette dans le paquet de Michèle et, s'appuyant des deux mains sur la table, elle se lève, grimpe sur sa

chaise, puis de la chaise sur la table et se campe là-haut sur ses deux jambes. Elle lisse brièvement sa jupe et, les poings sur les hanches, offre un petit clin d'œil réjoui à Julie et Michèle qui l'observent, bouches bées.

Dans la salle, les ondes du silence se propagent à toute allure. Les voix deviennent murmures, puis se taisent. Les personnes occupées à manger se figent et le son des couverts sur les assiettes cesse peu à peu, puis tout à fait. Les verres renoncent progressivement à s'entrechoquer et, lorsque ceux qui devaient le faire ont terminé de se retourner, finalement, on n'entend plus que de loin en loin, ici un chuchotement, là un gloussement étouffé, et dehors, depuis le Boulevard Saint-Michel, la rumeur impénitente de la ville. Tous ont le regard rivé sur Emilie, debout sur la table, et dans ce café tout proche de la Sorbonne, en cet instant, il n'est plus un esprit pour penser à la révolution, le plus maoïste d'entre ces cerveaux échauffés ne concevant plus d'autre lendemain qui chante qu'ici et maintenant.

Il faut dire que la jupe d'Emilie est fort courte et ses jambes fort longues. Son sourire, radieux, mutin plus qu'arrogant, se promène sur la salle. Elle est belle. Elle allume sa cigarette d'un geste délicat du poignet et, jetant la tête en arrière, arrondissant doucement les lèvres, elle souffle un long jet de fumée au-dessus des têtes, puis pointe soudain son doigt en l'air. Tous les

regards suivent ce doigt, lequel s'abaisse maintenant, lentement, dessinant dans les airs une courbe gracieuse et venant pointer vers son sexe, jusqu'à presque le toucher. Et ce sont cinquante paires d'yeux soumis qui le rejoignent là, comme hypnotisés :

« Ceci, déclare-t-elle d'une voix forte et tranquille, comme énonçant une évidence, ceci est mon vagin. Oui messieurs, insiste-t-elle afin qu'on comprenne quel est son auditoire, *mon vagin*. »

Et personne ne conteste. Personne même ne songe à tourner en dérision cette surprenante proclamation d'indépendance. Le moment est solennel et le silence se prolonge, tandis que les mots qu'a prononcés Emilie cheminent dans les esprits. Alors, avant de comprendre ce qu'elle fait, Julie se lève à son tour. Elle regarde Emilie, prend la main qu'elle lui tend et, un peu tremblante tout de même, monte à ses côtés sur la table.

« Les hommes... », murmure Emilie à son oreille, désignant d'un geste circulaire une assemblée ébahie.

Julie ne lève pas les yeux. Elle est terrorisée.

« Mon vagin », articule-t-elle d'une voix hésitante, à peine audible, disposant ses deux mains à plat devant son sexe, comme pour dissimuler ce que les mots prétendent exhiber.

Elle ferme les yeux. Tout cela est ridicule, pense-t-elle. Puis elle se souvient de son père, de cette manière

qu'il avait de lui tapoter sur les fesses quand elle était petite fille, avant qu'elle n'aille au pensionnat. S'enhardissant, elle relève la tête et clame, d'une voix forte cette fois, détachant chaque mot et empoignant à pleines mains ce doux morceau de son corps dont elle parle vraiment pour la première fois :

« Mon vagin. Mon vagin m'appartient. »

Elle laisse un silence et ajoute, joignant toujours le geste à la parole : « Mon ventre m'appartient, mes seins m'appartiennent, mes fesses m'appartiennent. Mon corps tout entier m'appartient.

- Et ton âme appartient au Diable », conclut Michèle à voix basse.

Dans la salle, muette de stupéfaction jusque-là, quelques bravos se font entendre. Des voix de femmes d'abord, puis il y a une voix d'homme, relayée aussitôt par une autre. Un tonnerre d'applaudissements roule, gronde, et explose enfin, faisant trembler les murs et vibrer les tables. Des sifflements enthousiastes fusent et des verres se brisent en tombant sur le sol. Emilie et Julie s'embrassent. Trois autres jeunes femmes les imitent en montant sur les tables. Et si aucun autre événement marquant n'a lieu au cours de ce printemps-là, c'est que tout vient à l'instant de se produire.

8

Louise pose ses mains à plat sur son ventre. Elle veut être sûre que cela s'est produit, sensation étrange d'être devenue une autre – d'être redevenue elle-même en réalité, ordinaire, trivialement humaine quand hier encore le divin était en elle, l'habitait tout entière. Elle avait porté la vie, elle est plate désormais et son ventre est vide, sans vie. Il n'y a plus en elle qu'un seul cœur, le sien, solitaire, et qui cogne dans ce néant. Elle réprime une envie de pleurer, réconforte-moi, mon bébé. Elle parcourt la pièce du regard et ne voit nulle part sa petite fille. Un instant elle est prise de panique, puis se souvient que la sage-femme lui a dit qu'Elise ne serait pas avec elle cette nuit, qu'elle devait se reposer, dormir un peu pour reprendre des forces.

Voilà, elle est reposée maintenant : qu'on lui rende son bébé ! Elle se lève. Tenir sa petite fille entre ses bras, la voir vraiment, longuement, la toucher toute. Où est-elle, où l'ont-ils emmenée ? Elle vacille, prend appui sur la table de chevet et se dirige vers la porte. Sa marche est chaotique, elle a perdu l'habitude de ce corps-là, privé de ce poids devant elle qu'il fallait compenser en cambrant les reins. Et le sentiment d'aller toujours à deux.

Elle trouve la nurserie et, devant la douzaine de bébés alignés comme à l'étalage, Louise n'hésite pas : elle est là, son Elise, ses yeux noirs grands ouverts, Elise, dans sa couveuse et qui ne pleure pas.

Comme elle est belle ! Louise est saisie par son éclat. Une bulle de fierté éclate dans son cœur et elle sent un rire monter en elle comme un sanglot, un bonheur qui l'étouffe. Elle prend appui sur le mur et regarde son enfant. Elle regarde avec avidité, détaille mille fois sa merveille, et ne se lasse pas de regarder et de regarder encore. Chacun de ses traits semble avoir été le fruit d'un minutieux travail d'orfèvre, sa bouche délicatement ourlée, son nez pointu et décidé, ses pommettes saillantes ; et ses yeux noirs, son regard intense et volontaire, ses cils longs et recourbés qui lui donnent un regard rond, le regard faussement étonné qu'ont les filles. C'est une fille ! Louise s'use les yeux et le cœur à la regarder.

Sa peau est légèrement hâlée et le linge blanc qui l'emmailote rehausse encore son éclat. Comme ta peau doit être douce, murmure-t-elle avec émotion. Elle voudrait la toucher, elle a posé une main à plat sur le toit de la couveuse pour être plus près de sa petite fille, aussi près qu'il est possible encore de l'être – et Elise agite ses mains lilliputiennes comme pour capter dans l'air confiné du ventre artificiel les ondes d'amour que lui adresse sa mère. De l'extérieur maintenant. Toutes

deux se regardent avec une tendresse emprunte de nostalgie, elles se regardent, se voient et prennent conscience de leur altérité. Quelque chose a pris fin entre elles et qui ne sera plus.

« C'est un joli prénom, Elise, annonce une voix caverneuse dans son dos. Et une très jolie petite fille, ma foi. »

Louise ne peut réprimer un mouvement de recul. Petite et adipeuse, l'infirmière a tout l'air d'une sorcière – plus que son nez crochu, c'est son abondante pilosité qui la placerait au rang des phénomènes. Elle tirlipote distraitemment trois longs poils gris et frisottants qui lui sortent de l'oreille gauche, tandis que ses yeux, minuscules et chafouins, fixent la jeune mère comme pour la défier de trouver à redire à son apparence.

« Bonjour, dit Louise en se reprenant.

- Je vous ai pas fait peur au moins, fait l'infirmière en élargissant un sourire, comme pour compenser. Ne dites pas non d'ailleurs, je sais bien que je fais peur aux gens. Même à moi des fois je me fais peur. »

Elle rit d'un rire sourd et enrôlé :

« Vous me direz, au bout de quarante sept ans, je devrais m'être habituée ? Ben non, on ne s'habitue pas.

- Je vous assure, madame...

- Mademoiselle, corrige l'infirmière. J'ai été fiancée quatre fois, mais vous savez comme sont les hommes !

- Oui, bien sûr, compatit Louise qui ne sait pas en réalité comme sont les hommes qui se fiancent à de telles femmes. Pardonnez-moi si j'ai paru effrayée, je vous assure que ...

- Ne vous excusez pas, voyons. Je vois bien que vous êtes une personne de bien, vous. C'est qu'on en voit de toutes les couleurs par ici – et ça n'est pas toujours rose ou bleu dans une maternité, vous pouvez me croire. Tenez, la semaine passée encore, il y a une dame, le genre de dame qui pète dans la soie si vous voyez, qui a carrément refusé que j'approche de son bébé, comme si qu'elle voulait pas qu'une sorcière se penche au-dessus du berceau de sa petite fille – qu'était pas très jolie non plus, soit dit entre nous. Elle croyait quoi, que j'allais lui jeter un mauvais sort ? Vous savez, ce n'est pas parce qu'on a une sale bobine qu'on n'a pas de cœur.

- Mais bien entendu. Bien entendu, s'empresse de confirmer Louise, de plus en plus mal à l'aise et qui se demande sur quel pied danser parce qu'elle a le sentiment d'être plutôt du genre à péter dans la soie.

- Mais vous êtes une gentille femme vous, c'est sûr. Je l'ai vu de suite d'ailleurs, ce sont des choses que je sens moi. C'est que j'en vois passer du monde ici. Vous voulez la prendre ? »

Louise arque les sourcils sans comprendre.

« Votre petite Elise, vous voulez la prendre dans vos bras ? C'est qu'il va falloir la nourrir, cette petite crevette. »

- Vous voulez dire que je peux l'allaiter ? La prendre dans mes bras ? Je peux l'allaiter maintenant !

- Bah oui. Elle doit avoir faim quand même. »

Louise regarde l'infirmière ouvrir la couveuse et désincarcérer son bébé. Si elle osait, elle se jetterait à son cou et l'embrasserait sur ses deux joues poilues, mais ce n'est pas le genre de chose qu'elle ose et elle se contente de recevoir l'enfant entre ses bras et chavire de bonheur.

« Allez dans votre chambre, vous y serez plus au calme, suggère l'infirmière.

- Il faudra que je la ramène, ensuite ? demande Louise. Je peux la garder avec moi ?

- Bien sûr, toute la vie maintenant. Le médecin est passé tout à l'heure : il a dit que votre bébé se portait comme un charme. Il s'est même demandé pourquoi on l'avait mise en couveuse. Ils sont comme ça, les médecins, ils disent une chose et puis une autre... »

Louise retourne à sa chambre avec son bébé dans les bras. Elle marche avec précautions, elle a peur de tomber. La petite chose repose sur son épaule, plus légère qu'une plume. Elle s'est endormie et Louise dépose sur la petite bouche entrouverte un baiser de

velours. L'enfant cligne des yeux. Bonjour, ma toute petite. Tu sais, je suis ta maman.

Dans la chambre, elle déboutonne son chemisier. Être plus près d'elle encore, la coller à même sa peau. Le petit être qui est toute la vie se love contre sa mère et cherche son sein, tourne la tête d'un côté puis de l'autre, écrasant son nez et sa joue contre la chaude poitrine maternelle. Louise est émue, l'embrasse encore – comme tu es légère ! – et l'aide à trouver son téton. Elise tête aussitôt, maladroitement au début, elle s'agite, elle couine, puis le liquide chaud et sucré coule dans sa gorge et elle s'apaise. Sa main minuscule agrippe le doigt de sa mère, qui croit que son cœur explose. Ses yeux s'embuent. Elle tremble. De son menton, elle effleure la fontanelle de l'enfant. Je t'aime déjà tellement ! Elles sont deux bienheureuses, la mère et la fille. Ma toute petite princesse, murmure la mère.

Elle lui parle et ce sont les mêmes paroles dont elle la nourrissait depuis des mois, les deux mains posées à plat sur son ventre rond. Tu verras, la vie. Ton Papa, ton grand frère, ta belle maison, tu verras. Si tu savais comme je suis heureuse que tu sois là ! On va bien s'amuser tu sais, et bien s'aimer aussi toutes les deux. Entre filles. Tu seras la plus belle de toutes les petites filles. Je t'achèterai de jolies robes et des rubans de toutes les couleurs pour mettre dans tes cheveux. Je te coifferai et tu me coifferas. On prendra notre bain

ensemble aussi, on se mettra de la mousse et pleins de trucs qui sentent bon. Des crèmes, des tonnes de crème. Tu verras. Je t'apprendrai à être une femme, et les hommes se traîneront à tes pieds. Je n'ai pas une grande expérience, mais je connais des secrets. J'espère que tu auras mes seins. Ils sont beaux mes seins. Et même, ce serait pas bien important. C'est facile les hommes, suffit de cligner des yeux et de mouiller un peu ses lèvres. Ils aiment quand ça brille. Seront tous fous de toi. Tu les aimeras, tu verras. Et tant pis si tu pleures quelques fois. C'est si bon d'aimer ! C'est si beau d'aimer trop ! Et toi aussi, un jour, ton prince viendra. Ma petite princesse. Ton père, c'est mon prince à moi. Un amour d'homme. Il suffit pour l'aimer de vouloir un peu le comprendre. Il n'est pas si difficile à comprendre, ton papa. Je t'apprendrai ça aussi. Il essaie de faire le méchant, parfois, souvent, mais il suffit de ne pas croire ce qu'il dit. C'est pas si grave les mots. L'important est de voir jusqu'au cœur. Les hommes, si tu savais... Tu sauras tout des hommes, je t'apprendrai. Les hommes, ils ne savent pas parler avec le cœur. Alors ils parlent avec la tête. Ils réfléchissent. On dirait qu'ils réfléchissent tout le temps, les hommes. Mais les choses tristes ou méchantes c'est là qu'elles sont, dans la tête. Pour aimer, pour donner, on n'a pas besoin de réfléchir, ni de mots. Les hommes, ils font des mots quand il

faudrait rire ou pleurer. Je crois que c'est parce qu'ils ont peur de se montrer. Alors ils rient trop fort ou bien ils ravalent leurs larmes. Ils font taire leur cœur, ils ont peur qu'on l'entende et qu'il nous dise des choses. Comme si on ne savait pas comme ils sont fragiles ! Ils ont peur tout le temps, c'est pour cela qu'ils ont souvent les dents serrées. Et les poings. Il faudra que tu apprennes ça à Nicolas. Oui, tu lui apprendras à desserrer un peu les dents, à ton frère, à rire vraiment et à ne pas avoir honte ou peur d'aimer. Je suis certaine que tu t'entendras bien avec lui – tu verras, c'est un ange. Un ange avec un zizi alors il croit que les choses sont compliquées. Les choses sont simples pourtant. Les hommes, tu sais, leur zizi, on dirait que ça les gêne pour marcher, ça les gêne tellement que ça les empêche d'être tout à fait libres. Peuvent pas se laisser aller. N'osent pas jusqu'au bout, jamais. Tu verras comme c'est bon d'être une femme. Et comme c'est bon de devenir mère. Ce que je vais t'aimer toi ! Toi, ma toute petite ! Et je sais bien aussi qu'il y aura des jours où tu me détesteras. Il m'est arrivé moi de détester ma mère, tu sais. C'est que je ne voulais surtout pas lui ressembler. Ça me faisait horreur quand je m'apercevais que je parlais comme elle, ou cet horrible matin où j'ai réalisé que nous avions le même nez. Et un peu la même bouche aussi. J'en ai pleuré de rage, j'ai brisé le miroir avec ma brosse à cheveux. Et

pourtant, depuis que tu es là, je ne me suis jamais sentie aussi proche d'elle. C'est terrible à dire, mais je n'ai jamais autant regretté qu'elle soit partie. Elle est morte maintenant, ma mère. Elle t'aurait tellement aimée ! J'ai l'impression de la comprendre enfin, que nous aurions pu nous entendre toutes les deux, mère et fille, comme toi et moi. Je t'aime tellement déjà, mon Elise. Mon Elise. C'est bête, j'ai envie de pleurer. Mon petit bébé. Ma toute petite princesse...

Et ainsi, indéfiniment, pendant six jours et jusqu'à la fin, elle a parlé à Elise, sa petite fille, son bébé. Sa grande douleur.

Après ? Il n'y eut plus d'après, il n'y eut plus de présent pour Louise. Elle vécut dans le souvenir de ça, la mort de son enfant, ces quelques instants chargés de la vie.

Le souvenir : ce temps suspendu... Ils se conjuguent au temps présent, les souvenirs, ils grignotent dans le présent, le dévorent, l'abolissent et prennent sa place finalement, quand à force de se souvenir on a plus en soi la possibilité de l'oubli, quand la puissance du souvenir est telle qu'il est impossible au présent d'engendrer de nouveaux souvenirs.

Elise... Il ne lui resta que ce prénom finalement : Elise. Qui désigna bien autre chose que le petit être qui l'avait trop brièvement porté.

Lorsque ma mère disait Elise – et elle disait « ma douce Elise, ma petite fille chérie », tandis que des larmes de plomb creusaient sur son visage blême des rides jumelles – ce qu'elle évoquait étaient le drame vécu, la mort de sa petite fille et la souffrance qui s'installe, qui n'en finit jamais de s'installer, et sa vie brisée. Elle donnait le prénom de l'enfant qui n'était plus, qui n'avait presque pas été, à tout ce qui justement n'avait pas pu être ou si peu, et qui lui fut tant pourtant, d'espérance trahie et de douleur solitaire. Cette indicible douleur... Elle donnait le prénom de l'enfant à tout ce qui lui manquait, justement pour cela, parce qu'une place dans sa vie lui avait été faite et qui jamais ne s'était empli que d'un souffle.

Elise. Cela désignait ce vide immense et dévorant, son cœur orphelin, un deuil qui prend toute une vie et la souille, salie par les larmes noires versées et celles également qui ne le furent pas – larmes brûlantes ravalées devant moi qui n'y pouvait rien. Elle était seule, en elle-même, recroquevillée dans sa douleur, infiniment seule dans l'orbe sombre de sa souffrance. Et moi qui n'en faisais pas partie.

Elise, pour ma mère, cela désigna six jours pétris d'espoir puis de terreur, six jours qui se répétèrent à l'infini dans les six milles petits miroirs de sa mémoire. Elise. Jour et nuit, cette femme fragile et volontaire a veillé l'enfant, l'a usé de ses regards, lui a parlé pour

de la bouche à la bouche tenter de lui communiquer son souffle de vie. Elle l'a touchée de tout son être, l'a serrée contre elle infiniment. Elle l'a aimée et lui a dit qu'elle l'aimait, un million de fois et plus. Elle a vu son sourire, son envie de vivre – ou peut-être n'était-ce qu'un rictus, comme on croque dans un citron : une grimace de vie. Peut-être qu'elle n'aimait pas la vie, tout simplement, Elise. Ce ne serait pas tellement surprenant, après tout.

Elise, ce fut enfin la vision rémanente et terrifiante de l'ombre qui se fige imperceptiblement sur le visage de son bébé. Parce qu'elle n'avait pas su le garder en elle. Parce qu'il était trop tôt encore pour l'exposer à la lumière du monde. Son enfant qui partait et sa culpabilité qui se déposait comme une brouillard épais et poisseux sur les plaines de son âme. Après être descendue sous les 2 kilos, Elise retrouva son poids de naissance puis s'arrêta brutalement de grossir. Ce fut alors comme si malgré tous les encouragements et toutes les caresses de sa mère elle s'était laissée mourir. Une nuit, sous les yeux de Louise qui ne dormait pas, la petite fille a simplement toussoté. Elle a ouvert en grand les yeux, de surprise peut-être, elle a toussoté et puis elle a rejoint les ténèbres. Elise.

« Elle a eu peur. Elle n'était pas prête encore. Elle ne savait pas, pas vivre hors de moi. Elle est morte. »

C'est ce que Louise a dit à Jean-Pierre, cette nuit-là, depuis le téléphone de l'hôpital, une fois qu'elle eut recouvré l'usage de la parole. Une fois, aussi, qu'elle se fut excusée auprès de lui, « Pardon, oh ! pardon Jean-Pierre »...

De quoi avait-elle à s'excuser, de l'avoir réveillé, d'avoir été une mauvaise mère ? Que faisait-il, lui, pendant que sa fille mourait ? Elle ne l'avait pas réveillé, Louise, et il aurait pu lui dire au moins cela, qu'elle ne le dérangeait pas. Mais il n'a rien dit, il a juste raccroché le téléphone et puis il est sorti, me laissant seul avec ma lèvre tuméfiée, et Lulli qui pleurait sur le lit de mes parents, le drap souillé de son sang noir, ses sanglots faisant écho aux miens.

Il hurlait, mon père, quand le téléphone a sonné. Il hurlait, et m'intimait en hurlant l'ordre de m'arrêter immédiatement de pleurnicher. Et je pleurnichais, moi, et je pleurais en réalité toutes les larmes de mon corps, parce qu'il m'avait frappé, parce que j'avais peur de lui, incapable de maîtriser mes sanglots malgré ma terreur. La première fois qu'il me frappait ainsi, avec tant de violence. Pas juste une tape sur les fesses, ou même une bonne gifle, non : il m'avait frappé au visage de toute sa force d'adulte, sans retenue. J'avais été projeté contre le mur et ma tête avait cogné, contre le mur, faisant un bruit sourd. Il m'avait frappé parce que j'avais regardé, parce que j'avais vu ce qu'il avait

fait à Lulli. Et moi je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. Tais-toi ! Mais vas-tu donc te taire à la fin ! beuglait-il, me secouant comme pour m'arracher des yeux ce que j'avais vu. Et il m'aurait frappé encore, sûrement, si le téléphone ne l'avait pas dérangé.

*

Ma mère avait dit : « Tu ne vas pas déballer toutes ces vieilles choses, Nicolas. Tu ne vas pas faire ça, n'est-ce pas ?

- Je ne vais rien déballer, Maman. Juste essayer de comprendre. Recoller les morceaux.

- Mais quels morceaux, Nicolas ? La vie, ce n'est pas des morceaux qu'on assemble. On dirait que tu fais un puzzle. La vie ce n'est pas un puzzle, Nicolas, la vie c'est une bobine de fil qu'on déroule. On ne revient pas en arrière, on n'a d'autre choix que d'avancer, de dérouler encore et encore sa bobine, jusqu'à la fin, quand il ne reste plus rien à dérouler ou bien que le fil s'est brisé. »

Mais lorsque les bobines s'emmêlent, Maman, lorsque l'écheveau est à ce point embrouillé que sa propre bobine ne débobine plus et qu'on ne peut dérouler son fil qu'avec d'insupportables grincements, qui déchirent le cœur parce qu'il y a eu des nœuds et

qu'ils nous retiennent. Il faut bien alors tenter de démêler un peu, et tirer sur quelques fils brisés.

Oui, il est nécessaire d'expliquer, de tenter de comprendre, ne pas rester le cerveau muet devant la brutalité des faits. Il faut une explication, trouver des pourquoi, inventer des scénarios. Dénouer et étirer les fils incertains de la mémoire.

*

Julie s'est réveillée au milieu de la nuit, la gorge sèche. Elle s'est retournée plusieurs fois dans son lit – celui de Monsieur et Madame Lecourbe en réalité –, a fait des nœuds avec les draps et puis, ne parvenant pas à se rendormir, elle s'est levée et est allée à la salle de bain pour se servir un verre d'eau.

Depuis une semaine qu'elle dort ici, elle n'a pas revu Monsieur Lecourbe. Elle était couchée quand il rentrait le soir et, si n'avait été son bol de café dans l'évier le matin, et les miettes de pain sur la table de la cuisine pour attester de son passage, elle aurait pu croire qu'il n'avait pas remis les pieds dans la maison depuis le départ de sa femme pour la maternité. Elle est nue, n'a pas pris la peine de passer un ticheurte pour dissimuler sa nudité, escomptant que tout le monde

serait endormi à cette heure. Elle n'a pas même songé à y réfléchir.

Comment d'ailleurs aurait-elle deviné que, torturé jusque dans son sommeil par un priapisme tenace, Monsieur Lecourbe se lève plusieurs fois par nuit et passe de longues minutes à arpenter le salon, seul dans l'obscurité, le pas lent et morne, l'esprit vagabond et le membre à l'air parce qu'à le soulager ainsi de toute entrave sa tension pénienne en devient presque soutenable ? Comment se serait-elle doutée qu'avant de se recoucher, tenaillé par le secret espoir d'obtenir un répit de quelques heures, il fait un détour par la salle de bain où il s'efforce d'uriner ? Lorsque Julie sort de la salle de bain, son verre d'eau à la main, il est nu, Monsieur Lecourbe, lui aussi, et le sexe en bâton de gendarme.

Ils se retrouvent face à face, à deux mètres l'un de l'autre dans l'étroit petit couloir qui mène à la salle de bain, nus l'un et l'autre et Julie étouffe un cri. Ses mains battent l'air devant elle dans un réflexe instinctif de défense, tandis qu'un spasme parcourant son corps, la main qui tient le verre convulse et le liquide, jaillissant hors de son récipient, se déverse en cascade sur l'homme qui a soudain surgi devant elle, inondant comme par un fait exprès son phallus érigé.

Suivant des yeux la trajectoire de l'eau, c'est alors qu'elle voit les dispositions de l'homme. Elle voit

d'abord, puis seulement elle comprend ce qu'elle voit et sursaute une deuxième fois. Elle écarquille les yeux, à la fois stupéfaite et confuse devant ce sexe qui paraît comme la désigner du doigt, ce pénis bandé que l'eau froide ne semble pas devoir ramener à des dispositions plus convenables. Julie en oublie l'espace d'un instant sa propre nudité, relève précipitamment les yeux et reconnaît Monsieur Lecourbe – qui la regarde avec un sourire qu'elle ne lui connaît pas, rictus gourmand au coin de l'œil. Elle sursaute une troisième fois, rougit jusqu'à la racine de ses cheveux rouges en réalisant ce qui le met en appétit et, en un geste vif et immémorial, dispose sa main en coquillage devant son pubis et repliant l'autre bras vers son épaule s'en recouvre la poitrine.

« Bonsoir, Julie, fait Monsieur Lecourbe en laissant ostensiblement traîner sa voix.

- Bonsoir », répond-elle, roulant des yeux à la recherche d'une issue.

Le couloir est trop étroit pour qu'elle puisse passer sans que leurs peaux se touchent. Monsieur Lecourbe ne fait pas mine de vouloir se reculer, il se tient là, immobile, et ne prend pas quant à lui la peine de dissimuler ce qu'il y aurait pourtant à soustraire au regard d'une jeune fille, ce que Julie s'évertue à ne pas voir, statufiée, fixant Monsieur Lecourbe dans les yeux, au-delà de ses yeux, le regard au loin, vers sa

chambre et son lit, dans lequel elle voudrait se terrer. Elle se souvient de ce que lui a dit Michèle un jour : « Les hommes, ça se voit dans leurs yeux quand ils bandent ». En effet.

« Alors ? » demande-t-il, prenant appui contre le mur, nonchalamment, le bras tendu en travers du petit couloir et s'installant comme pour une longue conversation : « Ça se passe bien avec Nicolas ? Sa maman ne lui manque pas trop ? »

Ce n'est probablement qu'un mauvais rêve, se dit Julie, il ne se peut pas qu'ils aient ce genre de discussion à cette heure de la nuit et en de pareilles circonstances.

« Non, non, bafouille-t-elle. Nicolas va bien... Il est adorable.

- Très bien, très bien, c'est parfait... Et vous ? Vous vous en sortez ? J'ai entendu dire que les universités avaient fermé leurs portes ? »

Elle confirme de la tête, baissant mécaniquement les yeux et les relevant aussitôt en pinçant ses lèvres. Elle ne se souvient pas avoir jamais connu pareil embarras. Elle tente désespérément de trouver une explication à l'attitude étrange et désinvolte de Monsieur Lecourbe. Peut-être que la nudité ne le gêne pas, lui, peut-être qu'elle a mal vu, qu'il ne bande pas, que ça ne le dérange pas d'être nu devant elle – ni de la voir nue, elle.

Non pourtant : il bande ! Il bande autant qu'un homme peut bander, elle est certaine de cela. Elle n'a pas peur, ce morceau de chair roide ne l'effraie pas, ce n'est pas cela, seulement, à force de confusion, elle se sent devenir liquide, sent venir le moment où elle va se répandre sur le sol et faire une flaque. Ses genoux tremblent, ses jambes ne la portent plus et, pieds nus sur le carrelage froid, elle est prise d'un long frisson. Elle va se mettre à pleurer. Elle le supplie du regard.

« Monsieur Lecourbe...

- Jean-Pierre. Appelez-moi donc Jean-Pierre.

- Oui... Jean-Pierre... Je voudrais aller me coucher, Jean-Pierre. S'il vous plaît. »

Elle tremble de plus en plus et sa peau devient transparente à force de blancheur. Elle pense qu'elle va bientôt s'évanouir. Monsieur Lecourbe accentue son sourire, parvient sinon à le rendre bienveillant, du moins à en atténuer un peu l'ironie. Il parcourt du regard le corps de la jeune fille, remontant des pieds jusqu'au visage, détaillant avec gourmandise chaque parcelle de son anatomie. Elle est jolie, pour sûr, et sa fragilité l'émoustille. Il bande de plus en plus fort.

Et puis il a pitié d'elle soudain et s'efface un peu pour la laisser passer :

« Bonne nuit, Julie.

- Bonne nuit, Monsieur Lecourbe », murmure Julie, la poitrine serrée et le souffle court, se faufilant dans le petit espace qu'il lui accorde.

Leurs hanches se frôlent, Julie ne saurait dire s'il l'a fait exprès, ne veut pas se poser la question et, tandis qu'il se retourne ostensiblement sur son passage, elle file jusqu'à sa chambre sans demander son reste. « Rien à jeter non plus de ce côté-ci », pense Monsieur Lecourbe.

Le lendemain est un samedi, matin du sixième jour après la naissance d'Elise, matin du jour où tout se produit. Jean-Pierre Lecourbe ne travaille pas. Lorsqu'il quittait la maison pour se rendre à son travail les jours précédents, Julie et Nicolas dormaient encore, c'est la première fois depuis que Louise a accouché qu'ils prennent un repas ensemble.

Nicolas, d'humeur joyeuse, raconte des histoires sur un ton enjoué. Il regarde tour à tour son père et Lulli, de chaque côté de la table du petit-déjeuner, qui restent silencieux en faisant mine de l'écouter. Il trouve que c'est un beau matin, il n'y a pas école aujourd'hui et ils vont passer la journée ensemble, son père et lui. C'est une chance qu'il fasse beau, se réjouit l'enfant, ils iront se promener sans doute, et il pourra mettre sa main dans la grosse main de son père et marcher à ses côtés. S'il est fatigué, il grimpera sur ses épaules et verra le

monde d'en haut – et le vent lui apportera l'odeur fruitée de sa pipe. Peut-être qu'il lui achètera une glace, son père, ou une barbe à papa. Il ne faudra pas qu'il pleurniche, c'est important, bien se tenir, se comporter en petit homme, qu'ils ne se disputent pas surtout. Il espère que Lulli les accompagnera.

Il fait des plans, il mâche ses tartines et il parle d'autre chose. Il sait qu'il ne doit rien demander – et puis si son père décide qu'ils restent à la maison, ce ne sera pas grave puisqu'ils seront ensemble encore, et aussi bien ils joueront à la maison. Et s'il préfère lire tranquillement son journal, son père, qu'importe, le petit garçon s'installera à ses pieds, devant son fauteuil, et fera des dessins sans faire de bruit pour ne pas le déranger. De temps en temps, entre deux pages, il tournera le regard vers lui, posera la main sur sa tête et lui fera un sourire, peut-être. Oui, peut-être... Nicolas regarde par la fenêtre, le soleil brille au-dessus des toits, promesse d'une belle journée. Il mâche ses tartines, boit son bol de Banania et parle à n'en plus finir. Il parle et eux se taisent. Il dévore ses tartines avec un bel entrain et ne s'aperçoit pas de la gêne qui s'est installée entre les deux adultes, comme un mur de verre qui se serait dressé entre eux, leurs regards qui tour à tour se cherchent et s'évitent, essayant de ne pas penser à l'incident de la nuit, l'un comme l'autre ne parvenant à penser qu'à cela justement.

Buvant son café à petits traits, Monsieur Lecourbe tente de faire que l'image de la jeune fille nue survive à la nuit. Il la regarde à la dérobée, ému encore par la blancheur de sa peau, se reprochant de ne s'être pas comporté comme un homme. Il aurait dû la prendre dans ses bras et l'embrasser. Un homme, c'est cela qu'il aurait fait, il aurait pris sa bouche, l'aurait prise de force au besoin et elle se serait rendue à son exigence d'homme. Elle se serait débattue un peu, peut-être, pour la forme, et puis elle se serait abandonnée à lui, à sa force virile. Et puis il aurait pris sa main et l'aurait conduite jusqu'à son lit, où il l'aurait baisée. Il n'a pas fait ça, Monsieur Lecourbe voudrait comprendre pourquoi il n'a pas osé ou voulu faire cela. Au premier regard un peu suppliant qu'elle lui avait adressé, il avait renoncé et il s'en veut à présent de n'avoir pas été à la hauteur, oui, à hauteur d'homme... Il voit bien comme elle fuit son regard. A quoi pense-t-elle ? Elle le méprise sans doute. Il voudrait regagner son respect. Rien n'est perdu encore, tente-t-il de se convaincre, il s'agirait seulement d'avoir l'occasion de lui montrer qu'il est un homme.

« Julie, dit-il subitement, coupant Nicolas au beau milieu de son discours. Julie, dit Monsieur Lecourbe sous le coup d'une impulsion, avez-vous fait des projets pour cet après-midi ? »

Julie tressaille. Un peu de son café se renverse sur la table. Elle était en train d'y penser, elle aussi, et malgré son embarras de la veille, elle se dit qu'il y avait quelque chose de limpide et de rassurant dans le regard de Monsieur Lecourbe, cette nuit, quelque chose de profondément honnête. Elle trouve qu'il y avait tout compte fait moins de duplicité dans cette sincérité un peu brutale que dans la somme des prévenances feutrées et puérides que lui avait infligées Alain. Elle n'est pas dupe bien sûr, c'est la convoitise qui animait ce regard d'homme sur sa nudité, mais il n'avait pas non plus tenté de la lui dissimuler. Alain n'avait eu de cesse de vouloir camoufler le désir qu'il avait d'elle, jusqu'à pratiquement le nier, se tortillant ridiculement dans son pantalon chaque fois qu'il était en proie à une érection. Elle aurait aimé qu'il lui eût dit une fois : « Tu me fais bander, Julie », simplement cela, elle aurait piqué un fard assurément, mais elle aurait aimé ça.

Elle fait prestement disparaître la petite flaque de café au lait sur la table et répond que non, elle n'a fait aucun projet.

« J'ai pensé que nous pourrions aller passer cette journée à la campagne, fait Monsieur Lecourbe. Dans la forêt de Rambouillet par exemple. On profiterait de ce beau soleil pour aller pique-niquer. Ce serait dommage de rester à Paris par ce temps, vous ne

trouvez pas ? Je connais un endroit où il serait possible de louer une barque et faire une ballade sur l'eau.

- Pourquoi pas », répond poliment Julie, sans vouloir s'engager davantage.

Elle avait imaginé que Monsieur Lecourbe profiterait de ce samedi pour se rendre à la maternité et passer un peu de temps avec sa femme et sa petite fille. Elle avait envisagé même qu'il la chargerait de préparer la maison pour l'arrivée du bébé. Car, depuis le petit mot laconique – '*C'est une petite sœur. Papa.*' – que Nicolas et elle ont trouvé mardi matin sur la table de la cuisine, elle n'a pas eu d'autre nouvelle de la maternité et conjecture que tout se passe bien là-bas, que le bébé et la mère seront bientôt de retour à la maison. Julie ignore que la petite fille ne grossit pas comme elle devrait, est très loin de se douter qu'en ce moment même, pour la première fois, Louise a le pressentiment que son bébé va peut-être mourir – *Mais non, mais non !* se récrie-t-elle aussitôt, prenant sa petite fille contre elle afin de lui insuffler toute la puissance de son amour. *Il faut vivre Elise, tu m'entends. Il faut vivre !*

« Qu'en penses-tu, Nicolas ? interroge Monsieur Lecourbe en se tournant vers le petit garçon. Ça te plairait toi d'aller en bateau avec Papa et Lulli ? »

Nicolas est littéralement pétrifié par le bonheur, tendu corps et âme vers l'espoir que ce qu'annonce son

père se réalise. Il est déjà là-bas, en train de ramer avec son père, et Lulli qui les encourage, et son père qui lui sourit. Il ne bouge pas un cil de peur que le rêve ne s'évapore – cela s'est produit déjà. Son cœur fait tant de raffut dans sa poitrine qu'il devine plus qu'il n'entend son père qui lui demande son avis. Il ouvre la bouche pour dire oui, il voudrait hurler que oui ! oui ! oui ! on va tous les trois à la campagne, on fait du bateau, on pique-nique, mille fois oui, mais il sait qu'il va tout gâcher s'il fait cela, il ne doit pas crier justement, ne pas risquer que son père se fâche, pas maintenant, non, surtout pas maintenant. Il doit maîtriser sa voix, calmer son émotion, ne pas mettre son père en colère. Aucun son ne franchit la barrière de son gosier, sa bouche est ouverte pourtant. Il regarde son père, il regarde Lulli, il hoche la tête avec ferveur vers son père, il implore Lulli du regard, dis oui toi, dis oui, dis oui !

« Je t'ai posé une question, Nicolas, fait Monsieur Lecourbe. Il me semble bien que je t'ai posé une question, mon garçon. Aurais-tu perdu ta langue, Nicolas ? »

En effet, il a perdu sa langue, Nicolas. Il est muet. Et il sent que tout s'écroule, qu'il va tout gâcher encore une fois. Pourquoi faut-il qu'il soit devenu muet et justement maintenant ? Ses yeux pétillent, s'embuent et il sait qu'il ne doit pas pleurer non plus, pas crier, pas

pleurer, surtout ne pas pleurer ! Un mot à dire, un seul petit mot, c'est trop bête... Un mot et qui ne viendra pas. Il fait oui encore de la tête, il parvient à retenir ses larmes, mais il sait bien que tout est perdu. Son père fronce le sourcil, son œil devient noir, tout est fini déjà.

« C'est entendu, dit Julie, qui a perçu le désarroi du petit garçon. Puisque Nicolas est d'accord, allons passer cette belle journée à la campagne, c'est une excellente idée. Tu m'accompagnes, Nicolas, je dois faire quelques courses pour le pique-nique ? C'est toi qui choisiras les fruits, si tu veux. »

Éperdu de reconnaissance, le petit garçon opine du chef, respire un peu et parvient à prononcer un oui étouffé.

« Parfait, déclare Monsieur Lecourbe. Je m'occupe de la voiture, vous des courses. Départ dix heures trente. Je téléphone à Louise pour la prévenir que je ne passerai que demain. »

Toute la journée, Monsieur Lecourbe fait assaut d'amabilités auprès de Julie, se métamorphose en père modèle à son intention. Un père et son fils, un homme jouant avec son petit garçon, rien de tel pour, sinon gagner le cœur de la jeune fille – on n'en est pas là – effacer peut-être l'impression détestable qu'il a donnée de lui cette nuit.

Il est maladroit au début, parce qu'il n'a pas l'habitude, mais il apprend, s'applique et, ce n'est pas si compliqué après tout, il en vient rapidement à rire de bon cœur avec son fils. Ils se promènent main dans la main sur les chemins ombragés de la forêt, puis roulent dans l'herbe en riant aux éclats. Il le prend sur ses épaules, l'aide à grimper aux arbres, lui apprend à faire des ricochets sur l'eau et à reconnaître les champignons. Il fait la course avec lui et le laisse gagner. Nicolas trébuche, s'écorche le genou, se met à pleurer, mais Jean-Pierre ne s'emporte pas. C'est à peine si une ombre passe dans son regard. Le fils pleure, le père accueille le fils entre ses bras et recueille ses larmes sur son épaule. C'est d'une simplicité confondante. Il le console avec patience, lui murmure des encouragements et parvient après quelques instants à le faire rire de nouveau. L'enfant repart en courant et appelle son père, 'Viens voir le scarabée qui dort, Papa', il a oublié qu'il avait mal. Le père regarde Julie avec un sourire triomphant, puis rejoint le garçon, le félicite pour son courage et 'Oui, en effet il dort, le scarabée : il va dormir longtemps, je crois. Viens, je vais te montrer autre chose'.

Il s'étonne de ne pas s'être aperçu plus tôt comme l'enfant a gagné en maturité ces derniers temps. Il le regarde courir, sauter, lancer ou grimper, et s'émerveille sincèrement des prouesses de l'enfant. Il a

le sentiment de découvrir son fils, ce fils qui lui ressemble en effet et c'est une divine surprise. Il est fier de voir comme Nicolas cherche ses regards et son approbation. Il regarde Julie qui les regarde, il prend Nicolas dans ses bras et le lance dans les airs – Tu as vu, mon fils, comme ton Papa est fort. – Oh oui ! Le plus fort de tous les papas du monde ! – Et vous, Julie, avez-vous vu, voyez-vous l'homme, Julie ? Le voyez-vous bien cette fois ?

Julie est attendrie par la proximité du père et du fils, trouve touchantes les sollicitudes de Monsieur Lecourbe pour son petit garçon, leurs éclats de rire, leur complicité qui semble tellement naturelle. Elle se tient un peu à l'écart, assise sur une souche et profitant des quelques rayons de soleil qui percent de loin en loin l'épaisse frondaison de la forêt. Elle observe leurs jeux et se dit qu'elle n'a jamais vu Nicolas rayonner d'autant de bonheur, être heureux avec autant de légèreté. Aussi, quand Monsieur Lecourbe s'approche le temps de lui glisser aimablement quelques mots, c'est sans se forcer qu'elle lui rend un sourire candide.

Loin d'elle maintenant l'épisode de la nuit, comme loin est la pensée que Monsieur Lecourbe ferait tout cela pour elle, que tout cela ne serait qu'une maladroite entreprise de séduction. Elle ne connaît pas les hommes, Julie, ne sait pas comme leurs intentions sont

transparentes. Ça viendra, et la candeur ne dure pas tant qu'on voudrait.

Nicolas profite à plein de chaque instant, voudrait que cette journée ne termine jamais. On l'interrogerait à ce sujet, il dirait qu'elle ne finira jamais en effet, puisque ce qui a commencé aujourd'hui durera forcément toujours, puisque que son père a pris sa main dans la sienne. Lorsque vient l'heure de rentrer, il ne peut se retenir tout de même d'avoir à écraser une larme, il demande encore un petit peu, Papa, s'il te plait, mais son père dit non et l'enfant se garde bien de protester. Il baisse la tête et grimpe dans la voiture, chassant discrètement la larme qui est revenue au coin de son œil – il ne s'agirait pas de se mettre à pleurnicher maintenant, et par des jérémiades imbéciles réduire à néant cet espoir insensé que tant de bonheur ne s'achève point avec le jour.

Nicolas est fatigué. Il regarde pensivement par la fenêtre de la voiture, défiler les arbres, puis les maisons, puis les immeubles qui rentrent dans l'ombre. Il observe le soleil qui décline à l'horizon et n'entend qu'à travers le bourdonnement sourd du moteur la conversation des deux adultes. Il n'écoute pas, ne discerne pas le miel dans la voix de son père.

Après dîner, le père emmène le fils se coucher. Nicolas ne se fait pas prier, ne réclame pas que Julie vienne lui raconter une histoire, une histoire inventée

par la bouche. Qu'espérer de plus ? Son père est là qui le borde et lui ferme les yeux. Le petit garçon garde les yeux fermés et écoute béatement la respiration de son père qui le regarde. Il imagine son sourire et cela lui suffit aujourd'hui de l'imaginer. Le père éteint la lumière et le rideau d'or s'efface lentement de sous les paupières de l'enfant.

Il s'en est allé, son père, il a fermé la porte derrière lui, mais l'enfant ne bronche pas, ne le rappelle pas, il veut lui montrer jusqu'au bout le petit homme qu'il est devenu. Il n'a plus peur maintenant, il sombre rapidement dans le sommeil, heureux. Vivement demain ! Oui, vraiment, il lui tarde d'y être puisque son père en sera lui aussi, et toujours.

Voilà, il est endormi. Il dort maintenant. Il ne sait pas ce qui va arriver.

9

« Dis Lulli, pourquoi on marche comme ça, doucement ?

- Je ne sais pas, Nicolas. Peut-être parce que personne n'est vraiment pressé d'arriver.

- Je suis pressé, moi. Je m'ennuie ici, je voulais pas venir. »

Je regarde en arrière, tous ces gens qui nous suivent, qui avancent lentement, comme saisis de torpeur, les yeux baissés, la mine grave, tous habillés de noir et les épaules rentrées, des gens que je ne connais pas pour la plupart, et qui parlent à voix basse en hochant la tête. Le gravier crisse sous leur pas. Nos regards se croisent, ils esquissent un sourire que je ne leur rends pas. Je ne les aime pas. Ils sont tristes.

Tout à l'heure, à l'entrée du cimetière, ils défilaient les uns derrière les autres pour saluer mes parents. Ils me regardaient avec un petit sourire contrit, hésitants, et puis ils posaient leurs grosses paluches sur ma tête, emmêlaient leurs gros doigts dans mes cheveux. J'ai détesté ça, leurs mains qui me touchaient comme pour vérifier que j'étais vivant.

Je suis le seul enfant. Le seul enfant vivant de cette ennuyeuse procession, c'est ça qu'ils disaient leurs

sourires grimaçants, que je suis un survivant. J'ai envie d'être ailleurs.

Il fait beau. Tout ça me semble inutile. Sans intérêt. Je ne voulais pas venir. J'aurais préféré aller au parc avec Lulli, ou quelque part où il aurait été possible de profiter du soleil. Ici, dans cet endroit lugubre, au milieu de tous ces gens ennuyeux et tristes, le sourire du printemps paraît bien fade. C'est mon père qui a insisté pour que je vienne, il a dit qu'il était important que je comprenne certaines réalités des hommes. Ça m'avait rendu fier à ce moment-là. Je m'ennuie maintenant.

« J'aime pas les cimetières, je dis à Lulli.

- Personne n'aime les cimetières, Nicolas.

- Alors pourquoi tout le monde est venu ici ? On dirait qu'ils vont tous pleurer. »

Lulli prend un instant pour réfléchir, comme souvent avant de répondre à mes questions. Elle dit :

« Peut-être parce que quand quelqu'un est mort, on a envie de lui dire au revoir une dernière fois. C'est une manière de lui dire qu'on l'aime, qu'on est triste qu'il soit parti. C'est aussi une manière de dire à ceux qui sont restés qu'on pense très fort à eux. Ils sont venus pour toi aussi, tu sais.

- Mais moi, ça ne m'intéresse pas qu'ils pensent à moi. Je voulais pas venir de toutes les manières. Je les connais pas. »

Nous marchons derrière mes parents. Lulli me tient par la main. Maman, elle, s'accroche lourdement au bras de mon père, ils avancent côte à côte, la tête basse, derrière la grosse voiture noire dans laquelle se trouve Elise. Ils ne parlent pas, ne se regardent pas non plus. Maman pleure. Régulièrement, mon père se retourne pour me signifier de me taire. « Ne parle pas si fort », il a grogné tout à l'heure. Mais je suis convaincu qu'il ne fera rien, pas ici, pas devant tout le monde. Rien de plus que ce regard sévère pour se faire obéir.

« Elle est partie où, ma petite sœur ?

- Je ne sais pas, Nicolas – Elle réfléchit – Comment te dire... C'est un peu comme si elle s'était endormie pour toujours. Ce sont ses pensées qui sont parties.

- Elle est retournée là-bas, hein ?

- Où là-bas, Nicolas ?

- Là où elle habitait avant, avant de rentrer dans le ventre de Maman. »

Le matin de la naissance d'Elise, tandis que nous prenions notre petit-déjeuner avant d'aller à l'école, Lulli m'avait expliqué que le bébé que mes parents allaient avoir était dans le ventre de ma mère. C'est pour cela qu'il était si gros, son ventre. Et puis le bébé avait demandé à sortir, parce qu'il commençait à manquer de place, et mes parents étaient partis pour l'hôpital au milieu de la nuit parce qu'il fallait que le médecin l'aide à sortir. Mais avant ? Avant qu'il

vienne s'installer dans le ventre de ma Maman, ce bébé, il était bien quelque part avant ça ? Et puisqu'il est parti maintenant, c'est qu'il y était retourné, n'est-ce pas Lulli ? C'est bien ça, non ?

Lulli me répond que oui et sans doute. D'une certaine manière Elise est retournée là-bas, là où elle était avant. Quelque part loin de nous, dit-elle. Tout à coup je comprends :

« Je sais bien, moi, où elle est partie, ma petite sœur.

- Où, Nicolas ?

- Elle est au pays du rien, c'est là qu'elle est maintenant.

- Le pays du rien ?

- Mais oui, tu sais bien, le pays où il fait tout noir. Il n'y a pas de bruit, pas de gens, pas de couleurs... Tu te rappelles, Lulli ?

- Oui, fait-elle doucement. Oui, je me souviens. Le pays du rien... C'est bien possible, Nicolas. Tu as raison après tout, c'est une bonne façon de décrire l'endroit où elle s'en est allée.

- Oh la la ! Elle va beaucoup s'ennuyer, c'est sûr ! – je m'exclame, ravi par cette perspective.

- Pourquoi, Nicolas ? Pourquoi elle s'ennuierait tellement ?

- Ben, tu sais, il n'y a pas de bonbons et pas d'enfants. Il n'y a personne, rien du tout et personne.

Elle sera toute seule et personne ne pourra lui raconter des histoires. »

Je réfléchis tout en parlant : « En plus, je crois qu'elle va avoir très peur. Je me demande pourquoi elle a voulu y retourner. Peut-être qu'elle a oublié quelque chose... »

Je laisse un silence. Je suis inquiet tout à coup : « Dis Lulli, tu crois qu'elle va revenir ?

- Non, Nicolas. Malheureusement non, elle ne peut pas revenir, on ne peut naître qu'une fois. C'est pour ça que c'est si triste qu'elle soit partie. Elise ne reviendra pas. »

Elle me caresse tendrement la joue.

Je dis en pointant le menton vers le dos de ma mère :

« Moi, je suis seulement triste pour Maman. Pourquoi elle pleure tellement, Maman ? »

Elle sanglote, ma mère. Ses épaules tressautent violemment, secouées par le chagrin. Je l'entends qui se lamente, on dirait le petit couinement d'un animal blessé. Mon père a passé son bras autour de ses épaules, il murmure des mots à son oreille. Il se retourne, l'œil menaçant. Je baisse encore la voix :

« Hein, Lulli, pourquoi elle est triste, Maman ?

- Elle aurait préféré qu'Elise reste avec nous. Tu sais, petit ange, elle a vraiment beaucoup de chagrin, ta maman.

- Tu crois que c'est elle qui a voulu partir ? Ce serait vraiment pas gentil du tout, n'est-ce pas ?

- Non, je ne pense pas qu'Elise ait voulu partir. Je crois que tu as raison, personne n'a envie d'aller au pays du rien. »

Une nouvelle pensée me vient, brusquement, qui me saisit tout entier. Je fais signe à Lulli de se baisser et, aussi bas que possible, je chuchote :

« Tu crois que c'est Papa qui l'a obligée à partir ? »

Lulli serre ma main un peu plus fort :

« Non, petit ange – Sa voix tremble – Non, bien sûr que non ! Il ne faut pas penser ça. Parfois, tu sais, les choses arrivent sans que personne ne les ait voulues. Ton père aussi aurait voulu qu'Elise reste. Oui, bien sûr, il l'aurait voulu ! »

Je suis un peu déçu. Je lève les yeux vers elle. Ses traits dessinent autour de ses yeux une expression que je ne lui connais pas. Comme une absence. J'ai pour la première fois le sentiment qu'elle ne me dit pas la vérité. Son regard est dur, rivé sur la nuque de mon père. Elle mord ses lèvres. Une larme coule sur sa joue. C'est la deuxième fois que je la vois pleurer cette semaine.

« Tu as du chagrin toi aussi ?

- Oui, Nicolas. Oui, bien sûr. C'est très triste quand un petit bébé meurt. C'est très injuste, tu sais.

- Et moi, si j'étais mort, tu aurais du chagrin aussi ? Je ne suis plus un bébé, moi. Tu aurais du chagrin quand même ?

- Tu ne vas pas mourir, Nicolas.

- Mais si je mourrais quand même, tu serais triste ?

- Très triste, tu le sais bien. Je t'aime beaucoup, énormément même, mais tu ne vas pas mourir.

- Et bien moi, si t'étais morte, j'irais avec toi, je ne te laisserais pas toute seule. J'irais avec toi si t'étais morte, et je te raconterais des histoires. »

Elle dit que je suis très gentil, puis nous ne parlons plus. J'aime bien le bruit de nos pas sur le gravier. Si au moins il y avait un autre enfant.

La grosse voiture noire freine. Derrière elle, tout le cortège s'immobilise et le silence s'installe. On entend seulement les oiseaux que le printemps réjouit et le vent qui mélange malicieusement les feuilles des arbres. Ma mère tend la main vers moi, ses yeux gonflés de larmes. Lulli me fait signe d'aller la rejoindre. Je la regarde. Ses traits sont tirés, son front ridé, ses yeux cernés d'ombres grises et noires. Je la reconnais à peine. Est-ce bien elle, ma Maman ? Je m'approche un peu, pas trop. Je lui en veux d'être tellement triste.

« Viens près de moi » murmure-t-elle.

Je devine les mots sur ses lèvres plus que je ne les entends. Je ne veux pas m'approcher. Malgré mon père

qui me dévisage durement, je ne veux pas être près d'elle, je ne veux pas tenir sa main. Je regarde mes pieds, secouant la tête, je contourne la fosse pour aller me placer de l'autre côté, derrière le cercueil d'Elise, que deux messieurs en costumes noirs posent délicatement sur le sol. Comme s'ils avaient peur de la réveiller, me dis-je. Je me demande pourquoi on a creusé un aussi grand trou pour une aussi petite boîte.

Ma mère me fixe tristement. J'ai pitié d'elle. Je lui adresse un petit sourire, par-dessus le trou. Elle écarte ses lèvres, elle aussi, brièvement, et puis détourne les yeux presque aussitôt. Elle a reporté toute son attention sur le petit cercueil à mes pieds. Les sanglots la reprennent. Je lui tire la langue, mais elle ne me voit plus.

Mon père sort une feuille de sa poche, la déplie lentement en se raclant deux fois la gorge. Il commence son discours : « Nous aurions eu tant de choses à nous dire, Elise, tant de choses à faire et à vivre ensemble... » Je n'écoute pas. Je ne veux pas écouter.

Je me suis accroupi et j'ai appuyé le plat de ma main sur le couvercle de la petite boîte. J'hésite un instant et puis, repliant un peu les doigts, discrètement, je gratte le bois avec mes ongles. Je veux qu'elle m'entende, qu'elle sache que je suis à côté d'elle. Je voudrais qu'elle me raconte comment ça fait d'être mort et

d'être enfermé dans cette boîte. Sait-elle qu'on va la mettre dans un trou, sous la terre ? N'a-t-elle pas peur ? Non, puisqu'elle dort. C'est avant de s'endormir qu'on a peur...

Un papillon blanc se pose sur le bois, juste à côté de ma main, et sous l'effet de la brise ses ailes finement ciselées frémissent et renvoient des reflets irisés. Quelques instants, il reste là, jouant avec les rayons du soleil, puis il s'envole. Je le suis des yeux qui va se poser en louvoyant dans les airs sur une grosse fleur bleue, repliant ses ailes comme pour une prière. Il ne bouge plus. Il est drôle, je trouve.

Mon père lit son discours d'une voix monocorde. Ses yeux sont fermés, comme son visage. Personne ne fait plus attention à moi. Je rejoins mon papillon. Je le regarde, sur sa fleur on dirait un nuage dans le bleu du ciel. Je tends la main pour l'attraper, mais il s'envole à nouveau. Je cueille la fleur. 'Pour Maman.' Tout à l'heure, quand tout ça sera fini.

Le papillon est allé se percher un peu plus loin, au sommet d'une croix en fer forgé dont le métal disparaît presque entièrement sous la rouille et le lierre. Il semble m'attendre. Il m'attend. Il veut jouer avec moi, petit papillon. Sautant par-dessus les fleurs, je me lance à sa poursuite. Il est rapide. Chaque fois que j'arrive près de lui, il agite ses ailes blanches et s'échappe et se pose un peu plus loin, attendant que je

le rejoigne. C'est amusant. Nous jouons longtemps à ce jeu, sautillant joyeusement parmi les tombes. À un moment, il passe dans le soleil et je le perds de vue. Je regarde partout, mais ne le vois nulle part. Je le cherche, mais il a disparu. Je suis déçu. Je le cherche un moment encore et puis, dépité, je jette au sol la fleur bleue. Tant pis !

Je reviens près du trou, traînant des pieds. Mon père a fini de parler. Le cercueil n'est plus là. Maman pleure contre le torse de mon père qui regarde loin vers le ciel. Il paraît très en colère, mon père. Comme d'habitude. Les gens passent à côté d'eux en murmurant des choses que je n'entends pas. Ensuite, ils jettent dans le trou des roses blanches qu'ils prennent dans une corbeille en osier.

Je m'approche du bord à mon tour. Pour voir. Le cercueil gît au fond et parmi les fleurs blanches amoncelées dessus et autour, un peu à l'écart, je crois apercevoir mon papillon. Il ne bouge pas. Je lui fais signe, discrètement. J'attends qu'il s'envole, qu'on reprenne notre jeu. Allez viens, joli papillon. Il ne réagit pas à mon appel muet. Lulli me tend une fleur. Je la lance dans le trou, en direction du papillon. Il ne bouge pas. Ce n'est pas lui sûrement. Peut-être le pétale égaré d'une rose. Mon père ramasse une pelle et jette un peu de terre au fond, et ça fait un bruit mat quand la terre tombe sur la petite boîte. C'est fini, il

dit, et Maman tape plusieurs fois sa tête contre son épaule en gémissant. Il l'emmène.

Sur le chemin du retour, pendu à la main de Lulli, je m'amuse à laisser traîner un pied sur le gravier pour tracer une ligne dans le sol. Je suis d'humeur un peu plus joyeuse, maintenant qu'on s'en va. « Attends », dit Lulli, et comme elle se baisse pour relacer mes chaussures, je le vois, mon ami papillon, perché sur son chignon, à hauteur de ma bouche. Je trouve ça très joli cette tâche blanche sur les cheveux rouges de Lulli, très drôle aussi. Je souffle dans sa direction. Il ne bouge pas. Il me regarde. On dirait qu'il sourit. Lulli se relève. Il ne s'envole pas. Je ne dis rien. C'est bien que nous soyons tous les trois.

« Tu crois qu'ils vont la remplacer ?

- Qui ? Elise, tu veux dire ? Non, bien sûr que non, Nicolas. Tu sais, un enfant ce n'est pas comme une chose que l'on peut remplacer quand elle est cassée, ou quand on n'en veut plus. Elise existera toujours dans le cœur de tes parents, dans leurs pensées, toujours.

- Mais ils peuvent prendre un autre bébé pour le mettre dans le ventre de Maman, s'ils en ont envie.

- Oui, en effet ils pourraient, mais... »

Je l'interromps vivement, paniqué soudain : « Tu crois qu'ils vont le faire, qu'ils vont faire ça ? Ils vont mettre un autre bébé dans son ventre ?

- Je ne sais pas, Nicolas. Je ne sais vraiment pas. Je suis sûre qu'ils ne pensent pas à ça en ce moment. »

Nous marchons un peu en silence, main dans la main. Le papillon se tient immobile et léger sur le chignon de Lulli. Mes parents sont loin devant. Loin de moi depuis qu'Elise est née. Et plus loin encore depuis qu'elle est morte. Une bouffée de tristesse m'envahit.

« Lulli ?

- Oui, Nicolas.

- Tu voudras bien me lire encore des histoires, après, quand tu auras mis un bébé dans ton ventre toi aussi ? »

Elle semble surprise que je lui demande ça. Elle dit :

« Tu sais, Nicolas, je crois que ce jour-là tu n'auras plus du tout envie que je te raconte des histoires.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est dans longtemps, Nicolas. Tu seras devenu un grand garçon alors. Mes histoires, elles t'embêteront sûrement.

- Mais je suis grand déjà, et j'adore toujours beaucoup quand tu me racontes des histoires.

- Alors, dit-elle avec un léger sourire, tant que tu les adoreras 'toujours beaucoup', je continuerai de te raconter des histoires. On est d'accord ?

- Oui, d'accord », je dis.

Mais après un court moment, Lulli s'arrête brusquement de marcher. Elle me dévisage. Intensément. Son sourire a disparu. Elle a un air

étrange, comme si elle ne me connaissait pas, on dirait que quelque chose lui a fait peur. Et puis elle détourne les yeux et regarde fixement devant elle. Elle a lâché ma main. Elle tremble.

« Qu'est-ce que tu as, Lulli ? – je demande, inquiet.

- Ce n'est rien, souffle-t-elle d'une voix blanche. Je suis fatiguée, je crois. »

Elle regarde autour d'elle. Elle ajoute :

« Attends ici, petit ange. Je reviens tout de suite, ne t'inquiète pas. Attends là, juste une minute, je crois que je vais être un peu malade. »

Elle s'éloigne à grandes enjambées, une main devant la bouche, l'autre posée à plat sur son ventre. Elle contourne un petit bosquet d'arbustes maigrichons et qui ne me la dissimulent pas tout à fait. Je peux la voir, pliée en deux, qui tousse et qui vomit. Et mon papillon qui s'envole cette fois, qui quitte le chignon de Lulli et qui s'en va, qui revient, qui volette quelques instants encore au-dessus de Lulli, accroupie et qui tousse et qui crache, sans voir le papillon qui hésite parce que tout ce rouge, c'est tentant tout de même, et puis qui s'en va, loin cette fois, qui s'en va et qui ne reviendra plus jouer avec moi. Je détourne les yeux. Lulli continue de vomir. Assis sur le sol, j'attends qu'elle revienne en lançant des petits cailloux en l'air.

Elle revient. Elle essaye de sourire, elle dit que ça va aller maintenant. Elle reprend ma main dans la sienne,

serre un peu trop fort, ses yeux verts plus verts que jamais. Nous marchons. Je ne dis plus rien et elle non plus. Je ne laisse plus traîner mon pied derrière moi. « Ça va aller maintenant », elle répète, mais ce n'est qu'à elle-même qu'elle s'adresse cette fois.

Mes parents nous attendent dans la voiture. Mon père, une main sur le volant, fume sa pipe et envoie pensivement des ronds de fumée par la fenêtre. Ma mère se mouche bruyamment. Elle semble toute petite sur le siège. Lulli m'aide à monter à l'arrière, puis dit à mes parents qu'elle va rentrer à pied. Elle préfère. Mon père dit que c'est comme elle veut, il démarre. Lulli me fait au revoir de la main.

Plus tard, un peu par défi, je déclare que c'est pas du tout du tout intéressant, les enterrements. Ils ne répondent pas. Mon père conduit. Ma mère renifle. Ils ne parlent pas. C'est un peu comme s'ils n'étaient pas là. Je commence à m'y habituer.

Je regarde par la fenêtre les arbres faire la course. J'ai faim.

Arrivé devant la maison, mon père immobilise la voiture le long du trottoir. Il reste derrière le volant, explique qu'il doit aller travailler maintenant. Ma mère hausse les épaules, descend de la voiture et fait le tour pour venir m'ouvrir la portière. Je dis au revoir Papa, faisant un vague signe de la main dans sa direction. Mais il me demande de venir l'embrasser. Je suis

surpris, je me demande ce qui va m'arriver, il veut certainement me demander des comptes pour ma conduite au cimetière. Je m'avance prudemment. Il ne me fait aucune remarque. Simplement, il me serre dans ses bras en me recommandant de bien m'occuper de Maman.

« Oui, Papa », je dis pour ne pas le contrarier. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Qu'est ce que cela signifie qu'un enfant de quatre ans s'occupe de sa mère ? Il a dû se tromper.

« Au revoir, mon grand », il ajoute, grimaçant ce qui doit être un sourire.

Il regarde ma mère, puis il démarre.

Il n'est pas allé travailler, mon père. S'il est effectivement apparu à son bureau ce jour-là, il ne s'est attardé que le temps de rédiger puis de déposer sa démission sur le bureau de son supérieur. Le soir, mon père n'est pas rentré à la maison. Non plus que le soir suivant. Il n'est jamais revenu, mon père.

Longtemps j'ai cru qu'il était parti rejoindre Elise, s'occuper d'elle qui était toute seule. Il avait préféré être près d'elle plutôt que de continuer à être le papa d'un enfant comme moi, qui ne savait jamais que le contrarier ou le décevoir, et qui avait peur de tout. Je les imaginais ensemble, il la tenait dans ses bras, lui souriait, lui racontait des histoires en lui caressant

tendrement les cheveux. Mon père, il était fier de sa petite fille, c'est pour cela qu'il ne revenait pas.

Quand on m'interrogeait, je disais que mon père était mort, qu'il était avec ma petite sœur, et j'ajoutais : 'Moi, je dois m'occuper de Maman en attendant son retour'. Ces mots n'exprimaient pas seulement l'espoir que mon père revienne un jour, ils disaient l'angoisse qui m'étreignait, la terrible angoisse que ma mère ne voulût imiter mon père, m'abandonner elle aussi pour rejoindre son autre enfant. C'était bien cela qu'il avait voulu me signifier en me recommandant de prendre soin d'elle – plus qu'un conseil, c'était un avertissement, une menace : *Prend bien soin d'elle, mon garçon, de peur qu'elle ne parte à son tour.*

On n'aurait pas pu être plus enfant sage que celui que je fus dès lors. Je m'appliquais à être le plus sage des enfants, afin qu'il revienne bientôt, mon père, afin qu'elle ne parte jamais, ma mère. Oui, plus sage qu'une image. Mais ce n'était pas assez encore. L'absence d'Elise avait créé dans la maison un vide envahissant, accablant, une sorte de trou noir qui comme pour se soumettre à une loi universelle aspirait à lui toutes les pensées de ma mère. En dépit de tous les efforts que je faisais pour ressembler à l'enfant idéal, ma mère était pleine de l'absence de son autre enfant, et ses larmes et ses pensées se gonflaient du vide qu'Elise avait laissé, son *autre* enfant.

Non contente de retenir mon père loin de moi, Elise s'appliquait à exercer sur ma mère une attraction irrésistible et qui me l'enlevait un peu plus chaque jour. Si son corps était là encore, avec moi, si je pouvais encore grimper sur ses genoux et me blottir contre sa poitrine, dans la douce chaleur de son cou, si nous continuions à préparer ensemble des gâteaux le dimanche, d'aller nous promener au parc pendant la cuisson, et si c'était bien ma main dans la sienne quand nous marchions, si même c'était sur moi que ses yeux se posaient, et parfois elle parvenait à me sourire, je voyais bien cependant, à ce vide dans son regard, cette tristesse dans son sourire, et les soupirs qui lui échappaient de temps à autre, comme malgré elle et de toute son âme accablée, je voyais bien et je savais que son chagrin ne tarissait pas, que ses pensées l'emportaient loin de moi et jusqu'à elle, sa petite fille.

Dans la confusion de mes quatre ans, j'en vins à penser qu'être mort signifiait que l'on devenait invisible. Elise était là, quelque part, avec nous et qui me prenait ma mère. De temps en temps, je surprénais une fixité étrange dans son regard, un petit sourire qui flottait furtivement sur ses lèvres et je me figurais alors qu'elle parvenait à voir la petite fille, la voir être sage, elle qu'on ne pouvait voir, elle qui sans nul doute se réjouissait de m'observer, moi, qui me débattais pour essayer d'exister malgré son absence, son envahissante

absence. Je ne comprenais pas que ma mère puisse l'aimer autant, puisqu'elle était morte, puisqu'elle avait si peu été et n'était plus, et puisque j'étais encore, moi, que j'étais, oui, et plus sage qu'une image – mais ce n'était pas assez, puisque les morts sont plus sages encore.

Lulli passait plus de temps à la maison désormais. Elle restait avec nous bien après le retour de ma mère le soir. Souvent, après que j'avais embrassé ma mère qui restait au salon, assise dans le fauteuil de mon père, immobile et le regard vide, le regard plein de sa petite fille invisible, souvent c'était Lulli qui me couchait et me racontait une histoire, elle qui me bordait en m'embrassant tendrement sur le front et les yeux, elle qui m'accompagnait jusqu'aux portes du sommeil. J'aurais voulu que ces moments avec elle, si tendre et si douce, si présente surtout, que ces moments où il n'y avait qu'elle et moi durent toujours. Ne pas me retrouver seul.

« Elle t'a plu cette histoire ? chuchotait-elle en ajustant mon oreiller.

- Oh oui ! Beaucoup !
- Pourquoi elle t'a tellement plu ?
- Je ne sais pas. Elle était drôle, je trouve.
- Tu n'as pas tellement ri pourtant, je ne t'ai pas tellement entendu rire.
- C'est parce que je voulais entendre la suite.

- Qu'est-ce qui était si drôle alors ?

- J'ai oublié... Si ! Quand l'ours dort les fesses en l'air et que le hérisson tombe de l'arbre, en plein sur les fesses de l'ours, oui ça c'était très drôle.

- Des fois tu ne préférerais pas des histoires dans des livres, avec des images ?

- Non, je préfère comme ça. Ta bouche invente une histoire et puis après, ma tête, elle invente les images qui vont avec l'histoire. C'est ça que je préfère.

- Tant mieux alors. Comme ça tu peux t'endormir en regardant les images qui sont restées dans ta tête. Bonne nuit, Nicolas. Fais de jolis rêves, mon ange. »

Mais je ne la laissais pas partir, pas encore.

« Lulli ?

- Oui, Nicolas.

- Tu sais, je crois que Maman aussi elle a des images dans sa tête.

- Peut-être, oui. Sans doute. On a tous des images dans nos têtes, des souvenirs ou bien des rêves qui...

- Ou des cauchemars ?

- Oui, ou des cauchemars. C'est ce qu'on appelle l'imagination, une sorte de machine à fabriquer des images dans sa tête. Tu sais, ce n'est pas très grave si ta petite machine fabrique parfois des images qui te font peur, ce ne sont que des images d'un monde qui n'existe pas. Ce n'est pas un monde réel. La réalité, elle entre en toi seulement par ton regard. La réalité,

c'est bien plus que des images, Nicolas, tu peux l'entendre, la toucher et la sentir. Si tu penses à un gâteau, que tu en fabriques l'image dans ta tête, une très belle image d'un très bon gâteau, il pourra peut-être te donner très faim, mais tu ne pourras pas le manger. Les cauchemars, c'est la même chose : ils peuvent te faire très peur, jamais ils ne te feront du mal. Tu comprends ? »

Non, je ne comprenais pas. Pourtant, ces phrases que je ne comprenais pas, ces mots qu'elles disaient, et sa présence aussi, tout cela m'apaisait. Comme par magie. Elle y mettait tant de convictions que cela semblait vrai.

« Je crois que les images de Maman, c'est des images d'un monde qui existe. Elle est triste seulement parce qu'elle ne sait pas comment on y va.

- Peut-être parce qu'il n'existe pas vraiment, ce monde-là. Peut-être parce qu'on ne peut pas y aller.

- Si, on peut. Papa, c'est là qu'il est allé.

- Tu crois vraiment, Nicolas ?

- Oui. J'en suis sûr même.

- Peut-être as-tu raison alors, si tu en es sûr. D'une certaine manière tu as raison. Mais tu ne dois pas penser que ta maman voudrait partir elle aussi. Elle t'aime infiniment, tu sais, plus que tout, il n'y a personne d'autre que toi avec qui elle voudrait être. Crois-moi, jamais elle ne partira.

- Pourquoi elle est si triste alors ? Pourquoi elle est si triste même quand elle est avec moi ?

- C'est quand elle est avec toi qu'elle est le moins triste, justement. Et puis on peut aimer très fort et être très triste en même temps. Je ne sais pas si sa tristesse passera, sans doute un peu, petit à petit, mais ce que je peux te dire en tout cas, c'est que l'amour qu'elle a pour toi ne passera jamais. Elle n'a que toi.

- Elle a Elise aussi.

- Non, Nicolas. Non, elle n'a plus Elise maintenant et c'est pour cela qu'elle a tellement de chagrin. Elle aurait aimé vous avoir tous les deux. Elle est heureuse que tu sois là et elle est triste qu'Elise ne soit plus là.

- Ce n'est pas juste. Elise, elle, elle a son papa avec elle.

- Tu sais, Nicolas, si vraiment ils sont ensemble, ils ne peuvent ni se voir ni se parler. Je suis certaine, moi, que ton papa pense beaucoup à toi, qu'il est triste aussi de n'être pas avec toi.

- Pourquoi il ne revient pas alors ?

- Je ne sais pas. Peut-être qu'il ne sait pas comment faire. Je ne sais pas, Nicolas. Il faut que tu dormes maintenant. Bonne nuit, Nicolas. Fais de jolis rêves, mon petit ange.

- Lulli ?

- Oui, Nicolas... »

La discussion ne finissait jamais. Elle reprenait, soir après soir, et ces mots murmurés dans la pénombre de ma chambre me faisaient du bien. D'une certaine manière, tout l'amour que ma mère avait pour moi et qu'elle ne parvenait plus à me manifester, c'était Lulli qui en témoignait, qui me le donnait en même temps que le sien. Je glissais lentement dans le sommeil, bercé par son long murmure d'amour. Lulli défaisait délicatement l'emprise de mes doigts qui accrochaient sa main pour tenter de la retenir encore un peu, juste une minute encore, et après un dernier baiser lancé à travers la chambre, elle sortait et ne fermait pas la porte. Je ne me relevais pas. Je ne me relevais plus la nuit.

Parfois, je restais longtemps à demi éveillé, écoutant sans les comprendre les chuchotements de Lulli et de Maman dans la pièce à côté, Julie rendant compte de nos discussions, Julie recevant les confidences de ma mère, Julie consolant, et consolant encore. Et ma mère – inconsolable – ma mère parlant de son bébé, cette petite fille qui n'avait pas voulu vivre, son regard pénétrant, presque glacial :

« Elle cherchait des réponses, mon Elise. Son regard, c'était comme si elle savait tout de ce qui allait arriver. Et moi, sa mère, je n'ai rien deviné. Elle attendait que je lui fournisse des réponses, je ne l'ai pas entendue, je

n'ai pas su l'entendre et lui donner à aimer la vie. C'est ma faute, Julie. C'est ma faute ! »

Et Julie recueillait ses larmes.

À mesure que l'amitié tissait son fil d'or entre les deux femmes, le nœud de la culpabilité se resserra autour du cœur de Julie. Elle raconta à son tour. Elle parla d'elle d'abord, sa mère si docilement soumise, son père si étrangement tendre, son enfance dans son petit village et puis les années de solitude au pensionnat de jeunes filles, à Chartres. Elle raconta ses rêves d'adolescente, ses lectures romantiques, les larmes de désespoir qu'elle versait le soir en étouffant des sanglots sourds contre son oreiller. Elle se sentait tellement différente des autres filles, elle avait envie de hurler et de vivre. Elle raconta comment elle avait crû en venant à Paris que tout allait changer pour elle, et quelle avait été sa déception les premiers mois dans la capitale. Elle s'était sentie si provinciale, si grossièrement provinciale, si peu à la hauteur de ses aspirations. Des larmes encore.

Et puis elle raconta son amitié avec Emilie et Michèle et, auprès d'elles, la lente initiation qui l'avait fait devenir elle-même, enfin, libérée de certaines des lourdes chaînes qui l'entravaient. Elle raconta Alain, elle raconta, aussi, en baissant les yeux, les caresses que son corps exigeait d'elle et qu'elle lui accordait, et comme elle trouvait ça délicieux d'être une femme.

Elle confia à Louise qu'elle en était venue à penser que sa virginité était sa dernière entrave, qu'il fallait donc qu'elle en passe par là, un homme, pour être tout à fait libre. Elle raconta ses hésitations, et puis comme elle avait fini par se résoudre à proposer à Alain de venir à la mansarde. Mais elle avait reculé, elle avait téléphoné à Alain pour qu'il ne vienne pas. Ça avait été une soirée atroce. Le lendemain pourtant, elle avait eu le sentiment d'en avoir été transformée, d'avoir ouvert les yeux sur elle-même, de s'être ouverte à son propre cœur. Ce ne serait pas Alain donc, mais ce serait un autre, puisqu'elle se sentait prête maintenant. Elle n'aurait plus peur, elle serait libre...

Ma mère écoutait patiemment. Elle aimait la sincérité naïve de la jeune fille, l'encourageait à se confier, la consolait à son tour. Ça lui faisait du bien de l'écouter, ça la distrayait de ses propres tourments. Elle avait une petite fille à cajoler et c'était bon.

Elles se tenaient les mains et s'étreignaient, tombant souvent dans les bras l'une de l'autre, et pleurant de concert, submergées par les émotions qui les traversaient simultanément. Julie dit, serrant son amie contre elle :

« Pardon, je ne voulais pas. Je ne voulais pas ! Oh, Louise, pardonnez-moi ! »

Elle raconta encore :

« Il est allé coucher Nicolas. Quand il est revenu au salon, je l'ai remercié pour la belle journée que nous venions de passer tous les trois et puis j'ai dit que j'étais fatiguée, que j'allais rentrer me coucher maintenant. Mais il m'a demandé de dormir ici, encore une nuit. Il a dit que c'était mieux pour Nicolas si j'étais là le lendemain matin. J'ai accepté et je suis allée me coucher dans votre chambre, comme j'en avais pris l'habitude depuis une semaine.

« Lui dormait ici, au salon. J'ai pris un livre, mais je n'ai pas réussi à lire. J'étais troublé par ce qui s'était passé la nuit précédente. Je n'avais jamais vu d'homme nu auparavant. Il bandait. Ça m'avait fortement impressionné. Je... Je n'avais jamais imaginé que cela puisse être si énorme, vous comprenez... C'est à lui que j'ai pensé en me caressant ce soir-là. Oh, Louise, si vous saviez comme j'ai honte maintenant. Je rêvais, je me disais que c'était la solution, après tout, que ce soit lui qui prenne ma virginité. Un homme d'expérience. Vous comprenez, ce n'était qu'un fantasme à ce moment-là...

« Je ne sais pas où je trouve la force de vous raconter tout ça, la force de ne pas mourir de honte devant vous. Vous savez, Louise, vous n'êtes pas obligée de tout entendre.

- Non. Non, continuez, je vous en prie. Vous n'avez pas à avoir honte. Nous sommes entre femmes, n'est-ce pas ?

- Il s'agit de votre mari pourtant.

- Il est parti, mon mari. Alors il s'agit de vous, uniquement de vous, mon amie. Il m'a laissé seule et c'est vous qui êtes là. Il ne reviendra pas, vous savez. Je n'ai plus de mari maintenant. Continuez, Julie. Ça nous fait du bien à toutes les deux. Vous pensiez à lui avant de vous endormir, et alors quoi ? J'ai eu vingt ans moi aussi, ce sont des choses que je peux comprendre. N'ayez pas honte surtout, continuez, c'est moi qui vous en prie.

- Je ne l'ai pas entendu entrer dans la chambre. Il n'avait pas frappé. Je me caressais en pensant à lui et à un moment j'ai ouvert les yeux et il était là, au-dessus de moi, comme surgit de mon rêve. J'en ai eu le souffle coupé.

« Il me regardait. Il souriait. Je me suis assise et j'ai tiré le drap sur moi, mais il l'a aussitôt arraché. Pas brutalement non, mais avec une imposante fermeté. Et puis il s'est déshabillé. Il enlevait ses vêtements en me souriant, il ne cessait de me regarder et de me sourire tout en enlevant ses vêtements. Je ne comprenais pas ce qui se passait, ce qu'il faisait, mon cerveau était comme bloqué par la surprise.

« Je n'avais pas peur pourtant. J'aurais pu crier, à ce moment-là, j'aurais pu me lever et m'enfuir, mais je ne l'ai pas fait. Je ne comprenais pas. Je n'avais pas peur. Je pensais à lui et puis soudain il était là. C'était comme si je l'avais appelé. Ce n'était pas réel.

« Il a posé sa main sur mon ventre et j'ai dit 'non'. Il souriait et son sourire était rassurant. Mais il n'a pas enlevé sa main. J'ai dit 's'il vous plaît, monsieur, ne me faites pas de mal'. Alors il m'a embrassée et j'ai pleuré. Il a dit 'je ne te ferais pas mal' et puis il a saisi mes seins dans ses mains. J'ai dit 'non, s'il vous plaît, Jean-Pierre'. Je voulais l'amadouer en l'appelant par son prénom, mais il m'a poussée en arrière et il m'a plaquée sur le lit. Il s'est assis sur moi, ses genoux sur mes avant-bras, son sexe contre mon menton...

« Il continuait de me regarder, mais son sourire avait disparu. Et ces yeux ! Il avait un regard fou, chargé de menace. C'est alors seulement que j'ai eu peur, comme si je ne réalisais que maintenant ce qu'il voulait me faire. Que c'était réel. Que ça allait arriver. J'ai eu horriblement peur soudain. J'ai essayé de me débattre, mais il pesait de tout son poids sur moi. J'étais impuissante. Il a saisi mes deux poignets dans une seule de ses mains : 'Ne crie pas surtout', il a dit. Mais j'ai crié quand il m'a pénétrée. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Il m'a fait tellement mal, Louise, tellement mal ! J'ai essayé de ne pas crier pourtant. J'étais

convaincue qu'il me tuerait si je criais, mais j'avais tellement mal...

« Il a lâché mes poignets et il a saisi mon cou entre ses deux mains. Il s'était remis à sourire. Il n'a pas serré, mais je savais ce qu'il voulait me signifier. Alors je n'ai plus eu qu'une idée en tête : qu'il sorte de moi, qu'il s'en aille vite de moi et qu'il ne me tue pas. J'ai simulé l'amour. J'ai bougé les hanches. J'ai mis mes mains sur ses fesses. J'ai gémi. J'avais envie de vomir. Il grognait. Il cognait, de plus en plus fort au fond de moi, me déchirant les entrailles, et je gémissais, et je pleurais. Mais je n'ai plus crié. Ses doigts n'ont pas quitté ma gorge. Il m'a demandé si j'aimais ça et j'ai dit oui. Oh ! Louise, j'ai dit oui. J'avais si peur !

« Ça m'a semblé durer un temps infini avant qu'il ne finisse. J'aurais voulu mourir pour que ça s'arrête. J'ai éclaté en sanglots quand il s'est retiré. J'avais tellement honte, Louise ! C'est comme si c'était moi qui lui avais demandé de me faire ça. J'ai tellement honte ! »

Ma mère prit Julie entre ses bras et serra contre elle son visage inondé de larmes :

« Il vous a violée, Julie. Vous n'avez pas à avoir honte. Il vous a fait du mal.

- Louise, c'est à cause de moi s'il vous a quittée. Je n'ai pas pensé à vous, ni à Nicolas. Vous veniez d'avoir votre bébé... J'aurais dû me débattre. J'aurais dû crier. J'aurais dû ne pas le laisser vous faire ça.

- Il vous aurait tuée, Julie. Vous n'auriez pas pu l'empêcher de faire ce qu'il vous a fait et il vous aurait tuée. Vous n'êtes responsable de rien dans ce qui est arrivé. Il est parti et c'est tant mieux. J'espère que là où il est le remord l'étouffera. Je voudrais qu'il souffre cent fois ce qu'il vous a fait souffrir. Pour ce qui me concerne, maintenant, il est déjà mort. Et demain je l'aurai oublié. »

Ce n'est que plus tard dans la soirée que Julie trouva la force de raconter jusqu'au bout. Les deux femmes se tenaient par les mains. Julie était épuisée, mais elle tenait à ce que tout soit dit :

« Nicolas était là, il nous regardait... Louise, il était là, Nicolas, dans l'embrasement de la porte. Il avait dû se réveiller, avoir un cauchemar. Je ne sais pas depuis combien de temps il était là, ce qu'il a vu... Soudain il s'est mis à crier. C'était un cri horrible, un cri qui n'en finissait pas, comme s'il avait mal.

« Lorsque votre mari l'a entendu, lorsqu'il a compris que Nicolas avait vu ce qui s'était passé, il est entré dans une rage noire. Il s'est précipité sur lui, il lui a hurlé de se taire, et puis il l'a giflé. Il l'a frappé au visage avec une telle violence qu'il a été projeté contre le mur. Pauvre petit ange, je ne sais pas depuis combien de temps il était là à regarder. Il était là, dans

l'embrasure de la porte, terrorisé. Votre mari est devenu fou, j'ai cru qu'il allait le tuer... »

Julie éclata en sanglots. Elle essayait de parler encore, de dire qu'elle aurait voulu venir au secours du petit garçon, s'interposer, prendre les coups à sa place... Seuls des sons inarticulés sortaient de sa bouche maintenant. Elle suffoquait, littéralement étranglée par les gros sanglots qui obstruaient sa gorge, qui montaient de sa poitrine par vagues successives et s'engouffraient dans son gosier resserré par le chagrin. Et puis elle trouva la force d'une profonde inspiration. Après un instant en suspens, elle émit alors un long gémissement cathartique, inaudible au début, puis de plus en plus guttural, entrecoupé de hoquets sonores à mesure que s'exprimait dans sa plainte le feu inextinguible de sa douleur. Ma mère la tenait dans ses bras et lui caressait doucement les cheveux, murmurant à son oreille comme à celle d'une enfant des paroles de réconfort :

« Là, là, c'est fini maintenant. Ne pensez plus à ça. Ne vous inquiétez pas pour Nicolas, il est petit encore, il oubliera. Je suis certaine qu'il a déjà oublié. Ce n'était pour lui qu'un méchant cauchemar. Oui, un cauchemar. Il n'a pas compris certainement. Ne vous inquiétez pas de ça. Pensez à vous plutôt. Il vous a fait du mal. Il vous a violée. Ne le laissez pas vous détruire. Ne lui donnez pas cette importance. Haïssez-

le. Oui, haïssez-le autant que vous pouvez haïr et ensuite oubliez-le, oubliez-le, lui, si vous ne pouvez oublier le mal qu'il vous a fait. »

10

J'avais vu, tout vu de ce qu'il y a à voir d'une femme puisque j'avais vu son vagin, puisqu'en voyant ses entrailles j'avais entraperçu le brasillage indécemment de son âme – sa chair et son sang. J'avais vu, mais parce que je n'avais que quatre ans, parce qu'il est nécessaire de comprendre pour se souvenir, ma mémoire n'avait rien gardé de ce que j'avais tellement vu.

Recroquevillé dans un coin sombre de la chambre, entre le mur et l'armoire, j'avais écarquillé les yeux et je n'avais pas compris, ni les soupirs ni les cris, ni le sang rouge qui coulait d'entre les cuisses de Lulli, après que mon père l'avait chevauchée, poussant des grognements sourds et saccadés, han ! han ! han ! et le sang rouge de Lulli sur le drap blanc et ses sanglots silencieux et les ahanements de mon père... Je n'étais pas sûr même que c'était Lulli, que c'était mon père, je ne comprenais pas ce qui se produisait devant moi, devant mes yeux, qui entraient par mes yeux grands ouverts et qui entraient tout d'un seul bloc. Un gros bloc de vécu, massif et envahissant, mais je ne possédais pas les outils, ni la force pour tailler dedans, ni ne

pouvais non plus détourner le regard tandis que ça entraînait en moi, tandis que ça prenait possession de mon esprit, cette vermine de l'âme.

J'avais cru soudain que c'était le sang de mon père et j'avais crié. Sur le drap, entre les cuisses de Julie, j'avais cru que c'était le sang de mon père, j'avais cru qu'elle l'avait mordu, que son sexe avait refermé ses dents sur le sexe de mon père. Faisant couler son sang. J'avais vu le sang et, aussitôt après, j'avais crié. Mon père s'était retourné, m'avait aperçu, avait vu l'enfant qui criait, replié sur lui-même dans l'embrasement de la porte, un enfant en tas avec les yeux exorbités et une bouche qui hurlait, et qui hurlait l'effroi de l'enfant qui ne comprend pas. Il avait jeté un dernier regard sur Julie, et Julie sanglotait sur le lit, le drap tâché ramené sur elle, entre ses cuisses, et puis il avait avancé sur moi, massif, nu, son sexe croûté de sang noir.

« Tais-toi ! », il avait dit, la mâchoire serrée. Il m'avait décoché une giflette, pour m'aider à ravalier mes cris sans doute. Il y avait mis toute sa force d'homme, m'envoyant bouler contre le mur. J'avais hurlé de plus belle et il s'était jeté sur moi, enragé, et m'avait empoigné par les épaules, m'avait soulevé de terre, beuglant comme un forcené : « Tu vas te taire ! Tu vas te taire, oui ! Je te promets moi que tu vas te taire ! »

Assourdi par ses propres cris autant que par les miens, il n'avait pas tout de suite entendu sonner le

téléphone, le téléphone qui bégayait les larmes éternelles de ma mère – et après il n'y eut plus de cris, qu'un silence de mort. Il était sorti de la maison, mon père. Julie avait ravalé ses larmes et puis séché les miennes. Elle m'avait reconduit jusqu'à mon lit, m'avait fermé les yeux d'un baiser rassurant et n'avait pas fermé la porte. Je l'entendais qui gémissait dans la pièce à côté, et moi j'avais cru que c'était le sang de mon père.

J'avais vu et ça n'avait pas fait des souvenirs en moi. Ça entra et ça resta, et ça n'imprima pas ma mémoire. Ça se mit simplement à peser sur mon estomac et, durant les années qui suivirent, à m'oppresser sans que je puisse savoir ce que c'était que cette chose qui s'était fiché en moi comme une méchante balle. De la nudité de Lulli, de son vagin qui avait perforé mon regard, il ne me resta pas le souvenir, juste ce morceau de plomb dans mes chairs, lourd comme une envie de vomir.

Moins d'une dizaine d'années plus tard, comme je cherchais le moyen de donner de l'allant à mes pratiques onanistes, l'expérience de la chose vue ne me fut d'aucun secours. Je me branlais deux fois par jour, matin et soir autant que faire se pouvait, plus régulièrement en tout cas que je ne me lavais les dents – au point que désormais l'évocation monotone et usée d'une paire de fesses ou de la blancheur d'un sein ne

suffisait plus à m'exciter –, mais je ne me souvenais pas, ne savais pas même que j'avais vu, ni que c'était arrivé, et j'ignorais à quoi ressemblait le sexe d'une femme.

Je manquais d'imagination, peut-être. On devait pouvoir s'y enfoncer, c'était une chose au moins que je savais : il fallait bien que d'une manière ou d'une autre ce fût un trou où l'on puisse s'enfoncer. Et après ? Était-il envisageable que cela se réduise à cela, un vulgaire fourreau pour mon pieu ? C'était la seule image dont j'étais capable, l'image d'un trou profond et noir. Ça ne facilitait pas l'émotion, ni la branlette donc et, blasé, désespéré, j'en vins à n'user pour me satisfaire que d'un mouvement machinal du poignet et des hanches, mon crâne vide, toutes mes pensées aspirées dans ce gouffre obscur, n'étant plus que ma bite que j'actionnais mécaniquement, comme on actionne une pompe pour tirer l'eau du fond d'un puits.

Je pris l'habitude de n'obtenir de ce labeur qu'une insipide jouissance, croyant pouvoir m'en contenter, m'enorgueillissant de savoir à coup sûr l'obtenir, sans artifice et à la seule force du poignet. Orgueil amer : je m'endormais insatisfait et sans joie, ressassant mon insupportable défaite.

Tous les vagins étaient ce vagin-là qui avait mordu mon père, oublié, fantasmé, toujours le même, empli de ténèbres et de sang. Mystérieux et fascinant,

terrifiant surtout : le con sublime et dévorant des femmes. Je m'attendais à y trouver des dents en effet, acérées, tranchantes, je m'y préparais comme on s'apprête pour un combat. Il fallait que je m'endurcisse, que je fourbisse mes armes, que j'aiguise ma hargne, et je me paluchais dur, oui, comme on affûte une lame. C'était ça qui me préoccupait, par-dessus tout, les dents dans leurs vagins. Avoir la bite comme de la pierre... J'avais beau y mettre toute mon énergie, je sentais bien que je ne devenais pas assez dur encore, que ça restait un bâton de chair gorgé de sang. Je plantais mes ongles, dents serrées pour contenir la douleur, et le sang parfois débordait hors de la chair. Trop tendre. Loin encore d'être un homme.

Et puis j'avais planté mon dard, tardivement, surmontant mes angoisses. Même alors je continuai de m'en méfier, ce trou noir qui faisait couler un sang noir, cette menace perfide qui nichait perfidement entre leurs cuisses pleines. Le voir, le toucher, pénétrer ses profondeurs et en explorer chaque recoin, ce n'était pas assez encore, ni pour le connaître, ni pour le comprendre. La peur restait, tapie en moi, m'imposant sa vertigineuse présence, et le fantasme se prolongea, se mua en obsession. Ce fut bientôt comme si je vivais à l'intérieur même d'un vagin, la mère de tous les vagins. Je vivais, j'évoluais dans un univers peuplé de

vagins et rien d'autre n'avait de réalité que le corps des femmes, ce rien sublime et inaccessible, ce rien fascinant et terrifiant qu'elles y dissimulaient forcément. Qui était tout. Ce rien en forme de trou qui était toute ma vie et qui l'occultait, néant obscur qui dès que je le quittais me rendait avide d'y retourner, pour m'y perdre.

Finalement, réalisai-je, la période des illusions n'était pas la pire. Puceau, j'avais alors l'espoir d'une éjaculation chargée de plus d'absolu, l'espoir d'une transcendance. Le triste constat que ça n'était en réalité que cela, cette brève et lamentable convulsion, libérateur seulement parce qu'on y avait survécu, dissipait par avance le peu de satisfaction que j'en aurais éventuellement retiré, bien obligé de m'avouer qu'on n'éjacule jamais que dans du vide. Ce sont les femmes qui nous possèdent, songeais-je avec colère – et j'enrageais à la pensée que Tirésias avait sans doute raison de prétendre qu'elles obtiennent en fin de compte neuf dixième de toute la jouissance.

Baiser devint un défi auquel je ne pouvais renoncer, une lutte où se mêlaient hargne et terreur, une sorte de roulette russe dont je ressortais à l'état de survivant, empli d'un sentiment confus où dominaient l'épuisement, le triomphe et la haine, d'où je sortais perclus des stigmates de la profonde épouvante qui m'avait traversé. Et j'avais tapé fort au fond d'elles en

serrant les dents, cognant de plus en plus fort pour ne pas révéler la peur qui me tenaillait, sans comprendre d'où me venait cet effroi qui me saisissait chaque fois. Ce n'est pas grand-chose pourtant, un vagin, essayais-je de me rassurer, presque rien, un vide sidéral entre les parois humides d'une grotte sombre, une excavation improbable creusée dans les chairs, des plis et des replis... et des replis encore ; des chairs dentelées, bistrées, qui abritent, renferment et libèrent la fragrance obsédante et chaude des sucres, lesquels suintent lentement dans l'intérieur secret de ce puits profond de chair, de sueur et de sang.

Je m'enfonçais et il n'y avait pas de fond. Et je m'enfonçais encore, et c'était exténuant de s'enfoncer ainsi, toujours plus profondément, précédé par la peur et poussé toujours par le même espoir dément de trouver... quoi ? Je ne savais pas même ce que je cherchais, bien plus à coup sûr que l'éphémère et morne apaisement que me procurait l'orgasme. J'y retournais, toujours j'y retournais au fond des vagins et il ne me resta bientôt plus de désir véritable, que le besoin de trouver et de comprendre ce que je cherchais, et qui me faisait si peur, le besoin d'exister vraiment peut-être, c'est-à-dire toujours. J'essayais de comprendre, de démystifier, s'aventurer dans un vagin – et il fallait alors s'y aventurer véritablement, corps et âme – s'y aventurer c'était peut-être tenter la seule

expérience eschatologique qui soit. Improbable retour vers l'origine de soi. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'être cette fois, mais d'avoir, de posséder pour comprendre les raisons profondes de soi, d'aller au fond des choses comme on dit. Oui, c'est le divin qu'on cherche au fond des vagins, me disais-je pour me donner une ambition à la mesure de ma peur, Dieu ou Diable, c'était sans importance, pas en tout cas ce misérable frisson qu'on y trouve, cette victoire triste quand on comprend l'espace d'un instant qu'il n'y a pas de réponse, que notre quête est vaine et que Dieu est mort. Je m'enfonçais, frénétiquement, désespérément, rageusement, toujours plus loin au fond de ce trou noir et vide, misérable puits d'antimatière creusé au cœur d'une oasis située dans le vaste désert de la misère existentielle des hommes, cette image trompeuse d'une terre d'abondance donnée comme en pâture à l'espoir des désespérés : il n'y avait rien jamais au fond de ce gouffre sans fond, rien d'autre que la vaste mystification des vagins.

L'instinct ! Oui, essayais-je alors de raisonner, c'est l'instinct qui nous pousse et dont quoi qu'on en veuille on ne peut s'affranchir. La conscience n'y fait rien et la poésie non plus : il faut qu'on les bourre comme il leur faut être bourrées. C'est que l'espèce n'a d'autre but sensé que sa propre perpétuation et l'on pourra tant qu'on veut glorifier le désir et chanter l'amour, à la fin

il n'est de vagin comblé que gravide. Il n'est qu'à observer leur humeur quand vient la période des menstrues, raisonnais-je, ce sang noir qui coule entre leurs cuisses et les rend aigres, cette humeur mauvaise, c'est le dépit de l'opportunité qui a passé bien sûr, l'amertume de l'ovule qui n'a pas réalisé son lot.

Elles en ont mal dans le ventre, mais le sang coule aussi pour faire table rase, la nature n'abdique pas et une nouvelle occasion se présente bientôt qu'il leur faut à tout prix saisir. Il y va de la survie de l'espèce et les hormones se remettent à l'ouvrage, un prurit grandit entre leurs cuisses qu'il faut bien soulager. Ça les démange et elles mouillent leurs lèvres, font la lippe, ondulent des hanches et venez par ici mes mignons, qu'elles font : c'est à notre semence qu'elles en veulent – à quoi d'autre ? Et elles usent de leurs corps à la perfection pour nous attirer à elles et en elles, obtenir ce qu'on leur doit. Nymphes ou viragos, vestales ou ribaudes, toutes elles connaissent les secrets pour nous amener à leur vagin et nous arracher nos gamètes. Le sourire est onctueux, le regard alanguiné et leur visage tout entier se maquille de douceur, tant elles savent comme leur apparente vulnérabilité nous rassure : le charme, la sensualité et la fragilité afin qu'on ne se méfie pas, et leurs lèvres purpurines... mais pas seulement cela : c'est de tout elle que le désir transpire, qu'il est suscité, espéré, commandé, jusque dans

l'irrésistible perfection de leurs nuques, la profondeur cotonneuse et troublante de leurs ventres, et puis, et puis ! – touche assassine – la parfaite illusion du vagin, secret, mystérieux, forcément idéalisé, vulve en avant comme un masque, et la toison comme un masque devant le masque. On ne saurait résister à ça, au galbe délicat du mont de Vénus, à l'abricot velouté qui s'y abrite, sa chair tendre et délicate, sapide, et la saignée qui s'ouvre en son milieu, le capuchon délicat qui émerge à peine, qui point, timide, comme n'osant révéler son diamant.

Je poursuivais mon délire jusqu'au vertige. On écarte légèrement, on soulève avec précaution, on le découvre, le petit bouton, craintif et intumescant, lisse, attendrissant du haut de sa frêle érection. Fascinant petit bouton de chair ! On ne se méfie pas : tant de beauté, tant de pudeur aussi, et d'innocence, croit-on, quand les hommes eux sont armés jusqu'aux dents, bardés de leur orgueil dément, muscles saillants et membre turgescent – si fier celui-là de son pouvoir perforant. Pourquoi se méfierait-on ? C'est sexe fort contre sexe faible, non ? Du plein contre du vide, l'issue du coït est certaine. C'est ce qu'il semble tant qu'on n'y est pas. On pose la pulpe d'un doigt au bord de cette merveille qui nous espère, on y va doucement, conquérant, sûr de son fait, on est surpris même de ne sentir aucune résistance. Au contraire, un frisson

survient et il glisse plus avant, le doigt, comme aspiré – on est si fier alors de l'effet qu'on fait, on ne se méfie pas, on se dit : 'La gourmande !' et sans qu'on n'y ait pris garde, ils sont deux maintenant, deux doigts engloutis par les chairs. On sait s'y prendre, se dit-on, devinant sans mal qu'un troisième appendice, puis un quatrième pourquoi pas ?, seront tout aussi galamment accueillis, réclamés même bientôt, si l'on tarde trop. On obtempère bien sûr, on obtempère toujours, il faut rester dans le rythme, comprendre la cadence... et il est trop tard ensuite quand le doute s'installe. C'est qu'il y a plus de vide qu'on pensait, plus qu'on ne pourra jamais en combler. Ce vagin est une bouche affamée, et insatiable. Encore, encore et encore ! Ce n'est jamais assez. On n'aura pas assez de nous-même pour la nourrir, on le sait maintenant. Les sucs abondent, deviennent spumeux, et du fond de ce vagin-là il semble maintenant que ce sont tous les vagins qui crient famine, toutes les femmes et tous leurs vagins. Elle semblait s'offrir tout à l'heure, elle exige désormais. Qu'on la satisfasse ! Mais il n'y a plus en nous que le doute qui grandit et on ne comblera rien, on sait qu'on ne comblera rien. On fait ce qu'on peut, on se débat, on fait le mâle quelques instants encore, on bouge, on se démène, on essaye d'être partout à la fois, et puis on lâche le peu qu'on a à offrir, qu'elles nous arrachent avec mépris. Le sexe faible ? Quelle

imposture ! ruminais-je chaque fois, leurs sexes sont des sirènes aux manières cauteleuses dont les charmes ne sont que cruautés dissimulées, surnoisées gorgones jamais rassasiées et qui changent nos bites en pierre et les usent et les érodent, et les vident de leurs substances vitales pour s'en nourrir et nous faire mourir. Oui, je devais bien l'avouer finalement, un peu plus que rien, un peu plus même qu'un trou...

Je ressassais, me complaisant dans ce délire mortifiant. Je n'en sortais pas, des vagins, de ma fascination pour les vagins et la peur indépassable qu'ils m'inspiraient, ni de mon inextinguible ressentiment contre les femmes. J'étais l'esclave de mes quatre ans et il fallut en définitive que j'en aime une pour pouvoir sortir un peu de toutes et devenir un homme.

*

Elle partit, Lulli, à son tour, quelques semaines après mon père. Elle partit s'installer à Toulouse et vécut là-bas, loin de moi, vingt-sept longues années. Elle mit au monde une petite fille et partagea dès lors son temps entre l'école où elle avait été nommée institutrice, et dont par la suite elle devint la directrice, et cette enfant

qui lui ressemblait et qu'elle éleva seule. Une vie douce et tranquille.

La petite fille grandit, devint une jeune femme et fit des études de psychologie. Elle obtint sa maîtrise et, admise dans le troisième cycle qu'elle souhaitait, à Paris, elle décida de quitter Toulouse pour rejoindre la capitale. Ne se faisant pas à l'idée de la savoir là-bas toute seule, Julie n'hésita pas longtemps avant de se résoudre à l'y accompagner. Retrouver à bientôt cinquante ans la ville qui avait façonné ses vingt ans, pourquoi pas ? se dit-elle, et elle demanda sa mutation. Puis elle informa Louise, avec qui elle n'avait jamais cessé de correspondre, de son arrivée prochaine. Celle-ci voulut à toute force qu'elles acceptent de s'installer chez elle : « le temps que vous trouviez un appartement », proposa ma mère, laquelle se morfondait toute seule chez elle, dans un appartement trop grand pour elle depuis que j'en étais parti.

Un soir de septembre, sur un quai de la gare de Lyon, les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre, riant et puis pleurant. Puis riant encore. Elles se consultèrent aussitôt, brièvement, entre rires et larmes, et dans l'euphorie de ce moment de félicité partagée trouvèrent judicieuse l'idée de faire se rencontrer leurs enfants. Nous allions forcément bien nous entendre, convinrent-elles en se pressant les

maines avec émotion, oui forcément... Un goûter des retrouvailles fut bientôt organisé.

J'essayai quant à moi de retenir mes larmes tandis que Julie me serrait contre elle avec force émotion. Je ne lui en avais pas voulu d'être partie, elle avait promis de revenir et je l'avais crue. Et soudain je réalisais que je n'avais jamais cessé de croire à son retour, et elle était revenue maintenant, Lulli. Elle était revenue ! J'avais envie de me blottir contre elle et, la tête dans son cou, fondre en larmes, sangloter tout mon soûl en tétant mon pouce pendant qu'elle aurait doucement caressé mes cheveux en fredonnant un air de mon enfance. Me laisser aller pour une fois... Au lieu de cela, je me tenais raide entre ses bras et je retenais mes larmes.

« Nico, dit-elle au bout d'un moment, Nico, je te présente Céline, ma fille. Céline : Nicolas. »

La violence du choc me fit vaciller, m'aurait fait tomber sûrement si je n'avais pris appui sur l'épaule de Lulli. Car la ressemblance avec Lulli, entre Céline, là devant moi, et la Lulli de mon enfance, la ressemblance était saisissante.

« Enchantée, Nicolas, dit-elle. Très heureuse de te rencontrer enfin, ma mère m'a tellement parlé de toi. *Son petit ange*, elle dit toujours en parlant de toi. »

Oui ? Seulement la mienne de mère n'avait jamais mentionné que Julie ait eu un enfant, n'avait d'ailleurs plus jamais mentionné rien qui se rapportât à Julie depuis son départ. Elle était partie, Julie, mon père était parti et donc les gens qu'on aime partent un jour et il n'y avait rien à dire de plus à ça – seules les mères restent et ce n'était déjà pas si mal. Et la mienne de mère n'avait pas fait tellement d'efforts pour me rattacher à ce passé et le faire vivre.

Je regardais tour à tour Céline et sa mère, roulant des yeux incrédules, tour à tour la Julie d'aujourd'hui et la Lulli d'hier, réunies dans le même tableau du présent, comme si dans un hoquet improbable le temps s'était mélangé les pédales. Céline était aussi jolie que Lulli vingt-cinq ans plus tôt, aussi jolie qu'elle l'avait été dans mon regard d'enfant. Plus qu'un souvenir, c'était une présence en moi qui subitement trouvait écho dans le champ du réel, une résurgence miraculeuse : je voyais Céline avec les yeux émerveillés de l'enfance, ce regard abusé du cœur lorsque le cœur de l'adulte se rétracte soudain et régresse. Puis explose. Pas l'amour encore, son germe assurément : j'étais enchanté moi aussi, littéralement enchanté.

« Ne restez pas dans l'entrée, voyons, ordonna ma mère. Allez vous installer au salon, je nous prépare du thé.

- Je viens avec vous, Louise, dit Julie en lui emboîtant le pas. On vous laisse faire connaissance les enfants. »

Voilà bien les mères ! Elles ne se rendent pas compte que leurs enfants ont grandi.

Je guidai Céline vers le salon.

« On peut dire que ça te fait de l'effet, dit-elle.

- Quoi ? sursautai-je.

- Revoir ta nounou, ça t'a secoué on dirait. Tu l'aimais beaucoup ma mère ?

- Oui, elle a été très importante pour moi. C'était il y a longtemps, les premières années de ma vie, mais le sentiment d'avoir passé plus de temps avec elle qu'avec n'importe qui d'autre. Je ne crois pas même avoir été aussi proche de quelqu'un depuis. Pas ma mère en tout cas. C'est étrange de la revoir aujourd'hui, après tout ce temps... »

Nous nous assîmes dans le petit salon de ma mère, le regard encombré par le lustre et l'abondance des bibelots. Céline, elle s'appelait. Elle me souriait et j'eus envie de lui parler :

« Je crois que j'ai toujours plus ou moins pensé à elle, qu'elle a toujours été un peu présente en moi. Ça me semble assez incroyable de ne pas l'avoir oubliée.

- Pourquoi donc ? On n'oublie jamais les personnes qu'on a aimées. Les enfants en tout cas n'oublient pas.

- Oui peut-être, je ne sais pas. Je ne suis plus cet enfant. Le temps a passé. C'est une chose surprenante, les souvenirs, comme une volonté au-delà de la volonté et on ne décide pas de ce dont on se souvient. On ne se souvient pas en réalité, ce sont les souvenirs qui s'emparent de nous – ou bien qui nous échappent. Je ne suis plus cet enfant et pourtant, quand j'ai serré Lulli entre mes bras tout à l'heure...

- Lulli ?

- C'est le nom que je lui donnais alors. Lulli pour Julie. Le soir, elle me racontait des histoires, des histoires qu'elle inventait spécialement pour moi.

- Des histoires inventées par la bouche : et moi qui croyais être la seule à avoir ce privilège... Tu sais, je lui en réclame encore de temps en temps, quand je me sens un peu mal.

- Quand j'étais dans ses bras tout à l'heure, c'est ça qui m'est venu à l'esprit, comme dans un brouillard, que ce soir elle me raconterait une histoire inventée par la bouche. C'est ridicule, n'est-ce pas ? J'approche de la trentaine, je flirte plus que dangereusement avec les soixante-quinze kilos, mais il a suffi qu'elle me touche, il a suffi que je respire son parfum dans son cou pour que le petit enfant se réveille en moi. Je le croyais mort, cet enfant. Oui, les souvenirs sont bien davantage que des pensées, ils sont en nous comme une forme de permanence du passé, une part de réel qui survit dans

un coin de notre cœur... comme s'il restait des lambeaux de temps sur les parois de notre sablier personnel. Je m'exprime mal, je veux dire... ce que j'ai ressenti était...

- Un peu comme l'odeur d'une madeleine, compléta Céline.

- Oui, c'est ça, fis-je en souriant – la première fois que je lui souriais. C'est exactement ça, le souvenir, c'est quand le temps ne s'est pas tout à fait perdu en chemin, quand le passé est là encore, fondu dans le présent et qui l'accompagne, l'ombre portée du passé.

- Ou sa lumière.

- Ou sa lumière, oui.

- Il faudra que tu lui dises tout ça, à ma mère. Ça lui ferait vraiment plaisir. Elle se faisait une joie de vous revoir, ta mère et toi. Et puis, en même temps, elle était persuadée que tu l'aurais oubliée. La veille de notre départ, elle a pleuré en imaginant que tu ne te souviendrais peut-être pas d'elle.

- Je ne l'ai pas oubliée pourtant.

- Il faudra le lui dire.

- Je ne sais pas... Je n'ai pas l'habitude... Dire ces choses-là...

- Une bonne occasion d'apprendre. »

Elle me regardait. Son sourire malicieux. Son petit nez. Je baissai les yeux pour expliquer :

« Il y a une part de douleur dans tout ceci, des choses auxquelles on évite généralement de penser, dont on refuse le souvenir parce qu'il faut bien s'en protéger. On pense avoir oublié, mais on sait qu'elles sont là encore, ces choses, on sent leur présence, que ce n'est pas fini et que ça nous poursuit encore. Alors on court, on fuit, on tente d'échapper à sa propre mémoire. On court sur le fil du temps et on ne s'arrête pas, jamais, pour ne pas penser, pour ne pas se souvenir surtout, on pense qu'à se souvenir on risque de tomber. Et puis on prend l'habitude de courir et au bout d'un certain temps on ne sait plus même pourquoi on court, on est devenu quelqu'un d'autre.

- On est devenu adulte, on croit qu'on est arrivé quelque part.

- Mais on continue de courir, parce que c'est en nous maintenant. L'habitude.

- Et on tourne en rond maintenant, les yeux fermés.

- Pour ne pas voir l'enfant qui court juste derrière, sur nos talons, les bras tendus. Il rigole. C'est un jeu pour lui.

- Oui, c'est un jeu – quoi d'autre ? »

Son regard attentif. Ses cheveux rouges. Je répétais après elle :

« Quoi d'autre ? Je ne sais pas. En réalité je n'ai jamais pensé que c'était un jeu, je n'ai jamais pensé à ça, à cet enfant en moi. Je sais juste que je cours et que

j'évite d'avoir à regarder trop en arrière. Ni trop loin devant moi. Au jour le jour, comme on dit. Je ne viens pas souvent ici, voir ma vieille mère. Tous ces bibelots ! Ils ont toujours été là, il me semble. Et elle aussi, elle a toujours été là, dans cet appartement vieilli et usé. Elle appartient à cet endroit. Elle ne court pas elle, elle a pris racines on dirait, en marge du temps. Je ne sais pas comment elle fait. Elle ne radote pas, elle ne parle jamais du temps passé, jamais, et il semble pourtant que le temps n'est pas parvenu à l'entraîner dans sa course. Elle a eu une petite fille qui est morte, il y a longtemps – elle a vécu quelques jours et puis elle est morte. Elle ne s'en est jamais remise. Parfois j'ai l'impression que rien ne lui a laissé de souvenir depuis. J'étais un petit garçon, je suis devenu un adulte : qu'a-t-elle vu de ça ? On a vécu l'un à côté de l'autre, dans le même espace, pas dans le même temps. C'est ça que je pense. Lulli appartenait à ce temps-là, celui de ma mère et que je n'ai jamais cessé de fuir. »

Oui, c'est ça que je pensais – et aussi que je n'en avais jamais autant dit à personne. Pas même à moi sans doute. J'évitais en général de penser à ce genre de choses.

Elles revinrent de la cuisine, ma mère portant le plateau avec le thé, les tasses et les petites cuillères pour tourner le thé dans les tasses, et Julie une assiette

chargée d'une montagne de gâteaux secs. Elles riaient et gloussaient comme deux vieilles copines.

Je glissai à Céline que je n'avais jamais entendu ma mère rire ainsi, rire vraiment, pas comme si ça lui coûtait chaque fois un bras. Je ne lui dis pas que moi aussi j'étais comme transformé par leur arrivée, que je n'avais jamais autant parlé de moi à quelqu'un que ces dix minutes passées avec elle, que c'était plus surprenant encore que le rire de ma mère. Je ne comprenais pas d'où m'était venu ce besoin soudain de m'épancher, ni pourquoi devant elle. J'avais un peu honte, mais je savais déjà que je voulais poursuivre cette conversation.

Nous fîmes prestement de la place sur la table en écartant les magazines et nos mains se touchèrent. Nos regards aussi. On prit le thé, on bavarda. Ça dura longtemps. Et puis j'en eus assez d'attendre : je proposai à Céline de l'emmener manger un couscous à Ménilmontant. Nos mères crurent utile de mentionner qu'elles trouvaient l'idée *tout à fait épatante*, mais Julie dit que ça ne les regardaient pas, et puis accepta.

Les semaines qui suivirent nous mangeâmes des ribbs dans le quartier des halles, du canard laqué à Belleville, des mezze libanais à Montparnasse, et grecs dans la rue Mouffetard ; des andouillettes à Bastille et du poisson à Italie, du goulasch à Saint-Germain, une

bouillabaisse au pied du Sacré-Cœur, des moules à République, du bœuf à la Butte aux Cailles et ailleurs. Nous bûmes toutes sortes de bières dans tous les coins de Paris et allâmes écouter du jazz dans des caves enfumées et du rock dans des salles surchauffées.

Nous arpentions interminablement le pavé des plus petites et des plus sombres ruelles, nous tenant par le coude tels deux vieux amis inséparables. À la fin, quand nous étions fatigués, je la raccompagnais rue d'Aligre. Je la serrais un instant contre moi, elle me souriait et je rentrais à pied, plein encore de son sourire. J'étais heureux comme un gamin quand je trouvais un fil rouge de sa chevelure accroché à mon épaule. Je m'endormais en pensant à elle, apaisé, repassant le cours de la soirée, chacun de ses mots, chacun de ses rires, et cette manière qu'elle a de poser son visage dans la paume de ses mains quand elle m'écoute parler, la tête légèrement penchée, toujours du côté où elle arrange ses cheveux.

L'amour nous est venu lentement, le temps de la séduction, le temps que s'accordent nos émotions et nos désirs, et que nous envahisse à la fin ce sentiment d'urgence, cet instant dans lequel nous avons chaviré ensemble, cet instant où tout entre nous devait impérativement se produire et les corps fusionner.

Je me réveillai avant elle et la regardai longtemps, incrédule, sa peau blanche, immaculée, ses cheveux

rouges, comme un feu immobile, la douceur de son visage endormi. Je fis doucement glissé le drap sur son sein rond, son cœur en dessous, et je l'embrassai là. Je sortis chercher des croissants.

Rues désertes. Ciel blanc d'un petit matin sans nuage. Paris s'éveillait à peine. Il faisait froid et les bourgeons sur les arbres reentraient la tête. Le printemps avait une semaine, j'avais moins encore, moi qui naissais à peine. Je resserrai le col de mon manteau. Je n'avais pas eu peur, n'avais pas serré les dents au moment de m'enfoncer en elle. Simplement une autre caresse entre nous. J'avais bu sa peau, recueilli sur mes lèvres les parfums enivrants de son corps et j'avais été profondément ému par l'éclosion du désir entre ses cuisses, en avais au bout de ma langue, délicatement, récolté la perle de soie. Vagin transfiguré, sublimé par le désir que j'avais d'elle qui me l'offrait en gage d'un amour et d'un plaisir partagés. Et j'avais pleuré aussi, le nez enfoui dans sa toison rousse, ses mains consolatrices flottant sur ma tête comme deux papillons de tendresse. Ma tête posée sur son sein. Ma tête posée sur son ventre. Mes lèvres appuyées au creux de son genou et mes baisers sur sa nuque blanche, mon visage dans son cou, mes mains entre ses cuisses et ma langue autour de sa langue enroulée. Moi en elle et elle en moi, ma chair accrochée à sa chair. Et

je n'avais pas eu peur pourtant. Et je sus que jamais plus je n'aurai peur.

Trois jeunes femmes passèrent devant moi, leurs rires emportés par le vent. Je les regardai s'éloigner. Toutes, me dis-je, toutes elles sont nues et toujours, nues sous le tissu de leurs habits qui caressent leur peau, toutes qui dissimulent dans les doux replis de leur chair un vagin, comme si chaque huître possédait sa perle. Elles sont belles, eus-je envie de m'exclamer. Les femmes sont belles, me répétais-je avec une joie gourmande, au rythme de mes pas, surpris par l'évidence fulgurante de cette révélation.

La boulangerie n'était pas ouverte. Dix minutes à attendre en compagnie d'un autre homme. Il avait sur son visage le même sourire que moi. L'odeur du pain chaud nous parvenait depuis le soupirail. On entendait pépier les oiseaux et de loin en loin le vrombissement isolé d'un moteur. Un camion-poubelle passa en trombe.

« Fait froid, hein ? fit l'homme en se frottant vigoureusement les mains.

- Oui, fait froid ce matin », répondis-je .

Une conversation virile. La femme du boulanger ouvrit trois verrous et tira la porte pour nous laisser entrer. L'homme prit quatre croissants au beurre et 100 grammes de chouquettes. Je trouvai l'idée séduisante et demandai la même chose, plus une baguette pas trop

cuite et deux pains au chocolat. En sortant je croisai une jeune femme. Elle aussi, me dis-je en lui tenant la porte, nue elle aussi.

Je fis du café, préparai le petit-déjeuner et écrivis 'Je T'AIME' à la confiture de fraise sur une tartine beurrée. Je posai le plateau au pied du lit et attendis qu'elle se réveille en la regardant être aimée. Elle était enceinte déjà et je ne le savais pas. Lola avait été conçue au cours de cette première nuit et j'avais toujours aimé cette idée, que notre fille fut le prolongement sublime de notre première nuit, une enfant de l'amour.

11

Le médecin esquissa un sourire, ajusta son chignon puis ses lunettes, et pointa son Mont-Blanc sur le moniteur de l'échographe :

« Regardez, là, vous voyez ? Il n'y a pas le moindre doute, c'est une fille. »

Mon cœur eut un hoquet, puis mon sang se mit soudain à tourner à l'envers tandis que je parcourais fébrilement l'écran des yeux, cherchant au hasard des agrégats informes de petits points lumineux une confirmation à la nature de ma paternité :

« Je ne vois rien, moi. »

Céline était allongée sur la table d'échographie, les mains en bandoulière sous son ventre dénudé. Elle souriait béatement.

« Tu vois quelque chose, toi ? l'interrogeai-je.

- Oui. Je crois qu'on ne peut pas tellement se tromper, Nicolas. Nous allons avoir une fille. Une petite fille !

- C'est sûr, vraiment ? fis-je en me tournant vers le médecin. Il n'y a pas d'erreur possible ?

- Non, monsieur. Pas l'ombre d'un doute.

- Pourtant je ne vois rien moi. Rien qui ressemble à une fille, rien qui ressemble à rien en fait.

- Peut-être que tu ne regardes pas comme il faut », émit Céline.

Je regardai encore. L'excitation me rendait aveugle sans doute. Céline chercha à me mettre sur une piste :

« À quoi crois-tu qu'on puisse se rendre compte que c'est une fille ? »

Les points lumineux franchissaient les limites de l'écran, crépitaient dans mon crâne surchauffé :

« On ne voit pas son zizi ? Je veux dire, je dois voir qu'on ne voit rien, c'est ça ? Mais où faut-il que je regarde exactement ? Je ne sais même pas où il aurait pu être son zizi, et tous ces points, toutes ces formes n'ont aucun sens pour moi. »

Les deux femmes échangèrent un sourire complice, presque condescendant, et j'eus alors un geste d'agacement. Le médecin soupira, ajusta son foulard Hermès, reprit son Mont-Blanc et fit à nouveau glisser sa caméra à ultrasons sur le ventre de Céline :

« Ici, vous voyez un pied, expliqua-t-elle. Vous le voyez, n'est-ce pas ? »

Les yeux rivés sur l'écran, plus que dubitatif devant les formes abstruses qui s'étaient remises en mouvement, je pris le parti d'opiner activement du chef afin de prouver ma bonne volonté : cette chose-là un pied, admettons.

« Bien, je continue. L'autre est là, juste derrière, on devine à peine le talon parce qu'elle a ramené sa jambe

près de sa tête. Nous la voyons par en dessous, vous comprenez ?

- Comme si on filmait en contre-plongée ? dis-je en jouant à l'élève appliqué.

- Oui, d'une certaine manière, en plan très serré alors. Bon, ici nous avons un tibia, et puis ici l'autre, plus distinctement. Vous me suivez toujours, et voici les deux fémurs, là et là. Au bout, cette tâche qui ressemble un peu à un papillon, c'est le bassin. Vous le voyez ? Juste ici. »

Elle fit une image arrêtée, me laissant le temps de reconstituer l'ensemble en tapotant au centre du moniteur avec la pointe de son stylo. Elle m'énervait. Elle ajouta :

« Faut avouer quand même qu'elle y met du sien, cette petite fille. »

À force de concentration, je vis apparaître assez distinctement les deux fémurs. Ce point d'acquis, je m'échinai ensuite à faire que l'amas scintillant qu'elle m'indiquait ressemblât à un papillon. Papillon de jour ou papillon de nuit, étais-je sur le point de demander, quand tout à coup, tout s'ajustant comme par magie en un ensemble cohérent, l'évidence me sauta aux yeux : une fille ! Oui, je voyais... et à tant voir je devins bientôt rouge de confusion. Une fille, ça oui elle y mettait du sien, on ne voyait que cela, que c'était une fille. Gros plan sur une vulve. Non, aucun doute n'était

permis et c'était même indécent tellement ça ne me laissait aucun doute.

Je demeurai immobile un long moment, consterné, les yeux comme aimantés par l'image de cette féminité improbable, incapable de détourner les yeux, incapable non plus d'affronter le regard des deux femmes, leurs sourires narquois :

« Je crois qu'il a vu, fit le médecin en observant attentivement le vernis ocre de ses ongles.

- Tu ne trouve pas qu'elle me ressemble ?

- Ça, Céline, ce n'est pas drôle – je ne parvenais pas à quitter l'écran des yeux. Non, pas drôle du tout.

- Tu voulais une fille pourtant, ça n'a pas l'air de te faire plaisir tout à coup.

- Si, si... Mais si, bien sûr ! C'est juste que je ne pensais pas... Je n'imaginai pas que déjà...

- Que déjà quoi ? Qu'elle aurait un sexe ? Tu sais, mon chéri, les petites filles naissent avec un sexe elles aussi. Entre garçon et fille ce n'est pas avoir un zizi ou n'en avoir pas, ce n'est pas seulement ça, tu sais.

- Je sais, oui – elle m'agaçait à son tour. Seulement je croyais qu'on ne l'aurait pas vu encore, que c'est parce qu'on ne voyait rien qu'on savait que c'était une fille. Et puis là – je désignai l'écran –, quand même...

- C'est vrai, ce n'est pas la pudeur qui l'étouffe. On dirait que ça te choque, non ?

- Un peu, je dois avouer. Je sais c'est idiot, mais je ne m'attendais pas à... à ça ! – je montrai encore l'écran –. C'est quand même un peu indécent, tu ne trouves pas ?

- Moi je trouverai ça plutôt joli au contraire », intervint le médecin que mon trouble paraissait fort réjouir.

Un instant, je caressai l'idée de lui arracher les yeux.

« Ce n'est pas grave, mon chéri, dit Céline. Je suis certaine que tu t'habitueras vite. Et puis si les premiers mois sa nudité te gêne, tu n'auras qu'à éteindre la lumière pour la changer. »

Ce qui une nouvelle fois amusa beaucoup le médecin. Elle pouffa. Moi pas. Lui faire avaler son Mont-Blanc aussi.

« Pourquoi tu l'as remerciée ? demandai-je à Céline dans la rue. Fille ou garçon, elle n'y est pas pour grand chose de toute façon. »

Profitant d'un des derniers soleils de l'automne, nous nous installâmes à la terrasse d'un café pour digérer la nouvelle et faire le point sur nos émotions. Je ne parvenais pas pour ma part à chasser de mon esprit la vision de cette vulve disproportionnée qui était ma fille, qui la résumait d'une certaine manière. Je n'avais pas envisagé ça de la sorte, avoir une fille : elle naîtrait femme. Un abîme s'ouvrait devant moi. Elles naissent

femmes ! On devient homme, on passe sa vie à vouloir devenir un homme, on sue sang et larmes pour en mériter le nom, mais elles, elles naissent femmes. J'étais sous le choc.

Tandis que je ruminais ma découverte, Céline égrenait déjà une liste de prénoms, souriante et heureuse :

« Muriel ! C'est pas mal, Muriel, non ?

- Non, certainement pas ! »

Muriel, c'était le prénom du médecin :

« Ce que tu peux être rancunier quand même. »

L'idée d'avoir une fille aurait été plutôt pour me réjouir. Au-delà du plaisir de devenir père, du bonheur d'avoir un enfant, avoir une fille avait signifié pour moi l'opportunité de comprendre par quel miracle une femme devenait femme. Si c'était une fille, me disais-je, j'aurais l'occasion de lever un coin de voile sur le mystère féminin, je pourrais étudier, épier, scruter, contempler à loisir une petite fille, et la regarder devenir femme sous mes yeux, progressivement, une étape après l'autre. Je la regarderais lentement se transformer, son âme surtout, j'observerais son caractère s'aguerrir, son intelligence se modeler, sa pensée se façonner et je guetterais le moment fatidique, identifierais l'ingrédient miraculeux qui de ma fille produirait une femme. Je comprendrais enfin pourquoi elles sont si différentes, si mystérieusement différentes,

et quelle était donc cette alchimie qui nous fait ramper à leurs pieds, misérables, avec l'espoir dérisoire qu'elles nous jettent un sucre, la marque d'une attention et l'hommage dû à notre fragile virilité. Je toucherais du doigt l'origine du pouvoir qu'elles ont sur nous, qui nous place inexorablement sous leur dépendance. C'est ce que j'avais imaginé, ce que je me disais encore deux heures plus tôt, mais je n'avais pas envisagé que le bébé aurait un sexe, je veux dire, ce sexe-là !

Il y a un monde du zizi d'un petit garçon au sexe d'un homme et ce n'est pas seulement une affaire de poils ou de dimensions, il y a toute une métamorphose hormonale qui a ou n'a pas eu lieu et qui fait que les deux sont tellement différents, à peine apparentés, aussi dissemblables que chenille et papillon. Je ne m'étais jamais figuré le sexe d'une petite fille, mais j'avais imaginé confusément qu'il en était de même, une petite chose sobre, enfantine, anodine presque, pas sexuelle justement, une petite chose qui ne servait encore qu'à faire de petits pipis. L'image à laquelle je venais d'être confronté sur l'écran de l'échographe révélait une tout autre réalité, car le sexe de cet être qui n'était pas encore tout à fait un enfant était déjà le sexe d'une femme et, rien moins que sobre, il en possédait déjà tout le mystère. C'était cela surtout qui me perturbait, qu'il y eut déjà de ce mystère-là en elle.

« Lola ! s'exclama cette fois Céline. Je crois que c'est Lola qui me plaît le plus.

- Lola ? répétai-je, absent.

- Tu aimes ?

- Oui, beaucoup », marmonnai-je sans conviction.

Je bus une gorgée de bière, puis ajoutai pour faire bonne mesure :

« Ça sonne bien en effet.

- Lola Lecourbe, tu as raison, ça sonne bien. Lola, Lola, tu t'appelles Lola. Ça te plaît ? demanda-t-elle en posant ses mains sur son ventre. Oui, ça lui plaît ! Elle est d'accord, elle m'a donné un coup de pied. Donne ta main, Nicolas, là, tu sens, elle a recommencé. On est d'accord alors ? Elle s'appelle Lola ? »

Elle était née trois semaines plus tard, huit semaines avant le terme prévu. La sage-femme brandit devant elle une crevette minuscule et gluante, et prétendit que c'était une jolie petite fille. Elle nous demanda comment elle s'appelait :

« Lola », répondîmes-nous en chœur.

Lola ? Oui, ça me plaisait. Je regrettais un peu de n'avoir pas pris toute ma part dans le choix du prénom de ma fille, mais ça me plaisait. Lola, donc. La sage-femme plaça la petite fille ainsi baptisée dans une couveuse et l'emmena rapidement. J'embrassai Céline. Je lui pris les mains, éperdu de reconnaissance et

d'amour, ne trouvant pas les mots à la mesure de ce que je ressentais pour elle en cet instant. De la vénération pour le miracle qu'elle venait de produire, une gratitude infinie, plus que cela encore : la certitude de l'aimer.

« Je t'aime », dis-je.

Lola revint, toujours dans sa couveuse, lavée maintenant, pesée et mesurée. « Quarante-deux centimètres, deux kilo et tout juste cent dix grammes », nous annonça-t-on, et décidément non, on ne pouvait pas dire qu'elle fut jolie, un amas de peaux fripées sur des os maigres. Elle dormait. Nous la regardions en entrelaçant fort nos doigts, émus.

Mais elle avait crié, couiné serait d'ailleurs un terme plus approprié. C'était suffisant en tout cas et le médecin nous expliqua que cela signifiait que les poumons avaient atteint une maturité suffisante, ce qui avait permis à la petite fille de respirer, le cerveau avait été irrigué et elle avait évité la réanimation. Elle était née prématurément, mais on avait toutes les raisons d'espérer qu'il ne lui en reste rien, aucune séquelle :

« Il s'agit seulement qu'elle s'étoffe un peu », ajouta-t-il prestement, avant de s'éclipser – parce qu'il avait d'autres miracles à accomplir sans doute.

La sage-femme se tenait à l'écart, sourire attendri au coin de la bouche. Elle nous accorda encore trois minutes de ravissement, puis emporta notre bébé. Lola

devait subir quelques examens encore. Céline se mit à sangloter doucement :

« Elle est si petite. J'aurais voulu pouvoir la garder encore, en moi. Je ne voulais pas qu'elle s'en aille de moi, pas déjà. Je n'ai pas pu, j'ai essayé mais je n'ai pas pu la retenir. Je voulais qu'elle reste, tu sais.

- Je sais, dis-je en la prenant dans mes bras. Ce n'est pas de ta faute, ne pleure pas. Le médecin à dit que tout irait bien, tu as entendu. Elle est née, elle a respiré et tout va bien maintenant. Tout ira bien, tu verras. Tu es épuisée, c'est tout, repose-toi un peu et puis tout ira bien. »

Je tentais de la rassurer, répétant à son oreille encore et encore que tout irait bien. Et encore. J'aurais aimé en être convaincu moi-même, mais la vérité était que le petit corps décharné et fragile de Lola m'avait fortement impressionné. Et puis les vieilles photographies d'Elise n'avaient guère tardé à ressurgir de ma mémoire, et puis aussi les souvenirs. Elle n'avait survécu que quelques jours, Elise, juste le temps d'être aimée et de saboter ma vie. Et celle de ma mère. Je ne voulais pas penser à ça. Lola vivrait. L'histoire ne se répète pas. Il fallait qu'elle vive.

« Tu as vu comme elle est moche ? » lançai-je pour faire diversion.

Céline parvint à s'arracher un sourire :

« Un vrai boudin, murmura-t-elle.

- Une saucisse plutôt, avec quatre allumettes pour faire les bras et les jambes.

- Et elle n'a pas de fesses.

- Elle n'a que le nez de gros. Tu as vu son nez ? Elle a un gros nez, non ?

- On dit que c'est un signe de caractère. Elle aura au moins ça, si elle n'a pas de fesses.

- Oui, du caractère, dis-je, c'est ce qu'il lui faut maintenant. On s'en fout si c'est une pas-belle !

- Bien sûr, fit Céline avec force. Ça n'a aucune importance... N'est-ce pas ? »

Rien n'avait d'importance pourvu qu'elle vive. Elle aurait tout le temps ensuite de s'arranger avec son gros nez et ses fesses plates et, pour ce qui me concernait, il pouvait bien lui manquer un œil, pourvu qu'elle vive.

J'arrivai tôt à l'hôpital le lendemain matin. Céline dormait, elle aussi certainement avait eu du mal à s'endormir. Je ne la réveillai pas. Une infirmière m'indiqua que Lola se trouvait dans le service de néonatalité, deux étages au-dessus, en soins intensifs.

Je pris par les escaliers, traversai une demi-douzaine de couloirs et poussai autant de portes avant d'aboutir dans une sorte de réduit aveugle qui servait à la fois de sas d'entrée et de vestiaire. Un panneau accroché sur la porte indiquait la marche à suivre avant d'entrer dans le service. Je suivis docilement la marche et passai une

blouse, enfilai des sur-chaussures et disposai un masque devant mon visage. Il y avait un miroir et je ne résistai pas à l'envie d'y jeter un œil. Ce n'était pas brillant : l'ensemble, taillé large, était confectionné dans un tissu aseptique bleu pâle informe de sorte qu'ainsi accoutré j'avais l'allure incertaine d'un schtroumf géant. Je passai plusieurs fois mes mains dans ma chevelure hirsute, regrettant de n'avoir pas pris non plus le temps de me raser. Non, pas très reluisant comme père. Je me lavai soigneusement les mains, ainsi qu'il était commandé, et poussai enfin la porte, plus intimidé que pour un premier rendez-vous.

Un long couloir donnait sur une quinzaine d'alcôves assez spacieuses et aux cloisons vitrées. Dans chaque alcôve, une couveuse, et dans chaque couveuse, un bébé chétif relié au monde et à la vie par un nombre impressionnant de fils et de tuyaux. Certains parmi eux s'essayaient avec insistance en un vagissement, mais leurs maigres forces n'étaient guère en mesure de pouvoir rivaliser avec le ronronnement tout proche du périphérique. De temps à autre un signal électronique retentissait. Une infirmière se déplaçait alors sans hâte, tripotait quelques boutons, jetait un rapide coup d'œil dans la couveuse et faisait taire l'alarme. Dans ce décor de verre régnait une atmosphère assez irréelle, qui procurait un étrange sentiment de quiétude, assez inhabituel dans un hôpital. L'on pouvait difficilement

concevoir que dans chacun de ces aquariums une vie oscillait plus ou moins dangereusement entre l'être et le non-être.

Lola se trouvait dans l'avant-dernière chambre, sur la gauche. Je remarquai aussitôt que l'harnachement de la petite fille était moins conséquent que celui dont étaient équipés la plupart de ses voisins de chambrée, et il me sembla aussi qu'elle était plus en chair – moins en os en tout cas. Quand même, son attirail de survie était impressionnant : une fine aiguille, piquée dans le dos de sa main gauche et maintenue en place par un morceau de sparadrap blanc, la reliait au moyen d'un goutte-à-goutte à une poche en plastique souple, suspendue au-dessus de la couveuse et pleine aux deux tiers d'un liquide transparent ; un second tuyau aboutissait directement dans sa bouche, s'enfonçant loin dans sa gorge et lui administrant un liquide blanchâtre ; et la petite fille était encore reliée par trois fils à un appareil électronique qui pour ce que j'en savais était un électrocardiographe. L'écran lumineux comptait et dessinait monotone les battements de son cœur.

Lola était vêtue seulement d'une couche, de chaussons de laine vert pâle et d'un bonnet rouge à pompon arc-en-ciel. Tout son corps était recouvert d'un léger duvet blanc et sa peau, irritée encore, me parut moins fripée que la veille, moins marbrée aussi –

et son nez me sembla moins gros. Ses yeux étaient ouverts à demi et un regard noir filtrait par en dessous, doux, sérieux, attentif. Me voyait-elle ? Moins qu'une ombre sûrement... Émerveillé, je contemplai longuement ses lèvres, quelques petits cubes diaphanes et veloutés, accolés les uns aux autres et formant comme un collier de perles translucides autour de sa bouche. Elle n'était pas finie !

« Je t'aime », chuchotai-je en proie à une émotion violente.

Une infirmière frappa à la vitre et entra dans l'alcôve.

« Je m'appelle Stéphanie, se présenta-t-elle en me tendant la main. Je suis l'infirmière puéricultrice chargée de m'occuper de Lola.

- Elle semble en de bonnes mains, dis-je.

- Elle a passé une bonne nuit, plutôt calme. Elle va bien ». Et puis elle ajouta : « Vous pouvez la prendre dans vos bras si vous voulez. Je vous montre ? »

Pour ce qui me concernait, ça me paraissait assez précipité. Sans attendre de réponse l'infirmière entreprit cependant de m'exposer, démonstration à l'appui, comment manipuler Lola afin de l'extraire de sa cage de verre. Je fus surpris du peu de précaution qu'elle prenait pour l'empoigner. Il fallait surtout prendre garde de ne pas arracher ou emmêler les fils, m'expliqua-t-elle, sa main saisissant tour à tour la

nuque, l'épaule et les jambes de la petite fille pour la soulever et la tourner, dans un sens puis dans l'autre, avec des gestes précis et sûrs.

« C'est étonnant comme elle vous ressemble, dit-elle en l'extrayant de la couveuse.

- Son gros nez, vous voulez dire ?

- Elle n'a pas du tout un gros nez, protesta-t-elle en riant. Vous n'êtes pas gentil. Ne l'écoutes pas Lola, tu as un très joli petit nez au contraire. Voilà, je te présente ton papa. »

Elle me colla d'autorité le bébé sur l'épaule et je cessai aussitôt de faire le malin, de respirer même. Une plume ! Une toute petite chose qui tenait presque entière dans le creux de mon cou, et dont je ne savais que faire. Une plume, et l'immense poids de ma responsabilité qui soudain m'écrasait. Tenir une vie entre ses mains... Je n'osais plus bouger. D'ailleurs, je ne le pouvais plus.

« Détendez-vous, monsieur. C'est un tout petit bébé, mais elle n'est pas si fragile.

- Oui ? fis-je, dubitatif, sans tourner la tête afin que le déplacement d'air ne l'enrhumât point. Je préfère quand même qu'on la repose, vous n'imaginez pas comme je peux être maladroit.

- Je ne trouve pas, pas du tout, vous vous débrouillez très bien au contraire. Regardez comme elle a l'air d'être bien dans vos bras. Elle vous regarde.

- Elle me voit ?

- Elle vous devine en tout cas, elle sent votre odeur, elle s'habitue à vous, à votre voix, à votre chaleur. Elle perçoit l'amour dont vous l'entourez. D'ici peu, elle saura vous reconnaître. Oui, c'est un peu comme si elle vous voyait.

- Prenez-la maintenant, la suppliai-je. S'il vous plaît. Que je puisse la regarder mieux.

- Vous avez raison, il est temps de la replacer dans sa couveuse maintenant, dit-elle sans esquiver le moindre geste pour me venir en aide. Il ne faudrait pas qu'elle prenne froid. Je vous laisse vous en occuper, n'est-ce pas ? Vous m'avez vu faire.

- Non non, pas cette fois. Je ne suis pas du tout à mon aise, vous savez. J'ai vraiment, vraiment peur de l'échapper. »

Elle me reprit Lola et me fit un large sourire, comme on encourage un enfant – ce n'est pas grave, la prochaine fois... Elle avait un sourire ravissant, l'infirmière Stéphanie, et tout en massant mon épaule engourdie je l'examinai qui reposait délicatement la petite fille dans l'incubateur. Je réalisai avec surprise que je ne l'avais pas regardée jusque-là, pas comme je fais d'ordinaire, avec mon regard d'homme. Un ravissant petit morceau de femme en vérité, un petit nez légèrement busqué, une bouche ronde et des grands yeux noirs qui tour à tour lui donnaient un air étonné

ou jovial. Ses longs cheveux, noirs également et rassemblés au sommet de sa tête, tombaient en cascade au-dessus d'une nuque que l'on découvrait blanche et fine. Et malgré la blouse sans forme, on lui devinait une poitrine généreuse, une taille creusée comme à la hache...

« Approchez-vous, dit-elle. Je vais vous montrer. »

Et sa voix était douce, je ne m'étais pas aperçu non plus comme sa voix était douce. Je m'approchai, essayant toutefois que mon regard soit moins celui d'un homme et un peu plus celui d'un père. Elle sentait bon.

« C'est simple, vous voyez », dit-elle en manœuvrant les fils autour de Lola.

La petite fille me regardait fixement, comme pour me défier d'embrasser l'infirmière, et je songeai qu'après tout ce ne serait pas une si mauvaise idée, qu'elle perdît dès maintenant toute illusion sur son père, toutes les illusions qu'elle eût pu nourrir à propos des hommes.

Je fus soulagé toutefois d'apercevoir Céline qui nous rejoignait.

« Alors ? Comment va-t-elle ? » s'enquit-elle aussitôt.

L'inquiétude se lisait sur son visage et je m'empressai de la rassurer :

« Elle va bien, vraiment bien, tu sais.

- Oui ?

- Oui. Je l'ai prise dans mes bras, tu sais, ne pus-je m'empêcher de fanfaronner.

- Bravo mon chéri, c'est génial » me complimenta-t-elle sans forcer son enthousiasme, si bien que je me demandai si c'était cela être père, toutes les femmes qui vous parlent comme si vous étiez un gosse.

« Je vais pouvoir l'allaiter alors ? enchaîna-t-elle en se tournant vers l'infirmière.

- Elle s'appelle Stéphanie, dis-je pour montrer mon avantage.

- Non, pas pour l'instant, répondit Stéphanie, à Céline. Lola n'est pas assez forte encore pour téter. Nous lui avons installé un gavage, c'est ce tuyau qui entre dans sa bouche, il descend jusqu'à l'estomac pour la nourrir.

- Livraison à domicile en quelque sorte », émis-je.

Il faut dire aussi que, mal à mon aise, ne sachant quelle attitude adopter, je me comportais comme un gosse.

« Ça ne lui fait pas mal ? demanda Céline en se penchant attentivement sur son bébé.

- Non, pas le moins du monde, elle ressent tout au plus une petite gêne. Elle n'a bien sûr pas du tout aimé quand on lui a posé la sonde, mais elle est habituée maintenant. C'est pareil pour la perfusion, là, sur le dos

de sa main, l'aiguille lui a sans doute causé une petite douleur, mais elle ne la sent plus du tout maintenant.

- C'est pour quoi faire, cette perfusion ?

- On lui donne des antibiotiques. Juste un traitement préventif, rassurez-vous.

- Et tous ses fils, à quoi servent-ils ? »

Moi, me dis-je, à aucun moment ne m'est venue l'idée de poser aucune de toutes ses questions dont Céline assaille l'infirmière. Elle était mère déjà, et déjà toute à son rôle, tandis que je n'étais moi encore qu'un spectateur assez peu concerné. Et après dix minutes de représentation, ce qui m'intéressait le plus était le cul rond de l'infirmière. Je me sentis assez trivial.

Stéphanie expliqua. Les fils reliaient les électrodes appliquées sur le torse du bébé à un cardiographe qui contrôlait son rythme cardiaque. Ainsi, si le cœur cessait un court instant de battre, l'appareil émettait un signal et l'on était aussitôt en mesure de solliciter le cœur afin qu'il reprenne son ouvrage. Une petite tape sur les fesses suffisait. En fait le cœur se relancerait de lui-même, nous rassura-t-elle comme nous faisons des gros yeux, en l'absence de cardiographe on ne se rendrait pas même compte de ces petits ratés sans gravité. Les bradycardies sont choses aussi fréquentes que bénignes chez les nouveau-nés, dit-elle. Ce n'étaient là que de simples mesures de précaution, le

cardiographe comme la tape sur les fesses, comme les antibiotiques et tout le reste :

« Du fait de son poids, Lola bénéficie d'une surveillance médicale renforcée. Cela ne signifie pas qu'elle ait un problème, simplement qu'on lui applique le protocole qui correspond à son petit poids. La prématurité n'est pas en elle-même une difficulté, ce sont des conséquences éventuelles dont on se garantit. Pour Lola, il ne s'agit à ce stade que de l'encourager à grossir : on la nourrit, on la garde au chaud et on la surveille.

- Elle est nourrie avec quoi ? »

C'était Céline encore qui questionnait. Moi, entre ces deux femmes, je tendais à ne plus exister du tout.

« Du lait maternel essentiellement, le vôtre autant que faire se pourra. Vous allez devoir tirer votre lait. Cela permettra en outre que votre production ne tarisse pas et que, le moment venu, vous soyez en mesure de la nourrir vous-même.

- Quand ? Quand le moment sera venu ?

- Dès que possible, très bientôt sans doute. De toute façon on vous demandera de lui donner le sein afin qu'elle conserve son réflexe de succion. Pas trop au début, pour ne pas la fatiguer. Cela dit, vous pouvez la prendre contre vous autant que vous le désirez. Vous êtes encore sa meilleure couveuse », souligna l'infirmière en forçant son sourire, décidément

ravissant. Puis, se tournant vers moi : « Vous aussi, monsieur. »

J'aurais voulu qu'elle ne se souvint pas de ma présence. Depuis que Céline avait pris la conversation à son compte, le sentiment grandissait en moi de n'être pas à ma place dans ce vaste aquarium, cet endroit où l'on avait mis ma fille et qui n'était, je le réalisai tout à coup, rien moins qu'un autre ventre. Quel rôle étais-je censé tenir là-dedans ? Couvrir était une affaire de femmes après tout. J'étais de plus en plus préoccupé à l'idée qu'on puisse exiger de moi d'être père. Trop tôt encore. M'occuper de ce bébé, prendre ce petit être frêle et inachevé entre mes grosses mains pataudes me semblait tout à fait au-dessus de mes forces. Le fil de la vie était bien tenu encore, il y fallait la délicatesse des mains d'une femme. Je ne me sentais pas prêt, pas prêt du tout, je pouvais bien quant à moi attendre quelques semaines encore, jusqu'à ce que l'enfant soit à ma mesure. Neuf mois de gestation, ce n'était pas trop long déjà.

« Quand pourrons-nous la ramener à la maison ? » s'inquiéta soudain Céline d'une voix blanche, comme si elle avait subitement pris conscience de ce qu'impliquait son accouchement prématuré.

Ses yeux fixaient intensément l'infirmière, à la fois suppliants et menaçants. Ne me séparez pas de mon

bébé. Ne me séparez pas de mon bébé ! disaient-ils, ses yeux.

L'infirmière adoucit encore sa voix :

« Ce n'est pas moi qui décide de cela, madame, c'est le médecin. Pas tout de suite en tout cas et il va vous falloir un peu de patience. Il faudra d'abord, vous le comprenez bien j'en suis sûre, que nous nous assurions que tout va bien pour elle.

- Mais tout va bien, non ? Vous avez dit qu'elle allait bien.

- Oui, madame, je vous l'ai dit et c'est la vérité. Il faut cependant la surveiller de près, cette petite crevette, quelque temps encore. La priorité est qu'elle grossisse, il lui faut des forces pour affronter l'extérieur, qu'elle puisse se battre contre le froid, les microbes, la pollution... Voyez comme elle est pas épaisse, il lui faut prendre un peu de gras avant de sortir. Cela prendra plusieurs semaines sans doute.

- Mais je l'aurai dans ma chambre bientôt, au moins, se raccrocha Céline. Elle sera avec moi tout le temps, n'est-ce pas ?

- Non, madame. C'est Lola qui est hospitalisée, pas vous. Mais rassurez-vous, tout se passera au mieux, quand vous aurez quitté l'hôpital, d'ici deux ou trois jours probablement, vous pourrez venir lui rendre visite autant que vous le voudrez. »

Céline regardait sa petite fille, ne la quittait plus des yeux, on aurait cru qu'elle s'attendait à ce qu'on la lui arrache d'un instant à l'autre. Elle était désespérée, s'imaginant déjà quitter l'hôpital sans son bébé et cette vision lui faisait mal dans le ventre. Et puis elle leva les yeux vers moi, comme pour chercher un secours, affolée maintenant. Je fis une grimace d'impuissance, honteux de ne trouver rien à lui dire.

Son sang reflua soudain de son visage. Elle s'appuya des deux mains sur la couveuse et articula difficilement :

« Je ne veux pas abandonner ma petite fille toute seule ici. Elle a besoin de moi. J'ai besoin d'elle, vous comprenez ... »

Elle était tout proche de pleurer et moi je restais muet, incapable de partager le sentiment d'urgence qui la paniquait, sentant néanmoins confusément que je faisais bien de me taire. L'infirmière effleura tendrement le bras de Céline :

« Vous aurez la possibilité de dormir ici, si vous le souhaitez, près de votre enfant. Tout se passera bien, vous verrez. Pensez à vous reposer surtout, Lola a besoin d'une maman en pleine forme. »

Elle ponctua ce dernier conseil par un grand sourire et ajouta qu'elle devait y aller maintenant. Un médecin passerait sous peu. « Faites connaissance en attendant », nous conseilla-t-elle.

Céline se laissa choir sur la chaise, à bout de force, les yeux embués de larmes et prostrée, contemplant silencieusement son bébé à travers les parois de la couveuse. Je l'embrassai :

« Tu ne veux pas la prendre dans tes bras ?

- Si, je veux bien. »

Je m'approchai de l'incubateur et, reproduisant minutieusement chacun des gestes que j'avais vu faire à l'infirmière, je parvins sans trop de mal à démêler Lola de ses fils, puis à l'extraire de la couveuse. Je la soulevai avec mille précautions, m'étonnant encore qu'elle fût si légère. La petite fille tenait tout entière sur mon avant-bras, ses yeux grands ouverts maintenant, le regard sévère. Je la déposai entre les bras de sa mère où elle sembla aussitôt se blottir – et les cheveux rouges de Céline firent comme une tâche de sang dans l'œil noir de la fillette. Tout irait bien oui, j'en fus soudain convaincu. Elle était notre fille, l'enfant chérie de notre amour, et tout irait bien.

Je sors de chez ma mère. Je descends en trombe les quatre étages depuis son appartement. Je déboule sur le trottoir. Devant le porche, un couple se dispute violemment, deux amants écorchés par le doute, dévorés par la rancœur, emportés par les mots et qui ne parviennent plus à se dire qu'ils s'aiment. Je passe sans un regard pour eux, remontant la rue d'Aligre à grands pas et me tenant la tête à deux mains. Je suis loin déjà, loin de ces chamailleries imbéciles. J'oblique dans la rue de Charenton, je suis essoufflé, j'ai du mal à respirer. Mes pensées réduites en une bouillie de particules affolées s'entrechoquent aléatoirement sous la voûte de mon crâne. Un milliard de minuscules explosions nucléaires. Mes tempes palpitent, me font mal, trop de bruit dans ma tête. Je voudrais ne plus penser, me reposer un instant, oublier ce qui m'est impossible désormais d'oublier. Il n'y a plus de place en moi pour l'oubli. J'ai été au bout de l'anamnèse et désormais *je sais*. Je sais ce qui a été, et je sais aussi ce qui est et tout ce qui donc ne sera plus, ne pourra plus être.

On n'en reparlera plus, c'est ce dont nous avons convenu avec ma mère. Et il n'a pas été nécessaire non

plus qu'elle aille au bout des mots, qu'elle raconte jusqu'à son terme l'histoire de Julie, inutile qu'elle dise des paroles qui sonnaient comme un sombre glas à l'intérieur de mon crâne. J'avais compris, deviné depuis longtemps le fin mot de l'histoire. J'étais présent, j'avais vu : c'était aussi mon histoire. J'avais vu et tout était en moi déjà, à l'état de traces sur le palimpseste de ma mémoire. On n'oublie jamais vraiment sans doute.

Il n'a pas été nécessaire qu'elle dise que Julie était enceinte, ni même qu'elle évoque ce qui fut ensuite. J'ai compté, Céline est née le 5 février 1969, j'ai recompté plusieurs fois même, comme s'il pouvait subsister le moindre doute, une issue, une autre possibilité qui m'aurait sauvé de la prison du réel, mais non, il n'y a pas d'autre possible que ce qui a été : 11 mai 68 - 5 février 69, 38 semaines et 4 jours, le temps plein d'une gestation. Elle a accouché à terme, Julie. Elle l'a gardé jusqu'au bout, son bébé. Il fallait bien ça sans doute, garder longtemps l'enfant dans son ventre afin qu'il ne reste rien du vice. Laver la souillure et que l'enfant naisse purifié de sa part d'ombre. L'idée qu'un bien puisse naître d'un mal, de ce mal qu'on lui avait fait, était insupportable et il lui avait fallu renvoyer le mal à son néant pour accueillir l'enfant, qu'il n'en soit pas le stigmate désolant. Il avait fallu à Julie nier le viol pour accepter l'enfant, nier jusqu'à l'idée d'un

géniteur pour nier la réalité du violeur, sa marque dans sa chair et celle de son enfant. Non, personne ne l'avait possédée, ni déflorée, ni souillée, et ce serait l'enfant, lui seul, qui en naissant déchirerait son hymen, lui seul qui prendrait sa virginité, l'enfant, sa pureté... Une fille, cela avait dû être un soulagement pour Julie. Une petite fille, ce serait plus facile comme ça. Ce n'était bien sûr qu'une vue de l'esprit, mais il s'agissait bien de cela désormais, s'abstraire du réel et de sa trivialité, ne plus voir que par l'esprit justement, afin de faire mieux semblant. Parce que le réel, c'était un homme et sa violence, un homme qui l'avait forcée et qui avait planté son pieu en elle, dans son corps encore vierge. Le réel, c'était un homme et sa souillure comme une cicatrice profonde dans ses chairs et qu'il lui fallait nier. Alors c'était plus simple que ce soit une fille.

Elle lui ressemblait déjà... Céline, elle ressemblait déjà à sa mère, en était la réplique parfaite en vérité. Pas un trait de son visage, pas une courbe de son corps, pas un sourire ou une larme que Julie ne puisse revendiquer. Pas la trace de l'intervention du mâle, l'illusion parfaite d'une parthénogenèse. L'immaculée conception, voilà ce dont elle avait été capable, Julie. Et cette petite fille, avec sa peau trop blanche et ses cheveux rouges, elle avait été la preuve ontologique de la virginité de sa mère.

Je ne serai pas moi capable de cela, m'affranchir du passé, de son poids sur le présent, et briser la lourde chaîne des circonstances, faire comme si rien n'avait été, continuer à aller de l'avant, poursuivre ma vie comme lorsqu'il n'était rien hors mon amour pour Céline. Elle est bien trop lourde la réalité, et trop pesant le passé, je ne saurais pas, je n'aurai pas moi cette force de vie, lorsqu'il s'agit de n'être pas trop lucide afin de s'autoriser à croire, croire que quelque chose de bon pourrait encore arriver. Il n'y aura plus rien, plus d'après maintenant qui ait encore un sens et le temps se fige dans mon crâne, m'emprisonne. Mais je n'ai plus maintenant l'opportunité de l'oubli, cette clé qui permet d'échapper au temps passé et de vivre, de vivre et d'être vraiment.

Autour de la Place de la Bastille, les voitures continuent de tourner et de klaxonner. Sur les marches de l'Opéra, quelques jeunes garçons continuent d'exercer leurs talents d'équilibristes sur leurs engins à roulettes, et sous le regard faussement dédaigneux de jeunes filles faussement innocentes et qui continuent de minauder. Et les passants qui continuent de passer, ou de promener leurs chiens qui continuent de pisser contre les murs et de chier sous nos pas. La vie qui continue sa course démente et le monde de tourner, c'est absurde.

Le chaos dans mon crâne fait un filtre avec l'au-dehors, les sons me parviennent assourdis, la lumière m'aveugle, le monde est blanc et les bruits du monde sont blancs eux aussi. Je suis sonné. Je voudrais m'allonger sur le sol, face contre terre, ne plus bouger. N'attendre plus, n'attendre rien qui n'ait déjà été. Plus d'après. Après ? Une feuille blanche et qui le restera. Le néant. C'est étrange... Je veux dire, c'est arrivé il y a si longtemps... c'est étrange le mal que ça me fait maintenant. Je voudrais me convaincre que ce n'est rien, qu'un brutal renversement de perspectives voilà tout, qu'il n'est rien arrivé et que c'est juste moi qui tout à coup ne me tiens plus à la même place – et tout ce que je croyais être ma vie s'en trouve soudain bouleversée, son socle renversé, toute ma vie cul par-dessus tête... Je voudrais bien que ce ne soit rien, c'est fini pourtant, terminé cette vie stabilisée, ancrée dans le bonheur simple d'aimer une femme et qui m'aime, terminé le bonheur entier d'avoir eu avec elle une petite fille, fruit sans tâche de notre amour, Lola que nous regardions grandir avec émerveillement et confiance, terminé tout cela qui faisait mes certitudes, et mon bonheur aussi, tout cela qui se trouve soudain vidé de son sens et je me retrouve planté là, désespéré, hagard, à me demander si ce que je ressens le plus douloureusement est que cette femme que j'aime soit le fruit du viol commis par mon père ou que cette petite

filles que nous avons eu ensemble soit celui d'un inceste...

Je plonge rue de la Roquette, fuir la place de la Bastille et son génie moqueur. Malgré l'automne qui en termine, le soleil insiste, tente de s'imposer encore, perçant çà et là entre les nuages. Ses efforts sont vains, presque dérisoires, et ses rayons ne chauffent plus guère de toutes les façons. Des nuages fauves lui tournent autour, prêts à bondir. J'entre dans un bar. Je suis exténué. La serveuse s'essaie aimablement en un sourire complice, lissant sa robe aux hanches et posant son bonjour. Je ne lui réponds pas, je ne la regarde pas, je ne suis pas intéressé. Ma mère affirme que ma séduction n'est jamais aussi grande que lorsque je ne souris pas, elle prétend que je tiens ça de mon père, ce côté 'grand ténébreux'. Elle ne m'a jamais trouvé autant de ressemblances avec mon père que ces dernières semaines, ma mère. Je commande une bière, le regard tourné en moi-même.

Elles n'avaient pas projeté que nous nous plairions de cette manière-là, n'avaient pas cru bon devoir nous informer que nous partagions le même sang, nos mères. C'est qu'il aurait fallu parler du reste, évoquer des ombres et verser des larmes. Ce n'était pas le moment. Chaque chose en son temps, prendre d'abord la part de bonheur et pour le reste, la douleur, les vieilles blessures, et bien quoi, on aviserait plus tard.

Elles avaient bien le temps, croyaient-elles, avant que d'avoir à en venir aux révélations. Sans doute même s'étaient-elles réjouies de la belle et mutuelle inclination qui avait immédiatement réuni leurs deux enfants. Cela paraissait tellement fraternel en vérité, tellement évident, pourquoi se seraient-elles empressées, levant un lourd secret, de brandir un interdit ? On a toujours tendance à croire que l'amour connaît ses propres frontières.

Le fruit d'un inceste, ai-je pensé. Mais ne faut-il pas avoir conscience de la transgression pour transgresser vraiment ? Et si la conscience vient ensuite, après que l'on a 'fauté', est-ce que cette conscience aujourd'hui avilit ce qui semblait pur hier, quand on ne savait pas que l'on faisait mal ? Mes idées sont confuses et je ne sais pas répondre à ça. J'ai trop d'interrogations qui me viennent pour trouver à répondre à une seule. Que m'importe après tout : j'ai arraché à la vie six années de bonheur, six années qui m'ont transformé, qui m'ont aidé à devenir moi-même, quand j'ignorais qu'il y avait quelque chose de pourri au royaume de mon bonheur, que ce furent en réalité des années volées, une félicité qui m'était interdite par la loi des hommes. C'est terminé maintenant, Céline, ce rêve que j'avais fait, tout cela. Je ne peux plus désormais me prévaloir de l'ignorance.

Je pense à elle, je me répète mentalement : ‘Elle est ma sœur. Elle est ma sœur !’, mais il n’est en moi d’autre réalité que mon amour pour elle, cette femme qui est toute ma vie. Je l’aime *bien qu’elle soit ma sœur*, je l’aime malgré cela et ce n’est déjà donc plus tout à fait le même amour. Impossible d’imaginer que je puisse de nouveau poser mes mains sur elle, sur sa peau, et m’abandonner entre ses bras, la tête contre son sein, et sentir son cœur se gorger de ce sang qui est aussi le mien, ce sang qui me vient de mon père.

« Tu ne me reconnais pas, c’est ça ? »

Je regarde distraitement la serveuse. Je secoue la tête. Non, je ne la connais pas.

« Tu fais semblant, Nicolas. Oui, tu te moques de moi, et je sais que tu fais semblant. Personne n’oublie quelqu’un si rapidement. »

Elle connaît mon nom. Je la regarde avec un peu plus d’attention. J’ai connu une Valérie, il y a longtemps...

« Bonjour, Valérie, je dis, un peu au hasard.

- Très drôle », se renfrogne-t-elle.

Pas Valérie, donc.

« Tu n’as pas changé », l’entends-je maugréer tandis qu’elle retourne derrière son bar.

On ne change jamais, ce n’est que la Terre qui tourne et les perspectives qui se déforment.

Je me souviens encore de mon trouble, lorsque je m’étais aperçu que le ventre de Lulli s’arrondissait. C’était le mois d’août, juste avant qu’elle ne s’en aille. Nous passions ensemble des journées entières, le plus souvent dehors, écumant les jardins publics de la capitale et ses manèges. Une fin d’après-midi, après une journée passée sur les berges de la Seine, et un pique-nique à l’ombre de Notre-Dame, la menace d’un orage nous avait contraints à un retour précipité vers la maison. Nous étions parvenus à rentrer juste avant que l’orage n’éclate. Le tonnerre grondait et la pluie crépitait contre les vitres entrouvertes de la fenêtre de ma chambre, où Lulli et moi attendions maintenant tranquillement le soir et le retour de ma mère. Je jouais sur le sol, empilant consciencieusement des legos pour bâtir une cathédrale, absorbé par l’ampleur de la tâche que je m’étais assignée. Lulli lisait un gros livre, allongée sur mon lit et la tête relevée par deux oreillers, caressant négligemment son ventre par-dessus sa robe en mousseline.

Ce fut ce geste surtout, lent et doux de sa main, ce geste rond sur son ventre et que j’avais vu faire à ma mère quelques mois plus tôt, ce fut cette attitude nonchalante de sa main, soulignant une rondeur encore à venir, ou putative, ce geste délicat qui éveilla mon attention. Sa grossesse se voyait à peine encore, tout juste un ballonnement, et je ne saurais dire même si

Julie avait conscience déjà qu'elle était enceinte. Toujours est-il que ce geste atavique me sembla à moi révéler une double évidence. Un bébé était entré dans le ventre de Lulli et ce bébé, c'était Elise évidemment, Elise qui n'était pas morte. Cela souleva aussitôt en moi de terribles questions. Qu'y avait-il alors dans cette boîte qu'on avait mise dans un trou avec de la terre par-dessus ? Pourquoi ce mensonge et pourquoi cette mascarade ennuyeuse au cimetière, ces torrents de larmes versées autour d'une boîte vide ? Mais aussi, qui me préoccupait plus que tout autre chose : Elise serait-elle tout de même ma petite sœur, puisque Lulli n'était pas ma mère ? Je délaissai mes legos et demeurai un long moment à la regarder, songeur, à regarder son ventre et me demandant par quelle magie il se faisait qu'Elise avait voyagé du ventre de ma mère à celui de Lulli.

Il est probable que m'ouvrant de mes interrogations à quelqu'un de mieux informé sur les réalités du monde, celui-ci aurait ri et m'aurait expliqué que de telles choses ne se peuvent pas, que c'était un autre bébé bien sûr et que malheureusement Elise était bien morte, enfermée dans sa petite boîte et sous la terre. Mais le champ du réel est bien plus vaste que n'en peut mesurer la raison et souvent dérisoires sont les petites vérités des hommes. Car Céline avait obtenu la vie cette même nuit où Elise avait rendu la sienne, et il

n'est pas interdit d'imaginer que cela ce fût produit simultanément. Cette nuit-là, tandis que ma mère subissait la pire souffrance que puisse subir une mère, Julie endurait de son côté la pire violence que puisse endurer une femme, et puisque le père de l'enfant perdue de la première était le violeur de la seconde, comment s'empêcher de penser que les deux petites âmes s'étaient croisées dans les limbes ? Et que s'étaient-elles dit ?

Je remonte en direction du Père-Lachaise. Le vent prêtant main-forte aux nuages, le soleil semble cette fois avoir définitivement perdu la partie. Avant de sortir du bar, je suis allé m'excuser auprès de la serveuse, « Vous m'avez certainement pris pour un autre, mademoiselle », mais elle a simplement haussé les épaules.

Julie avait mis son état nauséux sur le compte du viol. Il était normal qu'elle vomisse, se disait-elle depuis l'épisode du cimetière, que son corps voulût se purger du mal qui y était entré. Elle avait perdu près de cinq kilo et les traits de son visage s'étaient creusés comme pour faire un lit au ruisseau de ses larmes. Imaginant les dégâts qu'elle avait subis dans ses entrailles, elle ne s'alerta pas non plus de l'absence persistante de ses règles, ne le voulut pas. Il lui était impossible d'envisager, que l'effleure même l'idée d'être enceinte. Mais lorsqu'elle ne put plus faire

autrement que d'admettre l'évidence de sa gravidité, elle voulut mourir.

Elle passa une partie de la nuit à vomir, penchée au-dessus de son lavabo, étouffée autant par le dégoût que par les sanglots. Cette chose en elle, cette chose vivante qui n'était pas elle et qui s'était mise à croître dans son ventre, c'était l'atroce prolongation de son calvaire, comme si l'homme qui l'avait forcée avait laissé là un morceau de lui-même et qui continuait de la violer, et de la violer encore. Une douleur aiguë lui déchira les viscères. Elle se laissa tomber sur le carrelage de la salle de bain et se tortilla sur le sol, longtemps, toussant, crachant et gémissant. Elle avait tellement mal ! Son corps nu, recroquevillé sur le carrelage froid, était agité par de violentes convulsions qui l'exténuaient. Parfois, brisée de fatigue, elle s'endormait, puis elle se réveillait et gémissait encore : « Non ! Va-t-en ! Je vous en supplie, allez-vous en de moi ! », puis elle se rendormait, espérant mourir.

Elle se réveilla au petit jour, fourbue et meurtrie. Elle prit une douche et laissa longtemps couler l'eau sur son corps. Elle ne pleurait plus, avait épuisé son lot de larmes. Elle fit plusieurs fois glisser le savon sur son ventre, frottant sans énergie. Elle se sécha, enfila un jean, une chemise noire, et sortit. L'aube ne s'était pas délestée entièrement encore de son voile de nuit, mais la chaleur estivale pesait déjà sur Paris, étouffante et

moite sur les épaules des rares promeneurs. Julie s'efforçait de ne penser à rien, se laissant porter par l'enchaînement des rues et des ruelles, cherchant l'ombre et la solitude. L'idée d'avorter erra un moment autour d'elle, accompagnant son pas avec insistance, cherchant à s'insinuer parmi ses neurones fatigués. Elle secouait lentement la tête, non, non, elle n'avait pas elle cette douloureuse alternative. Ce qu'on avait mis en elle on ne pouvait l'extraire tout à fait, elle était infectée de bien plus que la vie et extraire cela de son ventre, l'en arracher ne la débarrasserait de rien, ne la débarrasserait pas du venin.

Elle se sentit lasse tout à coup, et infiniment seule. Elle marcha longtemps, l'âme en berne, descendit par la rue Saint Paul jusqu'à la Seine, franchit le fleuve par le Pont Marie, puis encore par le Pont de la Tournelle. Elle déambula le long des Quais sans prêter attention à la foule qui se pressait chez les bouquinistes et rejoignit l'île de la Cité par le Pont au Double, jusqu'à Notre-Dame. Elle entra dans l'Église, s'assit sur un banc et pleura silencieusement.

Puis elle prit la décision de partir, de quitter cette ville. Elle comprit que quelque chose avait pris fin, ce rêve auquel elle s'était laissé aller à croire, Paris qui n'était que l'écrin d'une douce illusion. Il n'y avait plus dorénavant de place en elle pour le romantisme et l'insouciance des grands sentiments, cette troublante et

trompeuse légèreté de l'être qui l'avait aveuglée. Après tout, se dit-elle, cette chose qui l'occupait de sa pesanteur, la part vive de cette chose en elle pouvait être l'opportunité d'une autre vie. Cette pensée était à peine encore l'embryon d'un espoir, assez d'espoir cependant pour qu'elle voulût s'y raccrocher. Elle partirait. Demain, car il ne fallait pas attendre. Loin surtout, loin de tout ce qui avait été sa vie d'avant et qui n'était plus, tout laisser, tout quitter et que rien ne la rattache à autre chose qu'à elle-même et à l'enfant. La vie devant elle, comme la promesse d'une régénération. Elle se leva, sortit de la cathédrale et retourna errer dans les rues de Paris, faire ses adieux à une ville qu'elle ne regretterait pas.

Elle pensa à Louise. Elle sentit son cœur se déchirer à la pensée de devoir la quitter, comprenant cependant que pour Louise aussi il était impératif qu'elle parte, lui épargner cette douleur supplémentaire, cette insulte à son deuil que serait la naissance de ce bébé. Car comment aurait-elle pu, Louise, s'interdire de voir en cette vie qui était donnée à la jeune femme, la vie qu'on lui avait arrachée ? Il n'est pas réservé aux enfants de se laisser prendre à de telles extravagances. Julie laissa une lettre sur la table de la cuisine, pour s'excuser de partir, pour expliquer, un bébé pour se recommencer, se reconstruire à travers lui et faire de

l'oubli une renaissance. Ce serait trop difficile à Paris. Je vous écrirai et au revoir.

Et puis, après m'en avoir fait promettre le secret, elle était venue m'annoncer qu'elle partait. Elle m'aimait, avait-elle dit, mais elle devait partir. Elle était obligée de partir. Elle m'avait serré dans ses bras, répétant qu'elle m'aimait plus que tout au monde, qu'elle ne m'abandonnait pas : « Crois-moi, nous nous reverrons, petit ange. Je te le promets », et moi je l'avais crue. Elle était partie et je n'avais pas pleuré, ne lui en avait pas voulu de son départ, gardant en moi la précieuse promesse de son retour.

Je déambule lentement dans les allées étroites du Père-Lachaise. Il règne dans ce cimetière un calme exactement champêtre, une sorte de sérénité pastorale qu'on ne saurait trouver ailleurs dans Paris. L'enchaînement hétéroclite et fleuri des tombes permet à l'esprit un lent et long vagabondage, et la mort n'est finalement ici qu'anecdotique, une présence légère et assumée, apaisée parce que débarrassée des vivants et de leurs chagrins, de leurs angoisses aussi et de toutes leurs vaines hystéries.

« Tu sais, Papa, moi je vais bien me cacher. Et comme ça je ne serai jamais morte », me confia Lola dans le creux de l'oreille, le soir de l'enterrement de Julie, juste comme je lui fermis rituellement les yeux avant qu'elle ne s'endorme – et ils sont terribles en

effet, les monstres qui peuplent les nuits des enfants, une fois qu'ils ont compris qu'ils vont mourir. C'est peut-être ça que je devrais faire, bien me cacher pour échapper à la noire réalité. Partir, disparaître et laisser ceux que j'aime dans la lumière délicieuse de cette illusion qui nous a permis de nous aimer et croire en notre bonheur. Ça nous faisait rire, Céline et moi, de penser que notre fille avait été conçue un premier avril. Il ne faut pas qu'elles sachent, que jamais elles ne puissent apprendre la monstrueuse vérité, cette farce abominable.

Je traîne le pas dans les ruelles de Ménilmontant, l'œil rivé sur les grosses fesses d'une grosse femme et songeant malgré moi que pour mon père aussi, toutes et toujours elles étaient nues sous le tissu de leurs habits, que pour lui aussi toutes elles dissimulaient dans les replis de leurs chairs un vagin, comme si chaque huître possédait sa perle – ou chaque fruit son ver... Ce n'est donc que cela qui me ronge en vérité, la culpabilité d'être un homme. Je suis comme lui, je lui ressemble évidemment, et finalement je ne suis que cela, le fils inachevé de mon père. Coupable d'être comme lui, un homme et le complice d'un homme.

Au fil de ces longs après-midi passés chez elle, ma mère a paru se plaisir à me raconter cet homme, mon père. Elle qui ne m'avait plus jamais parlé de lui depuis qu'il était parti se régalait maintenant à m'en repasser

les petits travers, son autoritarisme et ses colères, ses rigidités quasi maladives et son inaptitude viscérale à la tendresse, n'ayant de cesse de revenir à ce priapisme qui à force d'encombrer son cerveau l'aurait conduit au crime. Elle ne cherchait pas à expliquer, encore moins à justifier, c'était plus simple, plus trivial surtout : le membre de mon père était le motif de son crime – et dans l'esprit torturé de ma mère il ne s'agissait pas tant du viol de Julie que de la mort de sa petite fille.

Il y a quand on se débat dans les marécages du désespoir des facilités auxquelles il faut bien se raccrocher. Elise était morte et les médecins n'avaient pas eu d'explication à lui fournir – c'était comme si elle s'était laissée mourir, lui disait-on. Il fallait bien pourtant qu'il eût une raison, il fallait bien qu'elle en trouve une, d'explication, pour surmonter sa propre culpabilité et survivre à cette tragédie, il fallait bien qu'il y eût un responsable. Cela s'imposa alors comme naturellement, c'était lui, mon père, le responsable de la mort de son enfant, le coupable c'était cet homme, ce membre malade auquel finalement il se résumait. D'une manière ou d'une autre, la petite fille avait ressenti ce qu'il faisait, ou s'apprêtait à faire, et à l'instant où il violait Julie, enfonçant sa queue entre les cuisses de cette femme qui n'était qu'une enfant encore, de force, lui faisant mal à en mourir, la petite fille avait choisi de renoncer à la vie, à ce monde

effrayant où les hommes sortent leurs bites et font couler le sang.

Ce que j'avais entre les jambes lui avait pris sa fille, voilà ce qu'elle n'avait pu s'empêcher de penser, ma mère. Tel père, tel fils : c'était facile et c'est ce qu'elle devait redouter le plus certainement, que je devienne un homme, que je lui ressemble à mesure que je devenais un homme. Elle n'en avait plus parlé, de mon père, pour autant que possible me protéger de la ressemblance, et elle avait préféré faire de moi un fils sans père plutôt que de risquer que renaisse le père dans le fils. Mais c'est dans son regard à elle que j'avais commencé alors à lui ressembler, et mon petit zizi – petit encore mais il grandirait – mon petit attribut de mâle avait tenu sa méfiance en éveil. J'étais son enfant, elle m'aimait, elle ne pouvait faire cependant que je ne demeure aussi le fils de mon père, un petit d'homme, fils de Priape. Il y eut d'abord cet air de famille qui s'affirma, ce sourire ténébreux et rare, et aussi cette manière crispée que j'avais de devenir un homme. Et puis, l'adolescence venant, elle avait eu à imaginer les jeux solitaires auxquels je me livrais le soir, dans l'obscurité de ma chambre. J'étais comme lui, malgré elle, indéfectiblement le fils de mon père. J'étais comme lui, pourvu d'une queue, laquelle avait et aurait ses propres exigences, laquelle dans bien des circonstances me ferait office de seul cerveau.

J'évite de redescendre directement par la rue de Ménilmontant, terrifié à la pensée que je ne saurai pas continuer à les aimer, pas comme avant, pas d'un amour aussi pur. Prendre Lola dans mes bras et embrasser Céline me semble au-dessus de mes forces, et une souffrance déjà de devoir affronter leurs regards heureux et aimants. Je me laisse entraîner rue de l'Ermitage, me laisse guider par elle, approchant par circonvolutions, incapable de fuir, incapable en vérité de pousser si loin la ressemblance.

J'avais quatre ans, j'avais assisté à la comédie du sexe à un âge où je ne pouvais la comprendre, gravant en moi une image déformée de ce qu'est la nudité d'une femme et de ce que leur font les hommes. Cette image eut ensuite tout le temps du refoulement puis celui de la transcendance. Au sortir de la phase de latence, il était trop tard, la boîte de Pandore avait été ouverte et les maux qui s'en étaient échappés s'étaient dispersés puis propagés dans mon monde intérieur. Et l'espérance était restée au fond, bien entendu, le fond sombre et miraculeux des vagins, celui de la femme qu'avait violée mon père, celui aussi de toutes les femmes. Je devins homme avec ça en moi, la désespérance, convaincu dès les premières heures de l'adolescence qu'il existait en chaque femme une menace dont je devrais me garder, devinant néanmoins confusément qu'en elles seulement il était possible de

trouver un peu de repos et de bien-être. J'abordai les appétits libidineux qui me dominaient chaque jour davantage comme on s'apprête pour un combat, l'ennemi étant ce vagin, mystérieux, inquiétant et par lequel il me faudrait pourtant passer. Ma sexualité se construisit sur cette dualité infernale de l'attraction et de la répulsion et je fus homme ainsi, dans le brasier dévorant d'un enfer terrestre dont chaque vagin était le pandémonium.

Et puis l'espérance émergea miraculeusement du fond de son trou, grandit, devint une fleur sublime à mesure que Céline m'ouvrait les yeux et le cœur, me ramenant à la vie et apaisant mes tourments. Je découvris entre ses bras longs et blancs qu'il n'y avait pas lieu d'avoir peur, que l'amour finalement n'était pas une chimère, réalisant que ma vie tout entière n'avait été qu'un long et sinistre cauchemar, que le monstre qui me menaçait n'était en définitive que le produit de mon imagination malade. Il faisait bon de se réveiller et je me laissai convaincre de vivre. Oui, c'était bon ce monde de légèreté où la séduction n'était pas un jeu de dupe auquel il fallait risquer son âme, où l'amour était une vérité partagée et où le sexe n'était que plaisir donné et reçu. Ce monde-là, où chacun est exactement ce qu'il semble être, à qui l'on peut se livrer ou se refuser librement. Comme c'était délicieux d'aimer et de l'être en retour, délicieux de pouvoir

redécouvrir chaque fois l'incompréhensible et le merveilleux sous la toison rouge de Céline, sa chair si blanche, et chaque fois se laisser aller à chavirer dans le désir de l'embrasser là aussi. Et j'y avais cru. On passe d'une certitude à une autre et chaque fois on se complaît à croire que l'on sait quelque chose.

Ce n'était qu'un mensonge, qu'un mirage de plus qu'une brise minable aura suffi à dissiper. Il n'y a pas de réalité, je suis seul et c'est dans le néant qu'en vain s'agite et cogne mon cœur. Il n'est rien de tangible hors moi-même, je pense donc rien n'existe hors cette pensée, rien n'existe que le néant dont je suis l'âme. Je suis et c'est la seule vérité qui sera jamais, tout le reste est illusion par mes sens abusés. Elle veut un autre enfant, Céline. J'ai oublié ce qui me faisait hésiter, la peur de rompre un équilibre sans doute, et quelques prétextes futiles, la chambre supplémentaire que nous n'avons pas, la tranquillité perdue de nos nuits, le risque que Lola ne se trouve meurtrie de devoir partager ses parents. C'est sans importance maintenant, et dérisoire toute cette mascarade.

Continuons la représentation – ou pas, cela importe peu, puisqu'elle se joue dans le néant. Elle veut un autre enfant. Soit, et rentrons à la maison puisqu'il est acquis donc que nous nous aimons, oui rentrons et nous verrons alors si nous ajoutons à ce misérable petit tas de chair et de néant.